RÉCITS

DU

TEMPS DE LA GUERRE

DU MÊME AUTEUR

LIBRAIRIE CALMANN-LÉVY

UNE TACHE D'ENCRE. (*Ouvrage couronné par l'Académie française.*) . . . . . 1 vol.
LES NOELLET. . . . . 1 —
A L'AVENTURE (croquis italiens). . . . . 1 —
MA TANTE GIRON . . . . . 1 —
LA SARCELLE BLEUE . . . . . 1 —
SICILE. (*Ouvrage couronné par l'Académie française.*). 1 —
MADAME CORENTINE. . . . . 1 —
LES ITALIENS D'AUJOURD'HUI . . . . . 1 —
TERRE D'ESPAGNE. . . . . 1 —
EN PROVINCE. . . . . 1 —
DE TOUTE SON AME. . . . . 1 —
LA TERRE QUI MEURT. . . . . 1 —
CROQUIS DE FRANCE ET D'ORIENT. . . . . 1 —
LES OBERLÉ . . . . . 1 —
DONATIENNE.. . . . . 1 —
PAGES CHOISIES. . . . . 1 —
RÉCITS DE LA PLAINE ET DE LA MONTAGNE . 1 —
LE GUIDE DE L'EMPEREUR . . . . . 1 —
CONTES DE BONNE PERRETTE . . . . . 1 —
L'ISOLÉE. . . . . 1 —
QUESTIONS LITTÉRAIRES ET SOCIALES. . . . . 1 —
MÉMOIRES D'UNE VIEILLE FILLE. . . . . 1 —
LE MARIAGE DE MADEMOISELLE GIMEL, DACTYLOGRAPHE . . . . . 1 —
LA BARRIÈRE. . . . . 1 —
DAVIDÉE BIROT . . . . . 1 —
NORD-SUD . . . . . 1 —
GINGOLPH L'ABANDONNÉ . . . . . 1 —

ÉDITION ILLUSTRÉE

LES OBERLÉ, un volume in-8 jésus, aquarelles et dessins de CHARLES SPINDLER.

LIBRAIRIE ALFRED MAME ET FILS

STÉPHANETTE . . . . . 1 vol.
PAGES RELIGIEUSES. . . . . 1 —

LIBRAIRIE J. DE GIGORD

LA DOUCE FRANCE. . . . . 1 vol.

5-16. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 1-16.

B363re

RENÉ BAZIN

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

RÉCITS

DU

TEMPS DE LA GUERRE

140177
11/10/16

PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3

Il a été tiré de cet ouvrage

CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE,

tous numérotés.

Droits de traduction et de reproduction réservés
pour tous les pays.

Copyright, 1915, by CALMANN-LEVY

PQ
2193
B3R4

RÉCITS

DU

TEMPS DE LA GUERRE

HOBEREAUX

25 septembre.

Hilda Finnian, servante, était la seule personne de la famille qui travaillât de ses mains, mais elle n'était pas la plus pauvre. Quand ses maîtres l'avaient payée, à la Noël, il ne leur restait pas, au fond du grand tiroir secret de la chambre de « monsieur », autant d'argent qu'ils venaient d'en donner. Elle recevait deux cent quatre-vingts francs par an, plus une orange au 1er janvier. Depuis l'âge de vingt ans, elle servait pour le même prix, et ne trouvait pas qu'il fût petit, puisqu'il suffisait, qu'elle pensait peu à elle-même et qu'elle aimait. Puis il y a

le paradis, qui a été promis à toutes les femmes comme à tous les hommes de bonne volonté, quelle que soit leur condition en ce monde, et les servantes ne sont pas exceptées, ni les plus pauvres des pauvres, ni les filles qui ont un jour rencontré un galant qui avait du bien, un closier jeune encore, vivant « sur son cueilli », un demi-rentier au grand chapeau, et qui aurait voulu les épouser, mais à qui l'on a répondu, le cœur serré, dans un moment d'émotion qu'il faut oublier, oui, qu'il faut oublier : « C'est impossible, monsieur Laffennou, je suis nécessaire à mes maîtres et, d'ailleurs, il faudrait quitter les enfants. »

Or, ils étaient sept enfants, dont M. Dullon de Jaoüen n'avouait que deux : le premier et le troisième, les cinq autres étant des filles. Il disait : « J'ai deux mâles de mon nom. » Maigriot, taciturne, vagabond, l'œil vif et insistant, il possédait moins d'habits dans son armoire que le moins muni de ses fermiers; mais il avait une bique qu'il appelait son cheval de selle, un chien de braconnier, épagneul à poil tire-bouchonné, roux comme la lune qui se lève, et un banc à l'église. Il n'était pas sans

lecture; il savait du passé, surtout de son passé à lui, l'histoire de son sang à travers la Bretagne et les temps, plus de choses en somme que n'en racontent, dans un fort volume, les fouilleurs de bibliothèques, gens de simple curiosité que les vieilles chroniques amusent, mais qui ne les ont pas vécues, qui ne les continuent point et ne les comprennent qu'à moitié.

On le rencontrait partout, toujours un peu à l'écart : dans les chasses, que le cheval suivait en boitaillant d'une cuisse; dans les repas de noces paysannes, où M. de Jaoüen apparaissait au dessert pour embrasser la mariée et chanter une chanson; dans les pardons, où il donnait l'aumône à trois infirmes, en souvenir de Jean V le Lépreux, chevalier de Jaoüen, mort le vendredi 14 juillet 1099, à la prise de Jérusalem, lors de la première croisade; plus souvent on le voyait dans les chemins creux, à courte ou longue distance autour du manoir de Penhuit, regardant, à la barrière des champs, si le froment levait ou mûrissait, si les blés noirs grenaient heureusement, si le pommier promettait du cidre, et peut-être si, entre les

épines écartées d'un buisson, une pincée de poils fauves et l'herbe couchée en rond n'indiquaient pas la gîtée d'un lièvre.

Hobereau, ils l'auraient appelé hobereau tous les pleutres qui n'ont connu d'autres nobles que des bonnetiers enrichis, et qui ne soupçonnent pas qu'il y a souvent de la gloire qui sommeille dans des lignées inactives. Qu'aurait-il fait? Perdu son peu de capital à la Bourse? Donné à une affaire douteuse la légende de son nom forgée pendant mille ans? Servi dans l'armée? Il avait essayé. C'était le conseil de son épée qui lui avait fait dire, un matin, à son chef : « Je suis homme de guerre, monsieur, tant qu'il vous plaira; je ne suis pas de police : je m'en vais. » Jean XVII de Jaoüen regardait la pauvreté comme une dame de lignée, peu agréable, mais qui connaît le blason et qui n'efface point ce qu'elle y trouve. On l'entendait dire : « Mes enfants vivront autrement; moi, j'aurai maintenu. » Il avait des mépris magnifiques, comme une force intacte. Mais nul ne les connaissait.

Au soir des jours d'automne, quand les palombes passent sur la Montagne Noire, il

rapportait, dans chaque main, une paire d'oiseaux et il les jetait sur la table : « Voilà le dîner de demain, les petits! » Il s'élevait des cris, comme dans le nid d'un autour. La servante accourait au vacarme; de son bras en faucille, elle balayait, sur la table, les oiseaux et les plumes envolées, les jetait dans son tablier tendu et regagnait sa cuisine La mère, belle encore, minée d'inquiétude, sensible à mille maux qui n'étaient pas venus, n'avait pas de force contre eux. Elle eût porté le présent, sans fléchir, avec un peu de fortune de plus, très peu, de quoi mettre un ruban aux cheveux de Marjolaine qui grandissait : mais l'avenir! l'avenir! l'avenir qui est toujours en nous, chaque matin et chaque soir! Ah! voilà bien le plus dur. La vraie mère, pour le soin du ménage, pour la dépense, pour l'entrain, pour l'arrangement des promenades et des parties de pêche, pour le meilleur emploi des vacances, c'était Hilda Finnian. Aux fils et aux filles, encore tout jeunes, qu'elle apercevait dans les escaliers ou le vestibule, Hilda, portant la soupière, sept heures sonnantes, criait : « Les enfants, à la soupe! »

Puis elle entrait dans le salon et elle faisait une espèce de révérence : « Madame la baronne est servie. »

Je connaissais M. de Jaoüen et ses enfants. Une après-midi de vacances, je voulus voir le manoir de Penhuit. J'étais parti d'assez loin, d'un des villages bâtis sur la côte bretonne. Mais quand j'arrivai, je ne rencontrai que la servante. Nous causâmes longuement. Par sa décision, sa parfaite ignorance du cérémonial, la tendresse de certains mots et le respect habituel de son regard, elle me rappelait une vieille bonne, qui fut maternelle aussi, dans la maison où j'ai grandi.

Je lui demandai :

— Hilda, que fera Guillaume?

— Soldat, monsieur, tout bientôt. Dans la famille, ils ne demandent pas mieux.

— Et mademoiselle Marjolaine?

— Si personne n'en voulait, de celle-là, les violons viendraient la chercher tout seuls!... Mais soyez tranquille : il y a des comtes, par ici, qui ont l'œil sur nous.

— Et Colomban?

Le solide visage aux sourcils blonds rayonna. Je venais de dire le nom du préféré.

— Le plus intelligent, le plus savant, le plus mignon des enfants. Il fera tout ce qu'il voudra. Il relèvera toute cette famille qui n'a pas tout de même assez de rentes pour son nom... Et c'est dommage qu'ils soient pauvres, car, voyez-vous, le cœur est riche.

Au mois de juin 1914, Guillaume de Jaoüen ayant dix-neuf ans, Marjolaine dix-huit, Colomban dix-sept et les quatre autres ne comptant guère encore aux yeux d'un étranger, le manoir de Penhuit reçut une visite inattendue. Le 22, vers une heure de l'après-midi, et comme M. de Jaoüen allait sortir, par un temps fort orageux, pour essayer de relever dans les landes de Mouelpont une double bécassine qu'il avait manquée le matin, — la chasse au gibier d'eau transforme ainsi les landes en marais, — le secrétaire de mairie, le petit homme chauve, sautillant, bilieux, qui n'avait plus qu'un œil, dont il louchait encore en regardant les châteaux, s'avança sur la pelouse jaune, vers le corps de logis flanqué de deux tourelles, qu'il appelait, au cabaret, « le repaire féodal

du baron », et, ayant levé le marteau de la porte, se trouva face à face avec Hilda qui, les manches retroussées, tenait encore un canard qu'elle plumait.

— Vous n'avez qu'à plumer, mademoiselle, il vous en arrive du monde!

Il tendait un papier.

— M'sieu? dit Hilda sans lui répondre, faudrait venir, il y a de l'écrit pour vous!

— Bonjour, l'ami! dit M. de Jaoüen, en paraissant. Qu'est-ce que c'est?

Il rompit l'enveloppe, et se mit à lire quelques mots tout haut, d'autres tout bas.

— Un billet de logement... Réquisition... Un commandant, deux capitaines, trois lieutenants, vingt hommes de troupe... Ils arriveront pour couchers.. ce soir, 22 juin...

Le secrétaire riait en dessous.

— Monsieur le baron trouve sans doute que c'est beaucoup?

M. de Jaoüen eut très bon air en répondant :

— Pas le moins du monde. Vous remercierez le maire de ma part. Des officiers, des soldats, chez moi, rien n'est mieux fait; je cherchais seulement le moyen de les bien loger... Donne

une bolée de cidre au secrétaire de la mairie, Hilda, et viens ensuite, pour que nous causions.

Dix minutes plus tard, M. de Jaoüen, sa femme, qui n'était là que pour l'honneur, les trois enfants aînés et Hilda tenaient conseil. Ce ne fut pas long. Hilda voulut donner son avis, comme d'ordinaire :

— Vous n'avez qu'une pauvre petite chambre chacun; je suppose que vous n'allez pas la quitter : vous logerez les soldats dans la paille et les messieurs officiers dans le foin du grenier, voilà.

Du pouce, par-dessus l'épaule, elle indiquait les servitudes. Mais, à son grand étonnement, M. de Jaoüen, qui parlait rarement, surtout pour la contredire, leva son menton sec et dit, en homme qui, toute sa vie, n'aurait fait que commander :

— Vous ne savez pas ce qui convient, ma bonne fille; j'en ai décidé autrement. Venez tous avec moi.

L'après-midi, tout le monde travailla de ses mains, dans le manoir de Penhuit, filles, femme, collégiens, et la poussière sortait par toutes les

fenêtres grandes ouvertes. Des éclats de rire aussi, très jeunes. Et l'on vit, vers cinq heures, au moment où les poules rentrent du picotage, Hilda pénétrer dans la basse-cour, d'où s'élevèrent de grands cris et bruits d'ailes.

Quand la nuit fut venue, — ce n'était pas tout à fait la nuit, car un peu de jour rôdait encore avec les chiens de garde lâchés, — les vingt soldats, conduits par un sergent-major, arrivèrent, exténués, dans la cour de Penhuit.

M. de Jaoüen reçut le sous-officier avec égard, sans excès de familiarité, s'excusant de n'avoir pas un grand château, puis délégua son fils aîné pour montrer aux soldats le chemin du grenier où, sur le foin nouveau, étendu à la fourche, les plus pressés de sommeil se jetèrent aussitôt.

Un quart d'heure après, le commandant, les deux capitaines et les trois lieutenants se présentaient à la porte du logis, et ce fut le plus jeune lieutenant qui tira le pied de sanglier en disant :

— On nous avait annoncé un château : le maire devrait avoir un dictionnaire des diminutifs.

M. de Jaoüen vint ouvrir lui-même, salua ses hôtes, les présenta à sa femme, qui avait mis « sa robe de visite », et dit :

— Messieurs, je n'ai pas pu faire mieux, mais j'espère que vous reposerez. Je vais vous montrer vos chambres.

Précédé de ses deux fils et de Hilda, qui portaient six bougeoirs allumés, suivi par les officiers, M. de Jaoüen monta l'escalier de granit à rampe de bois noir, et poussa la porte d'une fort belle pièce, avec lit à baldaquin, puis d'une autre, d'une autre encore.

— Votre chambre, commandant... La vôtre, capitaine... Vous trouverez chacun sur la table, messieurs, une bouteille de vieux vin... J'espère que vous voudrez bien me faire l'honneur, demain matin, à sept heures, — puisque vous ne partez qu'à huit, — de prendre le petit déjeuner avec nous.

Il y eut six chambres pour les six hôtes. Bientôt, tout dormit dans la maison et dans les granges, excepté l'épagneul, qui faisait sa ronde en grognant plus que de coutume, et Hilda Finnian, qui ne cessa, de toute la nuit, de préparer des daubes, de tirer de l'eau, de

surveiller le four, dont la flamme, quand la servante ouvrait la porte, barrait de feu toute la cour.

Tout alla bien. Il n'y eut qu'un petit manquement au programme, une erreur qui ne pouvait être prévue. A quatre heures et demie du matin, le plus jeune lieutenant, qui devait faire une ronde dans le bourg voisin, descendit du second étage avec précaution, son bougeoir à la main; il voulut sortir, se trompa et entra dans le grand salon. Il y eut un sursaut d'ombres tout autour du salon, d'ombres vivantes et telles que n'en font point des meubles éclairés par une bougie. Le lieutenant aperçut des bras qui se levaient, des yeux qui s'ouvraient, hagards, et se refermaient, un pied nu, un drap tiré par une main fine et pâle. Il se recula. Mais, si rapide qu'eût été sa retraite, il avait eu le temps de reconnaître que madame de Jaoüen était couchée sur le canapé, ses filles sur le tapis, que M. de Jaoüen dormait sur une chaise et ses deux fils dans des fauteuils...

Quarante jours plus tard, M. de Jaoüen et son fils aîné étaient simples soldats dans la

même compagnie d'infanterie, celle qu'ils connaissaient un peu, pour avoir logé le détachement. Et le deuxième fils, Colomban, dès qu'il aura « son âge », a promis de les rejoindre.

TROIS SOLDATS DE FRANCE

23 octobre.

A l'heure où j'écris ces lignes, il y a trois soldats de France : un qui galope; un qui fait la guerre de terrier; un qui veille derrière les talus des places fortes. Demain, je l'espère, ils se ressembleront un peu plus, et tous trois iront de l'avant.

Le premier appartient aux divisions de cavalerie qui manœuvrent dans le Nord, et dont les derniers chevaux hennissent au vent de la mer. C'est, si vous le voulez, ce jeune hussard que je connais bien, mince et râblé, le fils d'un marchand de primeurs : un qui a l'air chez lui sur son cheval, et qu'on ne peut

voir sans être sûr qu'il est heureux de faire la guerre. Heureux de quoi? Ah! bonnes gens, vous le demandez? Vous pensez bien que la cruauté n'a rien à faire ici et qu'on ne fusille pas chez nous pour le plaisir; mais il a l'humeur vive, le besoin de courir, le goût du danger, surtout l'ivresse de défendre la France qui peut se mirer dans son sang jeune et qui s'y reconnaîtrait. Voilà peu de temps qu'il évolue dans les champs de betteraves et de navets, et qu'il n'a pour horizon, au bout des terres plates, que des toits de tuile rose ou des lignes de peupliers et de poteaux de télégraphie, qui s'enfoncent dans la brume. Au début, il servait d'éclaireur aux divisions en marche. Il a descendu avec elles dans la mauvaise période; avec elles il a remonté, son cœur sonnant le bien-aller, lorsqu'elles poussaient devant elles l'Allemand battu sur la Marne. Mais la bête s'est mise au trou et les chevaux risquaient de ne plus rien faire tandis qu'on l'enfumait. Alors on est parti pour le Nord où Joffre avait besoin de refouler les uhlans. L'allongement de notre aile gauche a changé le hussard, non seulement de paysage mais de fonction : à présent les chevauchées

sont longues, les engagements fréquents. On peut se battre à l'arme blanche, on couche dans les villages ruinés, mais délivrés.

Il écrit donc : « Je suis ravi. » N'attendez donc point de lui qu'il développe sa pensée. Est-ce qu'il a le temps? Prenez-vous pour une écritoire le pommeau d'une selle ? D'ailleurs comme dit mon voisin, le journalier du Pressoir — Cornu : « Monsieur Francis, c'est pas un homme de plume. » Il écrit des mots au crayon sur des cartes postales ou du papier de petit format, mais le fait souvent, pour qu'on ne s'inquiète pas chez lui. Au fond, c'est un tendre qui ne veut pas qu'on le sache. Jamais depuis le commencement de la guerre, il ne s'est plaint de quoi que ce soit, ni de la fatigue, ni du froid, ni du chaud, ni du ravitaillement, ni des chefs, bien sûr. N'en est-il pas un? Il a conquis ses galons de maréchal des logis dans une affaire où, sans doute, on avait chance de mourir. Une seule fois, il a fait allusion à la pluie, en ces termes : « Je me suis réveillé dans un bain de siège. On a vraiment raison de parler des troupes fraîches, elles sont même humides. » Il est sobre de détails sur sa santé.

Après chaque combat ou reconnaissance, il n'oubliera pas de marquer que sa jument Dorothée s'en est tirée avec une éraflure de balle à la cuisse et, s'il pense à dire : « Moi je n'ai rien, » c'est en post-scriptum et comme un détail secondaire — *accessorium sequitur principale*.

Que vous dirai-je encore de lui? Ces jours derniers il a rencontré beaucoup d'Anglais et bavardé avec eux, en bon fils de marchand de primeurs qui vend en Angleterre les poires cueillies vertes, le cassis, les châtaignes, les choux-fleurs épanouis et pressés dans les mannes. Dans ses courts billets une expression revient souvent : « Cela va bien. » Entendez que la situation militaire est bonne et qu'on regarde à l'Est. Je le revois, mon petit voisin, sur sa jument estafiladée, il est droit dans son dolman bleu, il a bruni, il a les yeux fixés en avant, impérieux, pleins d'une pensée unique. Qu'un camarade plaisante dans le rang, et vous verrez le rire bref de cette jeunesse. C'est de ses pareils et de leurs chefs surtout que le correspondant militaire du *Times* avait raison d'écrire l'autre jour : « Ils ont l'air de conquérants. »

Le second soldat, le canonnier Panard, le fils du père Panard, fermier de la Gautraie, je l'ai vu partir le deuxième jour de la mobilisation. Parmi ses père, mère, frères, sœurs l'accompagnant à la gare, il était le seul qui eût les paupières nettes et tendues, selon l'arc habituel, sur un gros œil gaillard. « Pas vous faire de bile, disait-il, puisque je vous promets de revenir! Si je ne le promettais pas, je comprendrais. » Avait-il bu un verre? Il se pourrait. En pays de vignes, toutes les grandes émotions incitent aux libations. Chez lui, sur la terre que les Panard cultivent depuis cent ans et plus, il était fort tranquille, capable de faire le mouvement du faucheur ou celui du batteur au fléau, ou celui du casseur de mottes, ou celui du bûcheron, pendant les dix heures légales et les quatre heures supplémentaires qu'un paysan ajoute à la journée d'un citadin. Le service ne l'effrayait pas; la guerre, il ne se doutait pas de ce qu'elle est : l'éloignement seul lui semblait dur. Depuis qu'il est au front, il a écrit beaucoup et de longues lettres, surtout le dernier mois. Il a le temps de méditer et d'écrire, s'il le veut, en ronde ou

en moulée. Ses heures ne sont pas toutes occupées; il tire par-dessus les tranchées françaises sur les tranchées allemandes. Son chien *Fine-oreille*, si on le lâchait aux environs de Châlons, trouverait son maître à la lisière d'une forêt dans une cabane de branches. Tout le jour, Panard assiste au duel des fantassins retranchés et terrés dans les chaumes. Il y prend part dès que les Allemands font mine de sortir. La nuit, il aperçoit ou il devine les ombres en mouvement. C'est l'heure de tous les gibiers traqués; les hommes vont et viennent, courent chercher la soupe, apportent des munitions, enfoncent des pieux, creusent de nouveaux abris. « Je suis en bonne santé, écrit Panard, et j'espère que la présente vous trouvera de même. » Après ce préambule, auquel sa fidélité est acquise, il décrit les combats à la baïonnette, il raconte la blessure d'un compagnon ou d'un ami, la chute d'un obus tout à côté de lui, la longueur des jours de moisissure dans les fossés. Il demande toutes les provisions qu'il sait bien que la mère essayera d'envoyer. Puis, devinant l'inquiétude de ceux de la Gautraie, il termine de la sorte

sans croire tout à fait à ce qu'il dit : « Mon pauvre papa, ce que c'est, tout de même! Moi qui pensais vous empêcher de vous échiner cet hiver! Enfin, j'espère que ce ne sera pas long, et que les Boches vont s'en retourner. »

Ce qu'il ne raconte point, par prudence, c'est la chasse qu'il fait la nuit. Braconnier, vous n'en doutez pas, il a reçu les conseils précieux d'une bande de Marocains, étonnants, piégeurs d'oiseaux qui campaient avant lui dans la forêt, et, presque chaque jour, au petit matin, quand on peut allumer du feu sans courir le danger de trahir les voisins, on peut voir le fils de la Gautraie, assis sur les fougères et plumant un jeune coq ou bien une poule faisane, son butin de la nuit.

Le troisième soldat habite une des forteresses qui protègent la frontière, l'ancienne frontière bientôt de l'Alsace-Lorraine; celui-là est sorti des grandes écoles, il est un homme jeune et n'est plus un jeune homme. Dans le civil, il dirigeait les services d'une importante usine; en ce moment, il commande un détachement de sapeurs qui n'ont cessé d'ajouter des

défenses aux défenses anciennes de la place et, de forte qu'elle était, l'ont rendue formidable. Depuis quatre-vingts jours, il entend le canon; les vitres de sa chambre de hasard tremblent sans s'arrêter. Il a vu de loin, du haut de son observatoire, plus d'une bataille. Il fait partie de cette aile droite, dont bien souvent, trop souvent à son gré, les communiqués officiels se sont bornés à dire : « A l'aile droite, rien à signaler. » Ou encore : « A l'aile droite, les attaques de l'ennemi ont été repoussées. »

Plus que les autres et pour cause, il a réfléchi. Les lettres de lui qui m'ont été communiquées montrent un esprit grave, un cœur ami du soldat, une belle intelligence du devoir militaire. Il écrit, par exemple : « Je fais une besogne à laquelle les circonstances donnent peu d'intérêt, la préparation à un investissement qui, selon toute apparence, n'aura jamais lieu. Mais je crois qu'aucune besogne n'est sans intérêt ni sans valeur, lorsqu'elle est faite pour ces deux motifs qui n'en font qu'un : servir son pays et obéir aux ordres reçus. » Il dit encore : « L'atmosphère dans laquelle je vis est très militaire et très saine... la lutte est violente encore;

autour de nous, de très gros effectifs sont en présence. Nous cherchons à suivre le combat, heure par heure, d'après l'orientation des coups et des éclatements, d'après les mots de ceux qui reviennent, passionnés d'espoir... Il faudra bien qu'on sache un jour quel admirable rôle a joué l'armée de Lorraine qui, par sa résistance héroïque, a empêché l'invasion.

» Quels combats pour « tenir »! On parlera de Vitrimont, de Crevic, de Champenoux, d'Amance, de l'attaque du fort de Troyon et ce sera beau! »

Trois soldats! et, quand on sait bien voir, le même Français dans ces conditions différentes : une âme qu'on avait peu préparée à la guerre, pas assez, mais que la race a aidée. Une âme familiale et aisée, que les circonstances transforment tout à coup; une âme nouvelle, capable de sacrifice, bien faite pour la gloire et qui monte où il faut.

CELLE QUI NE SAVAIT PAS

27 octobre.

Voici ce que j'ai vu dans la Vendée que j'aime.

Ce pays de collines lève, quand vient l'automne, de belles gerbes ardentes vers le ciel où passent les nuages de brume et le vent de la mer qui les pousse. Ce sont les taillis des sommets, des bouts de futaie, les vergers des fermes, ou simplement les arbres semés sur les talus, et parmi lesquels se rencontrent des aliziers, des cormiers, des poiriers sauvages, et certaines espèces de chênes dont la feuille meurt dans la splendeur. Je ne sais quel propriétaire maniaque, depuis longtemps disparu,

avait planté justement deux lignes de cormiers sur la croupe où est bâtie la ferme de la Renaudière, du côté du couchant. Il faut bien des années pour qu'un cormier donne des cormes. Ceux-là s'étaient enfin mis à fructifier, et, comme ils formaient une avenue d'au moins deux cents mètres de longueur, c'était un travail, pour le métayer, de gauler en octobre et de ramasser la récolte, d'autant qu'il avait peu d'aide, étant marié à une femme chétive.

La métayère de la Renaudière, vous la connaissez, si vous avez vu une paysanne qui a une figure de compassion, blanche, pas jolie, dont les traits sont tout longs, tirés en bas, et encadrés par la coiffe de Vendée qui serre les tempes. Ce qu'elle a de mieux, ce sont de belles dents, — beauté rare à la campagne, — des dents couleur de miche fraîche. Quand elle était jeune fille, et qu'elle riait donc plus souvent, il y avait de la lumière entre ses lèvres, comme au coin de ses yeux bruns, et les hommes disaient : « Elles n'est point pour déplaire; dommage seulement qu'elle soit freluquette. »

Après six ans de mariage, elle était devenue

mère, et l'enfant avait deux ans lorsque la guerre a commencé. Presque tout de suite, le mari a dû quitter la Renaudière et rejoindre son régiment. Nul n'a pu dire qu'Aimée Cottereau ait pleuré « devant le monde. » Chétive de corps, elle l'était, en effet, mais brave aussi, capable de tenir son cœur presque silencieux, habituée, depuis des siècles, à répondre à l'épreuve : « Voici la servante du Seigneur. » Au retour de la gare, où elle avait accompagné son homme, elle entra dans l'église du bourg, où il y avait bien trente femmes comme elle, venues pour faire le sacrifice inconnu et demander tout le courage. Quand elle eut fini, ce qui ne fut pas long, elle rentra dans sa maison, prit la petite à bout de bras, et murmura, montrant ses dents blanches : « Tu m'es tout à présent! »

Je l'ai vue le surlendemain. Dans la tranche d'un champ de froment, si mûr que les épis laissaient tomber le grain, j'aperçus la femme du soldat qui coupait la moisson. Elle travaillait à quelque distance d'un métivier borgne et cagneux, dont la guerre n'avait pas voulu. Et seulement quand j'eus parlé, tant elle était

appliquée à la besogne, elle se redressa, les cheveux collés sur les joues, contente de se sentir si forte.

— Je lui ai promis de ne pas laisser perdre notre fait! Vous voyez! A la fin de septembre, je mènerai plutôt la charrue, s'il n'est pas revenu... Mais il sera revenu?

Elle disait cela avec une assurance qui aurait voulu être plus certaine, et qui m'interrogeait.

— Vous avez des nouvelles?

— Oui donc, des bonnes : il a passé par Paris; il va jusqu'en Belgique. C'est loin?

— Un peu. Et la petite? Elle dort dans son berceau, là-bas?

Malgré la déférence qu'elle m'a toujours témoignée, je compris que la métayère de la Renaudière me prenait en pitié et me plaignait, vraiment, de supposer qu'une mère pût laisser son enfant à la maison, sans surveillance. De son pouce renversé, de ses yeux fiers de sa géniture, du coin de ses lèvres maternelles, elle désigna, au bout du champ, une petite chose blanche et bleue, assise à l'ombre d'un pommier.

Les jours continuèrent de passer. Nos armées descendirent, s'arrêtèrent et commencèrent à remonter. Aimée Cottereau continua de travailler et, à deux heures, de guetter le facteur au bout de l'avenue de cormiers. Il arrivait à bicyclette, penché sur son guidon, sans pour cela courir vite : « Rien pour moi? — Rien; ça sera pour demain. » Jusqu'à la fin de septembre, pas un seul jour elle ne manqua de venir à la même place, d'adresser la même question et de recevoir la même réponse. Les femmes du bourg lui disaient : « Écrivez donc au capitaine? Écrivez donc à la Croix-Rouge de Genève? Ils savent peut-être quelque chose. » Elle écrivit. Puis elle résolut de se taire et d'attendre, en s'occupant de la petite, de la maison et de la ferme. Jusqu'à deux heures un quart, tous les jours, elle sentait une joie toute proche, prête à entrer dans l'âme et à montrer son visage, et qui n'entrait pas et s'en allait.

Bientôt, ses amies cherchèrent à ne pas la rencontrer. On avait peur de se trahir. Le bruit courait que Jean Cottereau était mort. Un sergent avait vu tomber le métayer de la Renaudière, dans un des combats livrés près de

Namur, il l'avait vu tomber les deux bras en croix, et lâchant son fusil. Le village, les fermes isolées, les parents, les enfants, tous connaissaient le grand malheur : il n'y avait à l'ignorer que la femme du soldat.

Dans les jours de la fin de septembre, on put voir, sur les terres en pente, le valet borgne qui tenait la charrue, et la jeune métayère qui touchait les quatre bœufs avec l'aiguillon. Elle ne chantait pas, sans doute, comme un vrai bouvier, mais elle se tenait à droite de l'attelage, disant les mots qu'il faut dire, d'une voix petite, qui passait cependant par-dessus les haies, et s'en allait émouvoir les âmes tout autour de la colline : « Rougeaud! Caillard! Noblet! Tè, Tè, les valets! » En regardant la terre ouverte, qui fumait à la fois de brume et de poussière, elle songeait : « Ce n'est pas un travail de femme que je fais là, mais il sera fatigué, mon Jean, quand il reviendra, et je pourrai lui dire : Repose-toi! » Elle s'interrompait aussitôt, car l'élan d'espérance était devenu faible et tombait comme une feuille. A ce labeur trop rude, Aimée Cottereau avait suffi plus d'une semaine. Le métayer de Malabri,

son vieux voisin, vint un matin la remplacer. Cinq jours plus tard, le charruage étant achevé, elle reçut la visite du métayer de la Grande-Léchère, qui dit : « Tenez-vous en paix : je herserai vos guérets ; après quoi, le valet passera le rouleau sur les labours, et moi, comme il convient, je ferai la sèmerie. »

Personne ne lui avait parlé de son mari : et pourtant elle ne doutait guère qu'ils n'eussent, eux aussi, le cœur mal en point, à cause du long silence.

Je les ai revus au travail, eux et elle, vers le milieu d'octobre, une après-midi de demi-soleil, que le vent était languissant et avait le goût des forêts. Le maître de la Grande-Léchère, haut sur jambes, tout de brun vêtu, marchait dans le creux des planches, prenait du grain dans le sac de toile qu'il portait en bandoulière, comme un lièvre braconné, et il lançait le froment de manière à couvrir la terre également. A deux planches de distance, le valet conduisait la jument et promenait sur les semences le rouleau de granit. Pendant qu'ils peinaient ainsi, Aimée Cottereau n'avait pas voulu rester à la maison, et, ayant pris une

sorte de masse de bois, attachée au bout d'un manche, devant le semeur, elle cassait des mottes oubliées par la herse. Ils étaient dans le champ que bordent les cormiers. Vous ne pouvez imaginer la splendeur de cette double rangée d'arbres, les clochetons, les fusées, les dômes çà et là de ces feuilles menues, découpées en fer de lance, et que l'automne colorait de rose, de rose vif et de feu.

Je m'avançai dans le champ, selon l'habitude de ces pays, où l'on ne se hait point. Mais plus vite que moi, par la cornière de la pièce, un enfant s'avançait vers la métayère, qui ne le voyait point, un gars de quinze ans, fait comme un cavalier, intimidé et demi-souriant, pur de visage. Il s'arrêta à trois pas de la femme, et enleva son chapeau.

— Si vous vouliez, dit-il, je suis fort, je gaulerais vos cormes de l'avenue, et même, avec mes sœurs, je peux bien les mener chez vous.

Elle ne répondit pas. Les deux hommes s'étaient arrêtés. Elle regarda l'enfant, le valet, le vieux métayer. Son visage était devenu plus blanc que le mouchoir noué sur

ses cheveux. On eût dit qu'elle sortait d'un rêve, et qu'elle n'avait pas la force de dire ce qu'elle avait vu. Il n'y avait point de bruit dans toute la campagne. Enfin, elle dit :

— Ils sont tous à vouloir m'aider : c'est que mon mari est mort!

Personne ne put lui répondre. Alors elle laissa tomber son bâton; elle se détourna; au bout du champ, elle alla prendre sa petite assise sur une touffe d'herbe, elle la mit sur son bras en la serrant bien fort, et, sans plus rien voir, courbée, lentement, elle s'en alla vers les cormiers, déjà veuve dans son cœur qui avait cessé de croire à la vie.

Et ainsi l'unanime charité, pour une fois, lui avait appris la douleur.

LE FANTASSIN

6 novembre.

« Tout le monde travaille bien, mais c'est le fantassin qui écoppe le plus. » Il avait raison celui qui écrivait cela sur une carte postale aux trois couleurs, un caporal qui a les cheveux toujours tondus au papier de verre, la moustache blonde et longue, les yeux gris, le teint d'une bonne d'enfants, les épaules solides à porter un sac de blé au troisième étage. Le fantassin a toujours eu un rôle considérable dans la guerre, il a toujours été le nombre, l'occupant, l'unité la moins mobile et par conséquent la mesure la plus exacte du succès ou du revers. Dans la guerre présente, il semble,

de plus, qu'on l'oblige à être sapeur. Les Allemands n'aiment pas la chasse à courre, qui est nôtre, ou la chasse devant soi. Ils préfèrent l'affût, cette tromperie. Le fantassin s'est donc mis à fouiller la terre; il lui arrive d'éclairer quand il n'y a pas de cavaliers; il est soutien d'artillerie, couché dans les chaumes ou dans les bois tandis que les obus pleuvent autour de lui; quand les ennemis reculent, il prend leurs cantonnements; lorsque les ennemis ne reculent pas, il met la baïonnette au canon et se met à chanter, ne fut-ce que de mémoire et pour lui seul : « Y a la goutte à boire, là-haut, y a la goutte à boire! » et dans la nuit de novembre, quand il est de grand'garde, immobile, les yeux inquiets à cause du vent qui remue les ombres, les oreilles toutes pleines du bruit de son cœur, c'est lui qui permet encore aux autres de dormir.

Puisque l'infanterie est l'élément principal de l'armée, puisqu'elle est tout le monde et recrutée parmi toutes les conditions et toutes les professions, c'est bien d'elle qu'on peut dire qu'elle a surpris ses juges. Il importe de ne pas nous tromper, de ne pas nous vanter

faussement. Quelques corps ici, ou là, ont fléchi : mais, dans l'ensemble, nos troupiers font preuve des plus belles qualités françaises, et vraiment, il faut les en louer, car l'atmosphère, autour d'eux, n'était pas guerrière. Je ne parle pas des familles d'élite, qu'il est aisé de découvrir dans tout le peuple de France, et dans chaque région, bien que la proportion ne soit pas partout égale. Je ne songe, en ce moment, qu'aux familles très nombreuses, dans les villes et dans les campagnes, où l'on peut dire que les âmes n'étaient pas préparées à la guerre. Supposez un petit gars d'un village de France : ses connaissances en histoire, extrêmement et nécessairement rudimentaires, n'étaient pas, en général, orientées vers le patriotisme, et ne lui montraient pas cette vérité : qu'il faut être prêt à défendre son pays; du moins, si la formule était enseignée, elle ne pénétrait point l'esprit, affaiblie qu'elle était par mille billevesées; les parents, les premiers, croyaient volontiers et répétaient que la guerre était un fléau des temps anciens, mais qu'aujourd'hui le tribunal de la Haye jugerait les différends et que, d'ailleurs, per-

sonne ne prendrait plus la responsabilité d'une déclaration de guerre ; à la maison, une autorité faible et intermittente, un goût général de dépenses et de luxe, et, si la famille n'était pas religieuse et n'assistait jamais aux offices, peu de raisons de renouvellement et de grandeur morale : au contraire, des lectures médiocres, l'habitude de céder à la mode sans examiner ce qu'elle vaut, et l'ignorance de cette méthode de perpétuel combat pour la vérité, qui tient l'âme attentive et saine. Je sais bien que ces hommes étaient jeunes ou encore jeunes, et que, dès lors, un sursaut de générosité demeurait possible. Cependant, quand j'ai vu ce réveil de l'esprit de sacrifice, que tant de causes avaient assoupi, j'ai été dans l'admiration, et l'espoir, que j'ai toujours eu, d'être témoin d'une France renouvelée, s'est ému dans mon cœur. Comment cela se pourrait-il? Une intelligence si rapide de ce qu'on ignorait la veille! Tant de mollesse secouée en un instant! Tant de regards levés, qui avaient l'habitude de ne chercher que la terre! Une bravoure sans apprentissage et qui ravive toute l'histoire et toute la légende! Eh oui! c'est cela la France.

Le plus difficile est de savoir comment elle renaît. Il y a d'abord les causes que nous ne saurons jamais entièrement, et que nous pouvons seulement adorer. Puis, en y songeant mieux, quelques éléments de ce renouveau apparaissent : le sang audacieux de la race dont certains croyaient que c'était la mort et dont ce n'était que l'hiver; un amour-propre professionnel qui exige qu'on fasse bien son métier, même le métier nouveau de la guerre; chez d'autres la réception au corps, par les officiers et les anciens, une émulation, l'instinct de conservation qui plie l'homme aux méthodes et aux disciplines éprouvées, enfin l'exemple, celui des chefs, presque tous admirables, et celui de certains camarades de la réserve, qui arrivent le cœur tout préparé à la vie de dévouement, parce qu'ils appartiennent à une famille sans diminution.

Ce sont ces familles d'élite qui sont la grande ressource de la France dans les heures décisives comme celles que nous vivons : elles sortent tout à coup de l'obscurité; leurs fils sont cités à l'ordre du jour; ils sont décorés; ils meurent glorieusement; ils vivent pour

l'exemple; ils expliquent par avance la victoire à tous ceux qui les voient agir; ils expliquent même la France à beaucoup d'intelligences obscures. Fils d'ouvriers, fils de bourgeois, fils d'employés, fils de cultivateurs, ils ont été élevés à la française. Leur parenté est éclatante. Ils ne s'expriment pas de même, mais cela n'est d'aucune importance. Ils ont un amour commun : une même idée que la vie n'est pas seulement pour nous et qu'il y a plus grand qu'elle; un fond de bonne humeur qui dure dans le sacrifice; une même volonté de servir, et toute la différence entre leurs destinées est faite par l'occasion.

Voilà pourquoi nous recevons, du front de nos troupes, tant de lettres écrites par des soldats qui ne se sont ni rencontrés, ni concertés, et où se révèle l'unité d'âme. J'en ai lu un grand nombre, qui m'ont été communiquées par des amis connus ou inconnus. J'en choisirai quelques-unes, toutes écrites par des fantassins, de toutes les régions, de tous les milieux sociaux, mais qui sonnent de même.

Un Parisien enfant de la balle :

« J'ai du sang de Parisien, et j'espère que je

ferai toute la campagne. On me dirait maintenant qu'il faut rentrer, eh bien! ça me ferait de la peine : et puis, vous savez, je veux revenir avec une belle paire de bottes d'Allemand. »

Un paysan creusois :

« Vous me demandez si je suis guéri de mon obus, mais oui; seulement je repars avec les camarades : on n'a pas fini. »

Un territorial jardinier :

« Mon cher père bien-aimé, j'aime mieux vous dire la vérité : je suis sain et sauf encore une fois, mais je l'ai échappé belle; c'est à se demander comment on est vivant aujourd'hui, avec les obus de 43 kilos, les explosions formidables, des débris de balles projetés avec autant de force qu'à la sortie du canon, et faisant voler la terre. Chacun sentait sa fin arriver. C'est la première fois que les pleurs m'ont gagné en pensant à ma Lucienne. Mais cela n'a duré qu'un instant; j'ai repris mon calme ordinaire; je me suis rappelé un camarade qui était à un poste, à 300 mètres de nous, et qui n'avait rien à manger, et, ma foi, j'y suis allé, sous le feu. »

Un contremaître mécanicien :

« Soyez sûrs que je lutte en bon Français, pour la gloire de la France et pour la paix du peuple, et nous sentons quelque chose qui nous dit que nous serons vainqueurs. »

Un chef de service dans une industrie parisienne :

« Une chose me prive étrangement dans ma vie de tranchée : d'être depuis trois mois sevré de musique. Je chantonne. Un ami, très musicien, me donne l'occasion de parler de cet inépuisable sujet, mais un petit piano ferait mieux mon affaire. Nous aurions un abri pour le loger. Le canon ferait la basse; il ne s'en prive pas aujourd'hui. Je n'ai pas encore trouvé la note qu'il donne : mais c'est très profond. »

Je veux citer aussi, à l'honneur de l'armée et de la patrie, ces fragments de la correspondance d'un sous-lieutenant, sortant de Saint-Cyr, et qui appartenait à une famille du Nord. On verra ce que fut la carrière militaire, qui dura deux mois, de ce jeune fantassin, et ses impressions rapidement notées, bonnes, simples et braves. Il est mort en achevant d'écrire les dernières lignes que je vais copier.

« Je me suis équipé comme j'ai pu : sabre d'adjudant, ceinturon d'artillerie, culotte de Saint-Cyr, bandes molletières, capote de troupe, képi de Saint-Cyr, musette avec des vivres. Il fait beau... On voit la Lorraine allemande au loin et, la nuit, les lueurs des projecteurs de Metz. La vie que je mène est la plus intéressante que j'aie jamais menée. Elle est fatigante, mais passionnante. J'ai pris la garde de police, avant-hier soir. Joli début, pour un saint-cyrien qui a neuf mois de service, d'assurer la sécurité d'un village, la nuit, à vingt kilomètres de la frontière, à quinze des uhlans! J'ai couché dans la paille, avec mes hommes de garde. J'allais faire des rondes toutes les deux heures et voir aux sentinelles. Les hommes sont pleins de gaieté et de bonne volonté.

» La marche est très pénible en plein jour; nous avons eu huit heures de marche en pleine chaleur. Je vous assure que mes réservistes ont été admirables. J'ai gagné leur sympathie en portant le sac d'un homme fatigué. C'était tellement lourd que j'avais du mal à le soulever. Maintenant, nous passons notre temps à faire des tranchées.

» J'ai eu le baptême du feu, enfin! On nous a menés, au début de la nuit, à quelques kilomètres en avant, et fait bivouaquer dans un champ d'avoine. Il ne faisait pas chaud dans le fossé où j'ai couché. La nuit fut calme. On voyait à l'horizon brûler les villages incendiés par les Allemands. Le matin, à quatre heures, la fusillade commence tout à coup, avec un bruit formidable. Un obus éclate au-dessus de nos têtes, puis deux, puis trois. Nous étions tapis dans les tranchées, courbés sous la rafale. Un régiment de première ligne se repliait peu à peu, et bientôt nous fûmes la seule compagnie sur le champ de bataille. Nous sommes restés trois heures sous cette mitraille. Je me porte bien. Mes hommes commencent à me connaître : je crois qu'ils n'ont pas été mécontents de moi.

» Nous avons fait une marche très pénible, sous un soleil torride, puis, le soir, prononcé une attaque. Mon bataillon, en réserve, n'a pas donné, mais, comme toutes les fois que nous avons de l'infanterie devant, nous avons remporté un succès très net. Après une nouvelle marche, le bataillon a cantonné, vous

entendez, cantonné, c'est-à-dire que j'ai fait des choses que je n'avais pas faites depuis deux semaines : me laver, me déchausser, me déshabiller, dormir sur un matelas! Nous éprouvons une joie enfantine. Je vous écris, non pas de la ligne de feu, mais de bien près. Nous sommes en renfort de deuxième ligne, depuis plusieurs heures, et il se peut que nous nous portions en avant, jusqu'à la tranchée allemande, au bord du bois. Cela devient terrible. Adieu! Je fais joyeusement le sacrifice de ma vie, pour l'Église de France, pour le salut de mes parents, pour le salut et la vocation de mes frères et sœurs, pour le repos éternel de nos chers défunts et pour le salut de la France...

» Fait pendant le combat de X..., 5 octobre 1914. »

Remarquez ce souci de la discipline : il mourait, il échappait à tout, il n'a pas voulu écrire le nom de la bataille. Je crois que les camarades, tous ceux que j'ai cités, en auraient fait autant.

LA CLASSE 14

10 novembre.

Il y a une convenance et un pacte secret entre la jeunesse et la guerre. Manier des armes, revêtir l'uniforme, monter à cheval ou marcher au commandement, être redoutable sans cesser d'être aimable, dépasser le voisin en audace, en vitesse et en grâce s'il se peut, défier l'ennemi, connaître l'aventure, jouer ce qui a peu duré, ce qui est encore illusion, rêve, ambition, ce qui est encore une beauté, ô jeunesse, voilà ce que vous aimez! Vous n'êtes pas liée, vous n'êtes pas fanée, vous pouvez courir le monde.

D'autres que moi, en grand nombre, ont dû

penser cela, voyant passer dans nos villes ou sur nos routes les toutes jeunes recrues, celles qui forment « la classe 14 ». On ne dit pas autrement. « La classe 14 a touché des gilets de tricot; la classe 14 a très bon air; la classe 14 va partir avant un mois » : on entend ces phrases-là comme un refrain. Elles sont l'expression populaire d'une sympathie générale pour ces jeunes gens, appelés à faire la guerre à l'âge où leurs aînés n'étaient point encore soldats. Que ne feront-ils pas? On les reconnaîtra toujours, non seulement à la fraîcheur de leur teint, à l'éperon de cheveux blonds ou bruns qui divise le haut de leur front, à leur sourire qui est tout entier et que le poil ne cache pas, mais à leur façon de se défiler, de sauter, de crier, de poursuivre l'ennemi, d'obéir même. Ils n'ont point de passé. N'entreront-ils pas dans les villes que chacun de nous a perdues, Colmar, Strasbourg, Metz? Ils mettront des fleurs en papier au bout de leur fusil, car ce ne sera plus l'automne. Pour faire une plus belle entrée, ils laveront leur cravate dans l'eau du vieux Rhin caillouteux. Où ne va pas la pensée de ceux qui les regardent? Les officiers, les

sous-officiers qui les instruisent les trouvent souples, ardents, vibrants, de qualité toute militaire. Ils se sentent attendris, un peu orgueilleux d'avoir en main ces recrues de la grande année. L'un d'eux m'écrit : « Je me suis engagé en septembre, avec mon grade de sergent, et j'instruis des recrues : c'est un travail émouvant. Les populations qui m'entourent ne sont pas de caractère héroïque; elles ignorent la guerre; elle ne connaissent qu'une corvée terrible : c'est si loin, Reims, Arras, la Belgique! Quand elle devient inévitable, ils l'accomplissent convenablement. Ainsi les réservistes. Mais mes jeunes ont fait ma joie : ces fils de paysans parviennent à l'ardeur, brûlent du désir de se battre. Et ils sont gais. Ils chantent. Ils ne savent pas combien je les aime! » Ainsi chacun les vante et prophétise à leur sujet. En attendant ils défilent au pas relevé, — même les cavaliers, souvent, font des marches, la carabine sur l'épaule, — ils ont le bonnet de police très incliné, la tête très droite, et l'air d'avoir conquis la ville où ils couchent sur de la paille ancienne, dans les salles aérées d'un marchand de primeurs ou d'un marchand de chiffons.

C'est qu'ils n'ont pas connu, et je les en félicite, les années que nous avons traversées. D'autres jeunesses, pareilles à la leur, n'ont pu résister à l'épreuve. La défaite, d'abord, avait enlevé, à la plupart des hommes des générations aujourd'hui vieilles ou mûres, cette sûreté de soi-même, cette foi dans les destinées de la France, qui fait qu'on n'hésite pas à revendiquer son droit et à parler ferme. Le mot de prudence couvrait tout. On devinait, dans la politique extérieure, une peur secrète et permanente qui était la grande force de l'ennemi. Il fallait en souffrir le spectacle quand on n'était rien dans l'État. Et beaucoup étaient rejetés, soupçonnés et rançonnés à cause de leur Dieu. Il n'y avait point d'autre raison. Quelques-uns le sacrifiaient, et c'était une tristesse affreuse, pour des témoins un peu fiers, cette lâcheté de gens qui n'étaient pas nés pour elle, et qui descendaient les degrés, un à un, avec des protestations vaines, des hésitations, du remords, tout un pauvre combat, perdu dès la première heure. Une autre peine, bien dure également, c'était de voir s'augmenter à l'infini les lois et les mesures

de contrainte, sans qu'il se trouvât, parmi les habitués de ces votes et de ces exécutions, un homme de générosité pour acquérir la grande gloire et arrêter la guerre intérieure. Nous connaissions des destructeurs d'églises qui n'étaient pas Allemands. La défiance devenait naturelle, l'espérance difficile. Un grand nombre de soldats nés perdaient le goût de leur vocation. La faveur n'allait pas à ceux qui dénonçaient le péril de l'Est. De quelque opinion qu'ils fussent, on accusait d'être ennemis du progrès tous ceux qui faisaient allusion à la possibilité d'une guerre aujourd'hui étendue à dix nations.

Les hommes de vingt ans échappent à la vision de ces années qu'on ne peut point appeler les années de la paix. En sortant d'apprentissage ou en terminant leurs humanités, ils n'ont vu qu'une chose : la France menacée, la guerre déclarée, la Belgique envahie, puis la France elle-même. Ils ont été saisis par le devoir le plus simple et le plus grand. Toutes les défaites sont loin derrière eux, et d'ailleurs oubliées, puisque la victoire est offerte. En trois semaines de bataille, ils

auront gagné ce qui leur manque : l'expérience, l'endurance, la ruse. Ils ont raison d'être fiers et d'être joyeux : ils sont privilégiés. N'avoir rien souffert par sa patrie et tout souffrir pour elle, c'est avoir été heureux tout le temps.

J'ai confiance dans leurs destinées. Regardez du côté où vont si naturellement et si souvent nos yeux. La jeunesse, la race, l'ardeur de la lutte sont causes de mille actes et de mille mots sublimes. On ferait un recueil digne de mémoire, en choisissant parmi les citations à l'ordre du jour. Il semble très souvent qu'on assiste à la scène et qu'on entend les mots, parce qu'ils n'ont pu être dits qu'avec un certain geste, dans un décor tout de suite imaginé. Connaissez-vous ce petit trait qui m'arrive de Lorraine? Un simple soldat est envoyé par son chef pour chercher des cartouches. La provision est épuisée, l'escouade ne peut plus répondre au feu de l'ennemi, qui est caché dans la tranchée, à quatre cents mètres. L'homme part en courant, sous la mitraille; il fait cent mètres, s'arrête, revient, se penche au-dessus du fossé où sont les camarades : « Idiot que je suis!

Moi qui ai sur moi cinquante cartouches de rabiot, et qui n'en ai pas besoin! Prenez-les, en attendant que je vous en apporte d'autres! » Et il repart au trot, la capote ballant sur les mollets.

Je suis sûr qu'on a publié le beau mot d'un lieutenant, fils de Hugues Le Roux, criant à ses hommes qui hésitent à se lever pour donner l'assaut : « Je resterai debout, immobile, jusqu'à ce que vous partiez en avant! » Mais voici une réplique inédite, avec sa variante, de cette attitude de héros. Il faut savoir que les jeunes officiers, sortant cette année de Saint-Cyr, avant de quitter l'École, se sont promis de ne charger, à la baïonnette ou à cheval, qu'en gants blancs. L'un d'eux, sous le feu vif des Allemands, reçoit l'ordre de s'emparer d'une tranchée ennemie, dont on s'est approché peu à peu. Il monte sur le parapet qui abrite les tireurs, et, salué par une terrible mitraille, s'aperçoit que les hommes n'ont pas bougé. « C'est vrai, dit-il, j'ai oublié de mettre mes gants blancs! » Il met ses gants, les boutonne, regarde de nouveau la compagnie qui n'est pas toute décidée, et s'écrie : « Que voulez-vous

encore? Je ne suis pas assez beau? Eh bien! je vais mettre mon casoar! »

Dans sa musette, il prend son plumet bicolore, l'ajuste à son képi, et marche à l'ennemi, cette fois suivi par tous.

LE POINTEUR

13 novembre.

Voici en quels termes, ou à peu près, un canonnier m'a raconté l'histoire de son camarade Vincent Archambaut, pointeur de la première pièce de la première batterie.

D'abord, il aimait sa pièce, cet Archambaut. Vous pensez bien qu'on n'est pas seulement quelqu'un d'une batterie, mais quelqu'un d'une pièce, qu'on la connaît, qu'on a l'habitude de son caractère, et qu'à la fin on s'entend avec elle comme avec une personne. Il était un pointeur modèle. Lorsque son canon de 75 était en batterie, la crosse reposant à terre et la bêche enfoncée, on voyait le grand Archam-

baut assis entre la roue gauche et la culasse, selon le règlement, le corps droit, le cou un peu de travers, la tête penchée en avant, les yeux sur la bulle de son niveau, et les mains déjà prêtes autour des manivelles des volants de pointage. Au commandement du capitaine, il tournait ses petites mécaniques avec sûreté, les arrêtant où il fallait, et, si la pièce se déréglait légèrement, après le coup, il savait la ramener. Nous avions une espèce de confiance en lui. Un pointeur porte deux galons de laine sur le bras droit, une grenade rouge sur le bras gauche. Il touche sept centimes. Est-ce un gradé? Ils le disent tous. C'est comme les trompettes, qui ne peuvent se résigner à n'avoir pas plus de droits que les hommes qui ne font pas de bruit. La question n'a point été tranchée et ne le sera jamais. Qu'importe? Archambaut faisait partie de nos admirations; en cas de danger, nous lui aurions obéi naturellement : il était né pour être un homme de guerre.

Cependant, ce n'était pas son métier. Il appartenait, par sa famille et son caractère, par son visage et toute sa personne, aux races

de la frontière du côté de Sedan, grand gars de calme figure, qui mettait une puissance et une réflexion dans chaque pas qu'il faisait. On ne savait pas beaucoup de choses de lui par sa conversation, et comme il ne se trouvait personne, dans la batterie, qui fût de son voisinage, autant dire qu'on ne le connaissait guère. Des marchands de moutons, qu'il avait rencontrés dans les foires, assuraient qu'il était riche, ayant commencé de bonne heure à faire le commerce des grains et des fourrages; qu'il avait même acheté le quart d'une belle ferme aux confins de la Champagne, là où la terre se soulève, et se boise, et va s'appeler l'Argonne. J'ai oublié de vous dire qu'il était de la réserve, comme moi, et que la mobilisation nous avait mêlés, avec quelques autres, aux artilleurs de l'active.

Le 21 octobre, nous étions au repos, la batterie sur roues, les chevaux broutaillant l'herbe d'une fougeraie, à cinquante mètres d'une futaie de hêtres et de sapins, et tout le terrain montait en pente douce vers le nord. Au-dessous de nous, de méchants bois taillis qui se relevaient un peu au delà. En somme,

nous avions trouvé l'abri pour déjeuner sans recevoir d'obus. Il faisait du soleil; les hommes fumaient; le capitaine se promenait, les mains croisées derrière le dos : et je crois que tout le monde commençait à songer au chez soi, à cause du bien-être. Tout à coup, une auto arrive, par un chemin d'exploitation où nos pièces avaient eu du mal à passer. Le capitaine cause un instant avec le chauffeur, puis se détourne. « Allons, bon! je me dis, voilà les boches qui ne sont pas loin! » En même temps il crie :

— Reconnaissance!

Les conducteurs se rapprochent de leurs chevaux, les servants se rapprochent des coffres. On sait que ça n'est jamais long, les reconnaissances, dans l'artillerie. Déjà le capitaine, le brigadier-fourrier, le maréchal des logis chef et le sous-chef mécanicien, six chevaux traînant le caisson-observatoire, étaient sortis de la clairière. Je les vis prendre, au grand trot, le sentier qui montait entre les hêtres. Les croupes de leurs chevaux cessèrent de luire sous les branches. Et tout disparut : car les brumes qui nous avaient glacés, les

nuits précédentes, n'avaient pas encore fait tomber les feuilles, et tout l'or que je n'ai pas était pendu aux branches.

J'ai compté dix minutes, après quoi, le maréchal des logis chef a reparu dans le sentier, tout seul, apportant l'ordre : « Mise en batterie de flanc, face à droite ! » Cette fois, c'est toute la batterie qui s'engouffre sous les arbres et gravit la pente, pliant les baliveaux et marquant son passage sur le tronc des vieux arbres, éraflés par les roues. La futaie n'est pas longue. Nous apercevons bientôt du jour clair entre les hêtres, puis des buissons de lisière, une ligne d'herbe rase formant crête au delà, puis rien que le ciel, où était la gloire brumeuse du soleil d'automne. Comme d'habitude, nous allions tirer sur un but invisible. Les quatre 75 connaissent déjà leurs places, que le capitaine a jalonnées. Ils arrivent au trot. La quatrième pièce tourne à gauche et va se mettre en batterie à l'endroit où se tient le trompette, sous l'éventail d'un hêtre énorme ; la place de la première est indiquée par le brigadier-fourrier. Entre les deux s'encadrent la deuxième et la troisième. Le capitaine des-

cend de son échelle observatoire, et vient à la première pièce, qui est pièce directrice. Le grand Archambaut est là, près de sa pièce, attendant le commandement pour pointer. Je le trouve tout blanc, lui qui a le teint plutôt vif. Je lui dis :

— Qu'est-ce que tu as, Archambaut? Tu as froid?

Du bout de son nez qu'il lève, il me montre le soleil.

— T'as pourtant pas peur des boches? Ils doivent être là, de l'autre côté.

Archambaut, qui a toujours été pour l'épargne des mots, releva cette fois les épaules. Le capitaine était derrière nous, sur son cheval, un peu haussé sur ses étriers, et, du bras, visant bien, il indiquait au pointeur la direction. Lui, il était le seul qui pût voir par-dessus la crête, et voici ce qu'il voyait. Nous avons eu ce spectacle sous nos yeux, tous, quand la bataille a été finie. Il voyait une vallée longue, creuse un peu, toute nue, toute cultivée, qui s'en allait devant nous jusqu'à trois kilomètres à peu près, et qui avait, à l'autre bout, des bois pareils à ceux où nous étions. On eût dit un

plat à poisson avec deux bouquets de persil. Dans tout le creux, pas une maison ; à peine un morceau de haie, un petit arbre, deux routes qui se coupaient. Mais à l'extrémité nord de la vallée, nettement, dans la lumière, on distinguait les maisons d'un village, la plupart groupées autour de l'église, sur le plateau à gauche, quelques-unes descendant la pente, mais comme retenues par les autres et ne s'écartant guère.

Le capitaine, qui se rappelait qu'Archambaut était de la région, demanda à demi-voix, très vite :

— Tu connais le village de X...?

— Oui, mon capitaine.

— A combien d'ici, à ton estime?

— 2 500.

Aussitôt, se redressant, il fit les commandements qu'il fallait faire, ayant soin de les espacer, et toute la batterie travaillait, je vous assure, en vitesse et en silence, les pointeurs, les pourvoyeurs, les déboucheurs, les chargeurs. Il commanda :

— Attention ! sur la première pièce, pointage réciproque!... Angle de site 0!... Correcteur 16, par la droite par batterie, 2 500...!...

Lorsque la culasse de la première pièce eut été fermée, et ça ne fut pas long, le chef de pièce, en arrière, leva le bras.

— Pour le premier coup, feu!

Les autres chefs de pièce, chacun à son tour, donnèrent le même commandement, et il y eut quatre rugissements espacés de nos 75, puis un grand silence, puis le bruit d'éclatement des derniers obus, qui nous revenait de 2 500 mètres.

La voix du capitaine s'y mêla :

— Court! Mais cela éclate bien dans la direction du paquet de maisons, sur le plateau. Allons, mes enfants, recommençons : on va démolir un état-major allemand!

— Un état-major! Alors, mon capitaine...

Archambaut s'était détourné. Assis sur son siège, à gauche de la pièce, il regardait l'officier d'un air extraordinaire, comme il arrive quand les choses que nous avons à dire dépassent nos forces.

— ... Mon capitaine, tapez à droite de l'église, sur la pente, une maison couverte en tuiles, avec un clocheton, des murs blancs autour du jardin,... la voyez-vous?

— Très bien!

— C'est la plus grande du bourg; il y a un étage, il y a quatre belles salles, il y a une cave avec du vin dedans : sûr ils sont là! Tapez dessus!

— Tu la connais donc bien?

Archambaut répondit tout bas :

— C'est la mienne!

Puis il se retourna, et se pencha vers son niveau.

Je ne sais ce qui se passa dans l'esprit du capitaine. Les hommes des autres pièces n'avaient pas entendu les derniers mots, et ne comprenaient pas. Ce ne fut qu'un instant.

— Diminuez de 10!... A obus explosifs, par deux, 2700!

Vincent Archambaut avait déjà fait le mouvement. Il observait sa bulle d'air. Quand il la vit bien en place, il prononça, de la voix la plus claire, comme à l'exercice :

— Prêt!

Son camarade, à droite de la pièce, saisit la poignée du cordon tire-feu, l'attira à lui, la lâcha brusquement, et l'obus partit.

LES RECOMMENCEMENTS

27 novembre.

Cette guerre passera, comme les autres ont passé; mais les ruines sont multipliées par les progrès de la mécanique et de la chimie, et jamais un pays, sans doute, n'a subi dévastation pareille à celle de la Belgique et de nos provinces du Nord. Il faudra recommencer le travail de plusieurs générations d'hommes; refaire des fermes, des usines, des routes, des villages, des villes, et, ce qui n'est pas moins nécessaire, réparer d'autres ruines antérieures à la guerre, et refaire de la discipline, de la conscience professionnelle, du sens commun et de la foi.

Je songeais à ces recommencements, et à tant

de bons ouvriers qu'il faut dès maintenant appeler à l'ouvrage, tandis que je voyageais à travers la partie de la France qui m'est le plus familière, le nord-ouest de l'Anjou, que nous nommons encore le Craonnais. C'est un pays faiblement vallonné et fortement boisé, où la terre, dure au labour, donne à peu près tout ce qu'on lui demande : de l'herbe dans les creux, où glisse çà et là, entre ses bords taillés en plein humus et croulant motte à motte, un ruisseau abondant en nénuphars ; du froment dans les hauts et sur le flanc des coteaux ; des choux qui sont une richesse pour l'élevage ; des pommes dont on fabrique un cidre vigoureux et sucré ; du lin par surcroît, de quoi fleurir en bleu le sol vraiment trop vert en été, et de quoi faire, j'imagine, une quenouillée de fil pour quelques vieilles mères, qui connaissent encore le labeur magnifique et méditatif du rouet. L'aspect de la campagne n'a pas beaucoup changé depuis ma jeunesse : mêmes clôtures autour des champs, fossé, talus, haie d'épines et ligne de chênes étêtés ; mêmes maisons basses, souvent humides, ornées d'une treille de vigne aux raisins de laquelle les guêpes

même ne goûtent pas ; chemins verts qui servent un peu aux hommes, beaucoup aux troupeaux, au vent, aux merles, aux bécassines et aux lièvres. Les gens non plus n'ont pas beaucoup changé ; cependant, pour religieux qu'il soit, et patriote, et de bonne France laborieuse, le pays n'a pas laissé de souffrir un peu dans son âme, de la guerre faite, chez nous, à toutes les âmes.

Je m'inquiétais de cette visite que j'allais faire. J'allais voir la métayère de la Herbaudière, Jacqueline Hersent, dont le mari vient d'être tué à la guerre. La Herbaudière n'a jamais appartenu à quelqu'un de ma famille ; mais, de père en fils, on avait les uns pour les autres, chez les Hersent et chez nous, une amitié de voisinage, et nous disions d'eux, comme ils disaient de nous, que « c'était du bon monde ». J'appréhendais l'arrivée chez la jeune veuve, les cris peut-être, comme la campagne en jette au bord des tombes, et plus encore l'annonce d'une résolution désespérée, de l'abandon de la ferme, d'un départ prochain. Cette vieille famille des Hersent finirait-elle, comme tant d'autres, de consomption et de la

honte secrète d'avoir perdu son commandement, dans quelque épicerie ou cabaret de la ville? Le cheval réformé, boiteux de la croupe et couleur de renard, cheval de temps de guerre, montait au pas le plus mesuré les collines, de sorte que le soleil de novembre était déjà embrumé dans ses brumes d'occident lorsque la voiture entra dans la cour de la Herbaudière. Figurez-vous une cour rectangulaire, barrée au nord par les trois chambres et le cellier des Hersent, à gauche par quelques menues constructions, à droite par une grande étable, et ouverte du dernier côté, sur une aire à battre, spacieuse, toute jaune encore de balle de froment, et d'où se levaient quatre meules allongées, trois de paille et une de foin. Près d'un pailler, une jeune femme, en caraco gris, les deux bras en corbeille et tirant en arrière, arrachait de l'énorme tas, comme d'une carrière, la provision qu'il fallait pour la jument. Elle me vit, laissa la paille couler à terre, secoua sa robe, et vint. D'ordinaire, elle nous disait bonjour de loin, d'une voix qui chantait et riait. Cette fois, elle me regarda un moment, et je vis tous ses souvenirs entre nous, et

elle me dit : « Entrez, monsieur, le vent est dur. »

Le vent était dur, en effet, et je fus surpris de ne pas trouver dans la cheminée, dont je m'approchai par habitude, le tas de cendres où la fumée fait des entonnoirs, et les tisons en éventail, gardant le feu pour le souper. Cependant la femme entra derrière moi. Elle avait à la main l'enfant unique, Joseph, que je n'avais pas vu dans la cour, et qui vint s'asseoir sur la marche de briques formant le foyer; et elle-même, Jacqueline Hersent, se tint debout dans le jour, près de la table de cerisier ciré, de sorte qu'il n'y avait nulle différence dans le cérémonial, l'attitude, le groupement des trois personnes présentes, entre cette visite et les autres dont je me souvenais. Jacqueline était plus pâle que de coutume, mais sa figure gardait sa placidité habituelle, et la lumière de ses yeux verts, quand elle releva les paupières, fut nette comme de coutume et prévenante en faveur de cette âme.

— Ma pauvre métayère, il y a donc du grand malheur chez vous! Que je vous plains! Quand l'avez-vous appris?

— Hier soir : depuis si longtemps que je ne recevais rien de lui, je me doutais bien de quelque chose. Et puis, hier, à peu près à cette heure-ci, comme je rentrais pour la nuit, il est venu un soldat avec une dépêche. Tenez...

Elle se pencha, elle chercha un instant dans le tiroir du buffet, et me remit le télégramme, une feuille de papier roussâtre, sur laquelle il y avait deux lignes d'écriture. Là était la fin de ses huit ans de mariage : « Soldat Louis Hersent, tué à l'ennemi, le 10 octobre... Prévenez la famille. » C'était le maire de la commune qui avait reçu le télégramme, et un soldat qui l'avait apporté.

Quand je regardai de nouveau la métayère de la Herbaudière, elle pleurait, silencieusement, une de ses mains cachant ses yeux. Et elle demeura ainsi tant que je parlai de lui, qui était mon ami, et de notre passé, et de sa douleur à elle, et du paradis qui est aux braves comme lui. Mais quand je lui demandai ce qu'elle comptait faire, elle laissa tomber sa main sans essuyer ses larmes; elle voulut me montrer qu'elle ne parlait pas dans le trouble et comme une enfant qui ne sait pas se maîtriser.

— Monsieur, dit-elle, nous avions pris notre parti ensemble : je resterai à la Herbaudière. C'est lourd, pour une femme, mais j'essaierai.

— Comme vous ferez bien !

— Je prendrai un domestique. Il en reviendra bien quelqu'un de la guerre ! D'ailleurs, je l'ai promis.

— A qui?

— A lui, le dernier soir. Il devait partir le lendemain, avant le jour. Ç'a été notre pensée à tous deux pour le petit. Et voyez les choses ! Pendant que nous causions ici, — car lui, il ne savait guère écrire, — là dans la chambre à côté, il y avait ma sœur, qui est veuve aussi, à présent, et mon beau-frère. Il écrivait son testament; il lui faisait « donaison » de tout son bien, car vous savez qu'ils n'avaient point d'enfant. Et voilà que nous sommes seules; mais moi, pas tout à fait.

Je regardai Joseph Hersent, le continuateur, qui n'avait encore que sept ans. Il devait tout comprendre : son corps menu, sous le tricot de laine, était secoué par les sanglots.

Et je m'en allai, dans la nuit, songeant cette fois à la nuit qui a précédé le départ d'un

million d'hommes; à tant de drames qu'elle a cachés; à ces deux testaments qui se faisaient ensemble dans la même maison, l'un écrit, l'autre parlé; à ce métayer de la Herbaudière, qui prévoyait sa mort, confiait sa ferme à Jacqueline, et préparait les recommencements.

L'ENTR'AIDE

4 décembre.

Vous ne sauriez croire ce qu'ils ont fait, en cinq jours, de ce joli petit village lorrain de Chaumecourt, bâti sur la hauteur et qui tournait le dos à l'est, d'où vient la neige, sa longue rue allant du nord au sud, son église étant au milieu, ses maisons faisant l'échelle double sur la colline, les unes un peu avant le sommet, les autres un peu après. Maisons heureuses, en somme, où personne n'était très riche, où personne n'était très pauvre. Il y en avait soixante-dix, la plupart d'âge moyen, construites souvent avec de vieilles pierres, car la commune est ancienne et vaillante dans

l'histoire, et habitée par des fermiers propriétaires et par les fournisseurs ou artisans les plus nécessaires à la vie d'un village. De là on voyait, vers le nord, deux vallées bien ouvertes, qui montaient dans la brume de plus en plus épaisse, avec leur ruisseau et leur ruban de prairies au milieu, des champs sur les pentes où les hommes travaillaient tout le long de l'année, quelques taillis sur les plateaux et aussi des villages semblables à Chaumecourt. Dans les jours clairs, la vue s'étendait fort loin, sur d'autres vallées et d'autres crêtes, et l'on découvrait les dernières avancées des grandes forêts de l'Est, des nappes et des torrents de verdure sombre bleuis par la distance. En automne, l'air de Chaumecourt était plein du parfum des feuilles et des baies forestières.

Ils sont venus. Les habitants, depuis deux jours, fuyaient. Les routes de l'ouest étaient encombrées de charrettes où ils avaient entassé plus de choses que le cheval n'en pouvait traîner, parce que toutes les choses sont précieuses quand on va les quitter. L'homme marchait à la tête du cheval, poussant quel-

quefois une vache, dont il frappait la croupe avec le manche du fouet. Dans toutes les voitures il y avait de bons matelas, à plat sur les provisions et les meubles les moins lourds, et des enfants qui étaient assis dessus. Tout cela s'arrêtait des heures, au croisement des chemins, pour laisser passer des troupes, des trains de munitions et d'approvisionnement. Et on ne savait où on allait; toute la volonté était tendue vers ce seul objet : éviter d'être pris par l'ennemi; et tout le cœur demeurait en arrière, dans les chambres, les cuisines, les cours où la volaille chantait comme de coutume en grattant le fumier. Les femmes, assises sur les brancards, tournaient la tête, quelquefois, du côté où était Chaumecourt, à présent déjà loin et caché par d'autres collines. Elles cherchaient dans le ciel, au ras des terres hautes, pour voir si une colonne de fumée n'allait pas monter de là.

Non, l'incendie ne vint pas tout de suite. Trois uhlans entrèrent dans Chaumecourt, un soir, à cinq heures. Le lendemain, deux mille Allemands occupèrent le village. Ils vécurent là jusqu'à ce qu'ils eussent épuisé les provi-

sions trouvées dans les maisons des cultivateurs et des marchands. Les habitants qui n'avaient pas fui leur cédèrent la place, firent pour eux la cuisine, tirèrent de l'eau des puits pour abreuver les chevaux, et transportèrent les bottes de foin et de paille où l'ordre leur fut donné de les porter. Le cinquième jour, tout à coup, les Allemands se rassemblèrent et descendirent dans la direction du sud. On se crut sauvé. Mais à peine le dernier de ces soldats couleur de poussière avait disparu, qu'une batterie se mit à bombarder le village. Les derniers habitants se sauvèrent à pied, par la même route qu'avaient suivie les premiers. Quelques-uns essayèrent de se cacher dans les caves ou derrière les murs des vergers. Mais les obus renversèrent les murs, incendièrent les maisons, l'une après l'autre, et Chaumecourt ne fut bientôt plus qu'un amas de ruines, d'où s'élevaient des flammes, d'autant de foyers qu'il y avait eu de maisons, de granges et d'étables. Le feu dévora les charpentes, les lattes, les portes, les meubles. Puis le vent recommença à promener sur la colline l'odeur des forêts.

Tout près de l'église, un amas de pierres calcinées, plus gros que les autres, indiquait l'emplacement où s'était élevée la maison de l'homme le plus riche de Chaumecourt, François Lambelle, propriétaire cultivateur, qui possédait de nombreuses pièces de terre dans l'une des vallées toutes proches, et un troupeau nombreux, et les plus beaux chevaux de la région. Comme le troisième matin, depuis la destruction du village, commençait à éclairer ce spectacle de désolation, un moellon remua dans les décombres, fut poussé de l'intérieur et roula, laissant un vide comme un soupirail de cave. Par là, avec effort, un homme sortit, hagard, les vêtements déchirés, se laissa glisser sur les pierres, se mit debout, et eut l'impression de survivre seul au désastre. Il avait une tête de coq, mince et sans graisse, portée sur un long cou, un corps large et solide, de longues jambes qui, malgré lui, tremblaient. La première chose qu'il fit fut de s'épousseter, et la seconde d'aller à la recherche des autres habitants de Chaumecourt, qui, peut-être, cachés dans quelque réduit, avaient pu échapper à l'incendie, à l'effondrement des toits et à la

mitraille. Appelant, creusant, tirant, il parvint à retrouver un vacher bossu et une vieille femme. Ensemble, ils parcoururent de nouveau le village, en tous sens fouillèrent les ruines, et réunirent trois pains de ménage et une livre de sucre, qu'ils mirent à l'abri.

La vieille femme se lamentait. Le vacher paraissait tout à fait sans idée. Mais François Lambelle, les laissant, descendit jusqu'à ses champs, qui n'avaient souffert de rien, et qui attendaient le labour. Il gravit les hauteurs voisines, et, au bruit du canon qui se rapprochait, il comprit que les Français allaient reprendre possession de la contrée. Au bout de quatre jours, en effet, nos troupes réoccupèrent le territoire de Chaumecourt et les villages voisins. Les rescapés eurent du pain, des boîtes de conserve, des allumettes, du tabac et de l'aide pour se bâtir chacun une tanière à l'endroit où ils avaient eu une maison. Même, un quatrième habitant fut retrouvé, qui ne voulut jamais dire où il avait passé les jours dangereux. Jean Heurtier, un tout petit fermier, dont le champ, — dix sillons de large, — était contigu aux terres de François Lambelle. Celui-

ci n'eut, pour le saluer, qu'un mouvement d'épaules. Une haine réciproque divisait les deux hommes. François Lambelle avait été accusé, — personne n'aurait pu prouver l'accusation, — d'avoir déplacé une borne, et grossi son domaine d'un demi-sillon du Heurtier. Même quand ils se retrouvèrent face à face, leurs deux maisons écroulées et leurs familles en fuite, les ennemis ne se pardonnèrent pas. Lambelle dit simplement à un adjudant d'artillerie qui passait :

— C'est la plus mauvaise bête de la commune : dommage qu'elle survive!

Il manquait de miséricorde, mais non d'intelligence ou de confiance en soi. La pluie s'était mise à tomber, fine d'abord, puis à larges grains espacés et sans souffle de vent. La terre, chaude depuis des mois, buvait, et l'haleine de cette buveuse, qui sentait le froment et la menthe, pénétra jusqu'à l'âme du paysan ruiné. Il considérait, de loin, la tache rousse de ses chaumes au flanc de la colline.

— Il faut commencer les labours, dit-il : voilà que la plaine s'amollit.

Dans le village, errant parmi les enceintes

démolies, il chercha de nouveau, espérant découvrir un sac de froment tombé d'un grenier et épargné par les pillards et par la flamme. Non seulement il n'en trouva pas, mais s'étant écarté de cinquante pas du mur de sa propre maison, il aperçut un amas de ferraille et de soliveaux calcinés. Il s'approcha : c'étaient toutes les charrues du village, toutes celles que les Allemands avaient pu amener jusque-là, qu'ils avaient mises en tas et bombardées comme une maison, afin que la terre de France, même l'ennemi parti, ne fût plus ensemencée.

— Elle le sera! dit Lambelle.

Il se fit aussitôt accompagner du bossu, et, malgré la pluie, marchant à grande allure près de l'autre clopinant, il traversa la plaine jusqu'aux pentes ravinées que descendent les forêts. Là commençait la zone de combat de nos troupes. Le canon tonnait par intervalle, et, par-dessus nos lignes de tranchées et par-dessus les arbres, battait les fortifications allemandes établies à la lisière d'une lande. Nous étions d'un côté de la clairière, ils tenaient l'autre. Les deux paysans furent menés devant le colonel qui commandait le régiment engagé,

causèrent quelques minutes avec lui. Quand ils sortirent de l'abri de branchages qu'on nommait l'hôtel du colonel, ils s'avancèrent droit sur la tranchée, et s'engagèrent, conduits par un sergent, dans le couloir de terre qui menait à la ligne de feu.

Alors, on vit une quête comme il n'en a point été fait, sans doute, depuis que les hommes s'approchent les uns des autres en creusant des chemins dans le sol. Le sergent marchait le premier, appuyé sur son fusil comme sur une canne, et, imitant le suisse des cathédrales, disait à haute voix :

— Pour acheter une charrue et des semences, s'il vous plaît?

Les tireurs, debout et visant la tranchée ennemie, les soldats assis dans les chambres souterraines, et qui somnolaient ou mangeaient, ceux qui arrivaient, pressés, porteurs d'ordres ou de munitions, tous commençaient par rire, mais très vite ils avaient envie de pleurer, voyant les deux paysans, habillés de restes de vêtements qui indiquaient une certaine richesse rurale, à présent la casquette à la main, demandant de quoi faire les semailles dans les

champs ravagés. La pensée de la ferme paternelle leur perçait le cœur. La charrue! Le blé de semence! La pluie qui donne le signal! Ils cherchaient dans leurs poches, et donnaient tous leur offrande. Le fond des deux casquettes s'enfonçait et pendait comme un carrelet qui a sa pierre au milieu. Les balles sifflaient, les obus éclataient en avant ou en arrière : la quête continuait.

François Lambelle et le bossu firent ainsi trois kilomètres. Ils revinrent à Chaumecourt, en passant par le haut plateau, tout voisin des champs de la commune. Là des batteries d'artillerie étaient dissimulées. Lambelle obtint de prendre place dans une fourragère qui partait à vide pour Bar-le-Duc.

— Au revoir, mon bossu, dit-il; après-demain la terre revivra!

Et deux jours plus tard, comme il l'avait promis, avant que le matin ne fût clair sur les champs et les bois, le vieux laboureur, la tête plus haute que d'habitude, et l'œil plus vif, se tenait à côté d'une charrue neuve, toute pareille à son ancienne, et dont le soc était déjà piqué dans le chaume. A la tête de la

grosse jument brune, prêtée par l'artillerie, un servant d'une pièce de 75 attendait le commandement pacifique : « Hue! Bichette! » A cinquante mètres en arrière, un autre harnais était prêt, une herse qu'allait traîner, sur les sillons ouverts, un autre cheval d'artillerie conduit par un gradé, propriétaire lui-même d'une ferme en Normandie et que cette sainte reprise du travail émouvait secrètement. Le canon, du côté allemand, très loin dans la forêt, grondait à intervalles réguliers; une batterie, terrée à l'extrémité du plateau, y répondait. Le colonel avait dit : « Hâtez-vous! il se peut que nous soyons là pour huit jours, mais, au premier coup de sifflet, mes deux chevaux doivent monter la pente et rejoindre au grand trot! » Lambelle, impatient, tourné vers la colline et vers les pierres qui avaient été Chaumecourt, regardait la route pressée par les buissons et fumante au premier soleil.

— Pourquoi ne vient-il pas?

Il vit enfin le bossu qui venait, portant sur l'épaule le sac de semence. Mais le bossu n'était pas seul. Et le grand et rude bonhomme fronça le sourcil en apercevant Heurtier son

ennemi, Heurtier qui craignait sans doute qu'on ne prît une motte de son bien. Il le laissa arriver jusqu'à trois mètres de lui, jusqu'auprès de la pierre levée qui séparait le chaume d'avec les planches de trèfle. Puis il fit ce qu'il n'avait pas fait depuis vingt ans; il salua Heurtier le pauvre, et il dit :

— Si tu veux, sème le froment à la place du bossu; tu feras cela mieux que lui!

Heurtier ne répondit pas : il regardait son champ. La guerre qui avait ruiné les deux hommes était encore toute proche, et le bruit qui venait d'elle emplissait la vallée.

— Heurtier, tu étais pauvre quand j'étais riche; à présent nous ne valons guère, ni l'un ni l'autre, et il y a tant à faire qu'on n'arrivera à rien si on ne travaille ensemble. Prends la semence!

Le maître du trèfle regarda à son tour François Lambelle, et reconnut qu'on ne se moquait pas. Il se baissa vers la poche de grain.

— Heurtier, reprit la même voix qui chanta dans le roulement du canon, Heurtier le pauvre, on va commencer par ensemencer ton bien!

Et, de ses deux bras déplaçant la charrue, et

la portant vers la gauche, Lambelle enfonça dans le trèfle la pointe bleue du soc nouveau. Il cria son vieux cri, du temps qu'il avait des chevaux à lui : « Hue! la Bichette! Et tiens bon! » Le premier sillon d'octobre fut ouvert. Bientôt la herse put passer. Les deux artilleurs prenaient goût à la fête comme si la terre avait été de chez eux. Et Heurtier, ranimé d'espoir, la main contente au passage du froment, son geait qu'à la fin de l'été, dans la vallée lorraine, il y aurait encore du pain.

LE TONNEAU

9 janvier 1915.

Mon ami qui n'est plus jeune, mais qui se bat comme un jeune, m'a raconté ceci :

« Vous vous souvenez de la forêt où je bivouaque depuis tantôt trois mois; de ces terres vallonnées en longueur et amplement gaufrées, que nous avons parcourues ensemble, naguère, le fusil de chasse sous le bras, écoutant la voix rare de mes quatre ardennais qui ne lâchent jamais leur lièvre. Ce sont les mêmes futaies de chênes mal nourris, ébranchés par la neige, mêlés de hêtres et de bouleaux, et c'est le même sol argileux, où le pied glisse sans qu'on puisse

prévoir dans quel sens, et c'est la même immensité. Mais tout le reste a changé : on se bat dans ces bois; l'éclatement des obus y remplace le cri des orfraies et le battement d'ailes des ramiers de passage; les feuilles mortes pourrissent sous dix centimètres de boue, et ce sont des milliers d'hommes et de chevaux qui la piétinent, des roues de voitures et de caissons qui la malaxent, et les cantonniers chargés de la racler çà et là, le long des lignes forestières, font partie des régiments du génie ou de la vieille infanterie de nos campagnes, barbons parmi lesquels je vis et j'aime à vivre. Nous avons bâti des villages. Le péril du froid et de la pluie, l'instinct de vivre, les notions d'assemblage que possédaient certains d'entre nous, le don d'invention, l'émulation qui nous portait à dépasser l'œuvre des autres, tout contribua d'abord à créer le logement, et vite à le perfectionner, et vite à l'embellir. Nous avons déjà deux écoles au moins d'artistes : celle des terrassiers, qui creusent des abris dans le sous-sol jaune, y dessinent des bancs, y ménagent des cheminées, y approfondissent des alcôves pour l'escouade, artistes véritables,

qui ne se contentent point de la pioche et qui soignent les glacis et rectifient les angles; puis l'école des décorateurs. Je vous ferai volontiers les honneurs de la cabane d'un capitaine. On se courbe pour entrer, mais on se relève aussitôt: le plancher est de fougères. A droite, le lit de l'officier, à gauche celui de l'ordonnance : tous deux du même style, l'éternel, composés d'un cadre de terre et de deux gerbes de paille d'avoine. Les murs sont recouverts en partie d'une loque d'andrinople rouge, en partie d'un clayonnage de roseaux et de baguettes de coudrier, et j'en ai honte un peu, car j'ai lu que le luxe amollit les guerriers. Des rondins de chêne sont encastrés dans les murs, et soutiennent le toit, qu'on a chargé de beaucoup de terre, à cause des bombes qui nous cherchent. Vous me demandez : « Mais la pluie tombe sur la maison? Elle finira par traverser? » En aucune façon : tout est prévu; le toit a un revêtement de lamelles de bois, et, pour recueillir les eaux, deux territoriaux, hommes d'invention, ont posé les gouttières les mieux moulées et cintrées qu'on puisse imaginer, les deux moitiés de l'écorce d'un jeune hêtre. En

vérité, si vous admirez ma maison de guerre, je pourrais vous en montrer trois au moins, que se sont bâties les soldats de ma compagnie, et qui sont mieux décorées, mieux protégées, mieux chauffées que celle du capitaine.

» Nous n'étions pas établis de la sorte, le premier soir où nous avons pris possession des bois, et nous avons dormi au pied des arbres. Je me rappelle que c'était le 14 septembre. Belle date! Je n'y pense pas sans un soupir de regret. La poussée de notre victoire de la Marne allait finir, mais elle n'était pas finie. L'ennemi ne s'était pas encore terré; il nous montrait son dos, s'arrêtant quelquefois, se détournant, et grattant la terre pour s'abriter de nous. Les régiments n'avaient plus de jambes malheureusement, et plus de souffle, surtout ils n'avaient presque plus d'obus pour continuer la poursuite. Il faisait chaud; la forêt, si mouillée aujourd'hui, sonnait sous le pied; il tombait des branches vertes et des cimes d'arbre entières, arrachées par les bombes ennemies, et les petits gaulis, les jeunes pousses de hêtre et de bouleau, brisées par les balles, s'inclinaient tout à coup et craquaient en pliant.

Des hommes restaient en arrière, mourants, blessés, fourbus. D'autres venaient. Je criais comme un lion : « A moi, les amis, nous les tenons! » Ils venaient, égaillés, courbés sous la rafale, la main gauche portant le fusil au ras de la terre, et la droite souvent levée, allongeant la visière du képi, afin de mieux voir les Allemands qui se défilaient derrière les buissons et les chênes. Nous avions la lumière presque en face, un peu plus sur la joue gauche, une lumière très ardente quand les feuilles ne nous protégeaient pas. Le soleil déclinait. Tout à coup, cette lumière devint plus abondante, et, en même temps, la fusillade se ralentit. Je criai aux sept bons coureurs qui étaient devant moi, — le reste était derrière : — « Halte! couchez-vous dans le fossé! »

» Nous arrivions à une clairière. Devant nous, un espace libre s'élargit vers le couchant, et, au delà, la forêt recommence partout égale. Je reconnais l'endroit. Ces murs, ces toits vers la gauche, ces fumiers, cette porte de grange ouverte par un obus, c'est la ferme de Melzicourt. Les ennemis ont fait comme nous, ils se sont jetés dans le fossé, de l'autre côté de ce

terrain vague qui est devant nous, un peu montant, semé de ronciers, crevé d'ornières, sorte de carrefour et de vestibule en avant de la ferme forestière. Les Allemands sont cachés à cent cinquante mètres de nous. Je regarde : à mi-distance, immobile, la tête penchée, un vieux cheval blanc est attelé à une charrette, et, sur la charrette, il y a un tonneau de vin. Mes soldats l'ont bien vu, avant moi. Quelle aubaine! Trois d'entre eux retrouvent des jambes et s'élancent, le fusil haut, pour s'emparer du butin et ramener l'attelage de notre côté. Deux tombent morts avant d'avoir fait vingt pas. Le troisième revient, et se couche à côté de moi. Je veux le gronder :

» — Regardez encore, mon capitaine!

» Ce sont maintenant les Allemands qui veulent prendre le tonneau. La guerre, qui se fait pour un si grand objet, semble parfois se rapetisser jusqu'à des querelles ridicules et bien indignes de la passion qu'y mettent les hommes. Mais ce n'est là qu'une apparence : un tonneau de vin, c'est la preuve de la victoire, comme un canon ou une mitrailleuse qu'on a enlevé à l'ennemi, c'est le témoin et le

gain du combat. Et puis, les gosiers saignent de soif. Une centaine d'Allemands sont sur pied; ils chargent en poussant des cris.

» — Feu rapide à volonté, à 100 mètres, feu!

» Des soldats français rallient au commandement. Ils sortent du bois, malgré les balles, et nous rejoignent dans le fossé d'où part un feu endiablé. Dix Allemands roulent à terre; les autres continuent de courir. Le crépitement des fusils s'accélère; presque toute ma compagnie est là, défendant le tonneau de vin de France, qu'elle s'est promis de débonder. Surtout que les voleurs n'approchent pas! Ils ne sont plus qu'à vingt mètres de la charrette. Mais les balles fauchent la bande grise. Ils hésitent, ils se dispersent, les survivants rentrent dans les fourrés.

» C'est le deuxième acte. Par-dessus nos têtes, les deux artilleries canonnent on ne sait quoi. Au milieu de la clairière, le cheval blanc baisse la tête un peu plus, et s'abat. Il est mort lui aussi : mais la grosse barrique, sur son lit de fougères vertes, n'a pas même changé de place, et, seul, l'arrière-train de la voiture s'est élevé au-dessus du sol.

» Mes hommes grognent : « On l'aura! c'est du vin de chez nous! A bas les pattes, les Boches! » Je leur défends de s'exposer, de sortir de l'abri, et je m'en vais rallier les retardataires, qui tirent de la lisière du bois, par-dessus nous, et que je trouve mal placés. A peine me suis-je éloigné, que trois de mes territoriaux, qui étaient couchés près de moi tout à l'heure, à l'extrémité du fossé, trois amis qui ne cessent de rire, de manger et de prendre des initiatives imprévues, se lèvent tout debout, sans armes, les mains en l'air et agitant un bidon vide. Ils montrent, par leurs gestes, qu'ils veulent seulement goûter le vin, en rapporter à leurs camarades, et que les ennemis sans doute auront ensuite la même permission. C'est de la folie, d'autant plus que les Allemands sont arrivés avant nous à la ferme, qu'ils l'occupent, et qu'ils ne peuvent manquer d'intervenir dans la bataille. Déjà j'ai vu s'ouvrir une fenêtre, et des ombres passer dans la cour. Hélas! qui vont-ils tuer? Est-ce Didelot, ou Thiénard, ou Parcellier? Je n'ai pas le temps de les nommer, mes trois braves, et mes lèvres remuent encore pour prononcer : « Thiénard ».

quand je vois, au pas de course, les trois capotes ballantes, Thiénard qui tient la tête, Parcellier qui le suit, et le bon gros Didelot, qui, même au galop, n'avance pas. Va-t-on, vraiment, leur accorder ce droit de prélibation? Des ententes secrètes traversent la guerre, vous le savez. En est-ce une? Pendant quelques secondes, le passage est libre. Mes territoriaux s'approchent du cheval mort. Ils se baissent. Je crois, en vérité, qu'ils ont l'intention de le dételer et de ramener à bras la voiture de butin. Dix coups de fusil partent de la ferme. Ils sont le signal d'une reprise terrible de la fusillade. Thiénard, Parcellier, Didelot, pour éviter les balles, se laissent tomber près du cheval blanc, derrière la roue, jusque sous le tonneau. En même temps, à notre gauche, à la corne de la forêt, une sonnerie retentit, éclatante, aiguë, dominant tout : « Y a la goutte à boire là-haut! Y a la goutte » à boire! » Des hommes s'élancent de la futaie, baïonnette au canon, et chargent sur la ferme. Ce sont les coloniaux qui viennent à la rescousse. Ils se précipitent dans la cour, ils entrent dans les granges, ils poursuivent dans

les étables les Allemands surpris, et j'entends le cri des hommes qui ne crieront plus jamais.

En moins de dix minutes Melzicourt est pris et la lisière en face est dégagée. Les coloniaux en troupe, et levant leur képi, accourent vers le fossé où nous étions terrés. Eux aussi, ils avaient vu l'attelage, et quelques-uns, à demi morts de fatigue, mais la figure heureuse, faisaient, en approchant, le geste de boire à nos santés. Le soleil descendait au-dessous des collines.

» Mais l'ennemi avait juré de se venger : le dernier obus qu'il tira ce soir-là coupa le tonneau en deux, et ne nous laissa que le puits de la ferme conquise. »

LA VEILLÉE

14 janvier 1915.

— Ma sœur, vous veillerez cette nuit, c'est entendu?

— Oui, monsieur le major.

— S'il y avait hémorragie, vous pouvez me téléphoner.

— Vous êtes bien bon, monsieur le major : d'habitude, l'infirmier suffit.

— Avec vous, ma sœur, qui êtes comme l'un de nous pour les pansements... Même il faut que je vous demande pardon de ce que je vous ai dit, l'autre matin, quand j'opérais le petit chasseur de Pont-à-Mousson. Vous ne me donniez pas assez vite la pince : alors, je crois bien que j'ai juré...

— Je le crois aussi, monsieur le major : mais ça ne s'adressait pas à moi.

— Non, ça s'adressait à Dieu : mais vous êtes de la famille.

La sœur, blanche et noire de vêtement, et qui avait un bon visage tranquille et souriant, changea subitement de physionomie. Elle devint grave. Un moment, elle ne fut plus l'infirmière empressée d'obéir au médecin, ni la mère des blessés, ni la campagnarde de vieille famille lorraine, capable et contente de riposter d'un mot sûr : elle fut uniquement la religieuse, et elle dit :

— Oui, de l'intime famille,... très indignement.

Et elle ressembla, l'espace d'une seconde, à ce qu'elle était lorsqu'elle revenait de la communion, ayant les yeux baissés, l'âme en adoration, et, sur tout le visage une petite lumière qui venait de là.

Ce bout de dialogue avait lieu entre deux portes ouvertes, qui faisaient communiquer la salle des grands malades avec une autre pièce qui servait de vestibule et de bureau pour la comptabilité de l'hôpital annexe. Le major

entra le premier dans le bureau, où une dactylographe travaillait tout près de la fenêtre, et exposait à la lueur mourante du jour la page qu'elle copiait. Il était de haute taille, maigre, avec une tête d'oiseau très déplumée, très ridée, brodée de veines saillantes, mais qui avait des petits yeux spirituels et un joli sourire. Il commença à dénouer et déboutonner le tablier de toile qui, sur son torse et sur ses jambes, faisait des plis comme sur un fagot. La sœur attendait, petite, paisible, un peu moins vieille, un peu plus blanche que lui.

— C'est que, ma sœur, je ne suis pas sans inquiétude au sujet de ce petit Aubriot...

— L'opération a bien réussi!

— Sans doute : mais on meurt souvent d'une opération réussie. Il a perdu beaucoup de sang. Une jambe bien abîmée, une blessure profonde à l'épaule... Enfin, veillez bien, et, s'il y a lieu, appelez-moi. Il faut le sauver, celui-là!

— Comme tous, les pauvres enfants! On essaye, on voudrait...

Le médecin jeta le tablier, roulé en boule, sur une table de milieu, chargée de papiers.

— Pardon, Aubriot ne ressemble pas à un autre. Le lieutenant qui accompagnait le train d'ambulance, hier matin, ne s'en taisait pas : je ne vous l'ai pas dit ? Dans le civil, un homme doux, travailleur, domestique de ferme à ce qu'on croit, pas buveur, économe, enfin quelqu'un qui ne paraît pas. Mais, depuis qu'il est à la guerre, il a toute la France dans les veines ! Dans les forêts lorraines, il n'y a pas eu un petit homme plus brave, et c'est beaucoup dire ! Il n'a jamais eu peur !...

— Dites donc qu'il ne l'a jamais montré !

— Peut-être. On lui confiait les missions les plus périlleuses. Il maniait la baïonnette ! Ma sœur, je vais vous faire frémir : lorsqu'on avait pris une tranchée allemande, il était comme un furet, qui ne sort de la garenne que quand il n'y a plus un seul lapin vivant !

— Le brigand !

— Et il a été blessé, avant-hier, en se jetant pour la quatrième fois à l'assaut d'une de ces tranchées. Est-ce un homme ? Ma sœur, à nous deux, il faut le sauver !

— On ne demande pas mieux, je vous assure, monsieur le major. A demain !

Il se détourna, et prit, sur le parquet, le pas accéléré, en roulant d'un grand geste un cache-nez autour de son cou. La sœur était déjà rentrée dans la salle des malades. D'un regard à gauche, d'un regard à droite, elle vit tout le royaume de sa pitié : elle vit qu'Aubriot était encore dans le sommeil anesthésique; qu'un autre des opérés était rouge et que la fièvre le gagnait; qu'une des fenêtres n'avait pas eu ses contrevents fermés; qu'on était venu, pendant son absence, prendre une lampe à alcool qu'elle avait elle-même posée sur le coin de la cheminée, et qu'enfin l'une des infirmières auxiliaires, madame Bellière, s'avançait pour demander la permission de s'en aller. Madame Bellière, petite personne très dévouée et même très bonne, faisait tout ce qu'elle pouvait pour être grave mais, bien qu'elle eût des chagrins, elle n'y pouvait parvenir : elle n'avait pas les yeux cloîtrés. Elle prenait plaisir à sourire, à être enfin naturelle en approchant la sœur, qui ne la laissa point parler :

— Oui, je sais, madame, vous êtes obligée de partir ce soir une demi-heure plus tôt.

Deux signes de tête affectueux : les deux

femmes se séparèrent. La sœur alluma une veilleuse, borda un lit, dit un mot à un blessé, aida un des voisins à boire, essuya je ne sais quoi sur le plancher. Une ombre parut : une autre dame, veuve, vraiment veuve, qui passait toutes ses journées à l'hôpital, et, souvent, y restait le soir pour veiller les fiévreux, dont elle s'occupait plus spécialement. Elle traversa la salle en glissant, très droite, ayant sur le visage toute la souffrance des autres, et portant dans les deux mains une tasse qui fumait. Les cloches de Notre-Dame de Nancy tintèrent. Et ce fut la nuit.

La sœur alla prendre une chaise, à côté de la cheminée, la porta à l'autre extrémité de la salle, au commencement de la petite avenue que formaient les douze lits rangés sur deux lignes, s'assit, mit sous ses pieds un tabouret parce qu'elle avait les jambes courtes, enfonça les mains dans les manches de sa robe, essaya d'égrener son rosaire, et ne réussit point à fixer son esprit. La pensée de ses malades l'obsédait. L'un d'eux se plaignait par instants, d'une voix d'enfant qui troublait la gardienne maternelle de ces douleurs si jeunes. Et puis, dans le lit

le plus voisin, le premier à gauche, Aubriot était toujours immobile, couché sur le dos, les yeux fermés, les narines pincées, les lèvres violettes, ces lèvres rondes duvetées de poil blond, et qui ont tant sifflé quand il courait les champs. Pauvre petit! Voilà plus de cinq heures qu'il est là, anéanti sous l'étreinte du poison. Il a trop souffert; il a perdu trop de sang : la force lui manque même pour remuer un doigt. Ses poings serrés font une bosse de chaque côté du corps, sous le drap blanc.

Dix heures sonnent, dix heures et demie, onze heures. Il pleut. La rue est tellement silencieuse qu'on entend la pluie, le grondement profond du canon, qui tonne au loin, très loin, sur le Grand Couronné, et la respiration des blessés, même celle d'Aubriot. Tiens! il fait effort pour ouvrir les paupières,... il les ouvre.... et elles retombent. La sœur, qui s'était levée, se rassied. Mais elle est contente : elle sait qu'il ne tardera pas à s'éveiller, et que l'âme va reparaître à la surface. Que dira-t-il? Il faut savoir leur répondre, les plaindre, les encourager, leur promettre la guérison, pour bientôt. « J'ai l'habitude de les consoler, pense

la sœur, et j'y réussis parce que j'ai grand'-pitié. Même, s'il me demande une piqûre, celui-là, je la lui ferai, — le major dira ce qu'il voudra! — quand on s'est battu comme lui, on mérite d'être gâté. Mais, s'il me demande des nouvelles de chez lui? Je ne sais pas où c'est, chez lui. S'il me supplie de faire venir sa mère, comme il y en a tant qui le demandent, ou sa fiancée? car tout est possible,... tout. »

Il se passa seulement un peu de temps. Et le blessé tressaillit de nouveau, et ses mains s'allongèrent. Déjà la sœur était penchée au-dessus du lit. A la lueur pauvre de la veilleuse, elle vit, dans le regard d'abord fixe du soldat, l'intelligence qui grandissait, la volonté, l'angoisse...

— Ma sœur...

— Qu'y a-t-il, mon petit? Qu'y a-t-il?

La souffrance empêcha un moment le blessé de continuer. Puis il fit un grand effort pour se soulever un peu.

— Ma sœur, la tranchée est-elle prise?

La tranchée? Personne n'en avait parlé. Le major lui-même devait ignorer ce qui était

advenu de la tranchée. Mais l'enfant pouvait mourir. La sœur frémit toute : elle prit sa bonne figure maternelle et contente, elle mit les mains sur les épaules d'Aubriot.

— Oui, mon petit, elle est prise, la tranchée, elle est prise!

Elle ajouta, plus bas :

— Rendormez-vous!

La tête du soldat se posa aussitôt sur l'oreiller. Et il souriait en dormant, et il dormait maintenant du sommeil qui répare.

LE CHEF

17 janvier 1915.

Autre récit de mon ami :

« Un renseignement à transmettre m'amena récemment au quartier général d'un général d'armée. Nous autres, officiers de liaison, nous avons la chance de voir beaucoup de terrain et beaucoup de gens. Notre grade importe peu, nous sommes les longs courriers de la guerre, bien reçus et promptement reçus, n'ayant à craindre que deux empêchements sérieux : le feu de l'ennemi lorsque nous passons sur une route découverte, et, un peu partout, la sévérité de nos territoriaux. Ah ! ils

gardent bien les passages, les villages, les places fortes! Devant l'automobile, et de loin, ils agitent la lanterne si c'est la nuit, ils levent le fusil à bout de bras si c'est le jour, et, même quand ils vous ont déjà arrêté, interrogé, contrôlé, les semaines précédentes, ou le matin, ils attendent le mot de passe. Le fantassin de l'active ne laisse pas facilement circuler dans la zone des armées; le hussard ou le dragon est plus difficile; le gendarme réfléchit avant de répondre « Allez! », et il pense à l'espion possible déguisé en officier : mais le plus soupçonneux de tous, c'est le lignard territorial, qui exige des papiers, les discute, appelle son sergent, et vous enverrait une balle pour vous apprendre à manquer de mémoire, tant il à bonne envie de défendre la France et de maintenir la consigne. J'avais donc traversé un grand nombre de ces barrages, quand j'arrivai dans la petite ville où était établi le quartier général. Je savais où je trouverais les bureaux de l'état-major : à droite, dans la cour du château dont ils occupaient les servitudes. Je m'acquittai de ma mission, du moins de la première partie, car je devais aussi parler au grand chef.

» — Le général va rentrer, me dit le colonel ; il est allé sur les lignes de feu : attendez-le dans le salon là-bas.

» Je pénétrai dans le vestibule, puis dans le grand salon de ce château qui avait été abandonné par ses maîtres, mais qu'on aurait pu croire encore habité par eux, sans quelques notes évidemment nouvelles dans la décoration : à l'intérieur, des cartes de géographie ouvertes ou pliées sur les meubles ; à l'extérieur, et traversant la cour, des fils téléphoniques qui se groupaient en faisceau et pénétraient dans une des pièces du premier étage. Le réseau des téléphones et des télégraphes improvisés d'une armée moderne est une chose extrêmement compliquée et bien faite. Je me trouvais au centre même d'un grand commandement, au point d'où partent tous les ordres, où aboutissent tous les renseignements, et cependant il n'y avait ni bruit ni encombrement. Une automobile, de temps à autre, tournait autour du massif central de la cour, un officier entrait dans les bureaux. Pas de flâneurs. Si le bruit lointain du canon n'était venu me rappeler la mission que je remplis-

sais et l'heure où je vivais, j'aurais abandonné mon esprit au charme de ce paysage d'hiver que j'apercevais à travers les fenêtres de droite : prairies légèrement vallonnées, massifs d'arbres, allées désertes qui les traversent, futaies barrant au loin les pelouses, à la distance où les plus tristes écorces et les guérets eux-mêmes deviennent bleus, toutes choses gonflées d'eau, sans éclat, dolentes un peu, mais où je devinais la vie qui travaillait en dessous. Je n'aurais pas regardé le parc très longtemps, sans que d'autres images vinssent se mêler à celle-là : nos regrets ne sont jamais loin, dans le repos. Et il ne faut pas les laisser venir.

» Le général entra. Je ne l'avais jamais vu. Il est de taille moyenne, solide, et il regarde droit. Il a, dans un visage plein mais modelé fermement, des yeux magnifiques, des yeux de commandement qui ne s'arrêtent point d'ordonner, parce que c'est leur fonction, et qui disent : « Ayez confiance, n'ayons qu'une âme, l'ennemi sera vaincu, il l'est déjà, vive la France ! » Vous rappelez-vous une étonnante photographie, publiée par les journaux,

et qui représente un autre général, le général Mangin observant, par-dessus les tranchées, les lignes ennemies? C'est le même regard, où vibre cette puissance qui enhardit, qui abrite, rassure et groupe les hommes : la volonté réfléchie du chef. J'admire aussi la jeunesse, la plénitude de force, non affectée, mais certaine, de ce soldat chargé d'une si lourde responsabilité, et bientôt sa tranquillité, sa belle humeur, et cette disposition d'esprit, signe presque toujours de supériorité, qui permet à un homme spécialisé, et qui vient de traiter les plus graves affaires, de porter sa pensée vers d'autres objets, de prendre son repos dans la conversation la plus variée. Evidemment, le modeste officier de réserve que je suis est ici sans importance : j'ai eu la bonne fortune d'arriver à l'heure du répit; j'ai profité d'une habitude et d'une discipline, voilà tout. Mais, quand je prends congé, quand je regarde une dernière fois le général, je songe avec fierté : « Voilà un homme! » et je pars plus confiant encore que je n'étais venu.

» D'ailleurs, c'est là une des plus grandes certitudes qu'on rapporte d'un séjour aux armées :

celle de la valeur du haut commandement. Il faut même dire : du commandement. Le soldat le sait bien. Je ne traverse pas un cantonnement sans apprendre quelque trait qui confirme cette opinion ou cette expérience. Le soir même dont je vous parle, ne pouvant regagner tout de suite le territoire occupé par mon corps d'armée, je dînai dans une « popote » d'officiers, et j'entendis raconter l'histoire d'un général de division et de son chauffeur.

» Le général B..... qui voulait inspecter nos positions avancées, avait donné cet ordre à son chauffeur : « Baptiste, nous allons au petit bois, tu te rappelles, de l'autre côté de l'Aisne : quand nous aurons passé le mauvais passage, tu te défileras dans le taillis, avec la voiture, et moi, je monterai à pied. » On part. Le chauffeur menait vite l'automobile, car il se souvenait bien de la route, mais aussi de ce détail que les Allemands pouvaient en apercevoir une partie, et la tenaient sous le feu de leurs batteries de Corbény. Il n'avait pas un goût très vif pour ces rencontres avec l'obus de 77. Et juste au moment où il s'engageait sur le pont, un obus tombe au milieu de la voie, éclate et

fait un trou énorme. La voiture n'a pas d'avarie : les voyageurs sont indemnes ; le chauffeur a serré le frein, sans trop savoir pourquoi ; il se détourne, et le général, droit sur le siège d'arrière, lui demande du ton le plus naturel :

» — Eh bien ! Baptiste, tu sais où nous allons, continue !

» — Mon général, je ne peux pas : une des roues est engagée dans le trou.

» — Essaye encore !

» Le brave garçon essayait ; jamais il n'avait manœuvré ses leviers avec autant de rapidité, marche en avant, marche en arrière... Il trouvait l'endroit fâcheux pour une hésitation.

» — Mon général, si on retournait?

» — Non, mon ami, j'ai quelque chose à voir par là-bas ; mais va à la ferme voisine, amène des camarades, vous me sortirez du creux.

» Le chauffeur saute à bas de son siège, court à la ferme distante de cinq cents mètres, revient après un grand quart d'heure, s'étonne et se réjouit tout ensemble de retrouver « le patron » encore vivant et qui n'a pas quitté sa place, pousse l'automobile, aidé par quatre amis, et la met hors du creux. En une minute le mau-

vais passage était franchi, et, peu de temps après, la voiture entrait sous bois et s'arrêtait.

» Mais Baptiste était mécontent. Il se sentait pâle, et il aurait voulu avoir cet air tranquille du général, qui traversait déjà le taillis, en écartant, avec sa canne, les ronces rampantes et les branches mortes.

» Le général passa une partie de l'après-midi dans les tranchées. Au moment où la brume, épaisse au-dessus des bois, commence à manger le soleil et écourte le jour, il fut surpris de retrouver le soldat-chauffeur, à la sortie du boyau des tranchées, endroit assez peu sûr, et que les balles atteignent quelquefois. Il n'en fit pas la remarque tout haut, et continua de causer avec un capitaine d'infanterie, couvert de boue jusqu'aux épaules et grave comme au champ de manœuvre. Baptiste se mit à suivre, les mains dans les poches. Mais, au premier détour, avant de rentrer sous bois, tous trois levèrent la tête en même temps. Quelque chose avait passé dans l'air lourd, très vite, avec un bruit d'abeille. Une voix méridionale, bien timbrée, pas tremblante cette fois, demanda :

» — Eh! mon général, l'avez-vous entendue, Joséphine?

» Le général comprit, se détourna, fit un petit signe : « Tu es un brave! » et continua sa route. »

LYON

7 février 1915.

Je viens de passer quelques jours à Lyon. La grande ville n'a plus tout à fait la physionomie accoutumée. Elle m'a paru très animée, comme en temps de paix, mais d'une foule autrement composée. Ce ne sont plus les employés et les employées, les métallurgistes, les mécaniciens, les verriers et les canuts qui forment l'élément principal de ces longs défilés, agités de remous, qui coulent dans les rues de la République, de la Barre, Victor-Hugo, se déversent dans les places ou sur les quais de la Saône et du Rhône : ce sont des soldats de toutes les armes, les uns bien portants, les

autres éclopés. Les béquilles sont nombreuses, il y a beaucoup de bras en écharpe, mais je ne vois pas de regards éteints . Toutes les âmes restent combattantes. Les marchands d'oranges et de citrons ne semblent pas avoir diminué, cette année, leurs approvisionnements. L'or jaune, l'or rouge emplissent les mannes en osier, chez les importateurs, et l'odeur vive des fruits va flotter là pendant trois mois, comme sur un quai de Palerme. Les passants tournent tous la tête, instinctivement, vers les magasins aux profondes ombres réjouies par des écorces : nous sommes nés pour toute lumière. C'est un de mes postes d'observation. J'assiste à une scène amusante. Trois tirailleurs sénégalais, hauts et larges, leur manteau bleu mouvant au balancement de leurs épaules, s'approchent, en riant du même rire qui ne finit point, et devant eux, toute petite, poussée comme une brebis par ces trois noirs bergers, il y a une jeune femme. Elle rit également.

— C'est la patronne du restaurant d'à côté, me dit un voisin d'occasion.

— Je ne comprends pas ce qu'ils demandent, dit la femme ; ils m'ont fait signe de leur

préparer à déjeuner, comme ça, — et elle imite le geste, — mais c'est le menu qui est difficile! Ils m'amènent devant le magasin de Messieurs José Hermanos, pour me montrer ce que je dois faire frire dans ma poêle. Voilà bien la première fois de ma vie. Allons, le grand, qu'est-ce que tu veux que je cuisine?

Je m'aperçus qu'elle avait raison, et qu'un de ces géants dépassait les autres d'une main. Il s'était redressé. Il allongea son bras de métal noir, et désigna une pyramide de citrons.

— On ne peut pas cuire des citrons! Vous n'êtes pas sérieux, les négrillons!

Le tirailleur, qui comprenait le français et ne le parlait guère, continua de désigner les citrons, et dit, avec lenteur, comme des mots difficiles :

— Ça, blanc.

Les Européens présents réfléchirent quelques secondes. Ce fut la petite aubergiste qui trouva la première.

— J'ai compris! C'est des œufs!

L'Afrique délira, et fit un discours que je n'entendis pas. Et je les vis s'en retourner

tous les quatre. Mais cette fois, les nègres marchaient devant, et semblaient conduire en triomphe la Française qui avait compris le Sénégal.

J'ai eu l'occasion — je l'ai cherchée — de causer avec beaucoup de ces soldats qui donnent à Lyon, en cet hiver de 1915, son air des grands jours, son air de camp retranché. Dimanche matin, j'assistais, dans la grande cour de l'École de santé, à la remise d'une médaille militaire. De toutes les salles de l'hôpital, ceux qui avaient pu descendre étaient descendus, « pour faire honneur au camarade ». Il était neuf heures, et un angle seulement du vaste carré sablé commençait à recevoir le soleil. Le grésil fondait, de ce côté-là, sur le banc de bois et sur l'arête des pierres de taille. La nuit avait été froide.

— Ça vaut mieux que la pluie, disaient les hommes, la sale pluie.

Presque tous, ils avaient fait la guerre de tranchées, et ils pensaient, en ce moment, aux champs de chaume ou de betteraves, aux bois, aux fossés de la route où ils avaient été blessés, et à la longue période de la boue. Ils formaient,

dans l'angle ensoleillé, un groupe grossissant, non pas de tous les âges, mais de toutes les jeunesses et de tous les régiments. Parmi eux, des infirmières en costume blanc, des jeunes femmes et des jeunes filles du monde, qui soignent et servent les blessés depuis six mois, et dont on devine, au naturel des attitudes, qu'elles sont tout habituées, maintenant, dans ce rôle de la charité et aussi dans ce milieu naguère inconnu d'elles. Des médecins militaires causent, ayant un petit vide autour d'eux. Tout à coup, un clairon sonne au drapeau, et la foule obéit, et se resserre, et forme le cercle. Un major à quatre galons commande aux médaillés de s'avancer. Et alors s'avancent quatre hommes, dont un seul a ses deux jambes. Les trois amputés, appuyés sur leurs béquilles, sont côte à côte. Celui qui est au milieu, sur un geste de l'officier, fait trois pas de plus; c'est le héros d'aujourd'hui, un soldat du 22e régiment colonial, Rivéra, qui va être décoré. J'ai plaisir à le regarder, ce petit Parisien de vingt-trois ans, qui a la mine ouverte et, dans les yeux, tant de décision et, malgré la blessure, tant de gaieté! Comme il

devait courir, celui-là et quel volontaire toujours prêt pour les besognes difficiles! Il était armurier à Djibouti, il avait neuf ouvriers arabes avec lui, et il travaillait pour les gens d'Éthiopie, amateurs de belles armes, pour les Somalis, pour toutes les nuances des peaux noires, et pour les Arabes venus d'au delà de la mer Rouge. Le lendemain de la mobilisation, il part, laissant tout, pour rejoindre le régiment... Voici qu'il écoute, à présent, un petit discours que lui adresse un de ses chefs. Il entend lire à haute voix l'ordre du jour du général Joffre, qui proclame que ce soldat s'est admirablement battu, n'ayant peur de rien, toujours prêt à porter un ordre, à patrouiller, à faire un coup de main. C'est un moment de gloire militaire et d'émotion. C'est la France qui remercie. Le chef épingle le ruban jaune sur la vareuse du colonial, et tout un groupe se forme autour du médaillé, et beaucoup de mains sont tendues. Le clairon sonne de nouveau. La cérémonie est achevée. Je suis du regard ce jeune homme qui s'en va, roulant sur ses béquilles, et dont l'unique jambe, encore leste, rebondit en touchant la terre.

Dehors, dans la rue, je rencontre deux officiers, que j'ai connus l'un à Paris, l'autre à Marseille, au temps où ils étaient des « civils ». Les étonnements sont brefs, depuis le début de la guerre, et un des malades de l'hôpital exprimait à sa manière cette vérité, lorsqu'il disait : « On voit partout des gens de partout. » Comme on ne peut causer que de la guerre et du lendemain de la guerre, nous parlons des tranchées d'où ces deux hommes reviennent, et de l'esprit de résolution tenace avec lequel la France accepte cette guerre. « Le sérieux de la vie ne se dément pas, me dit l'un deux, et on peut observer, dans chaque ville de France, ce changement d'attitude, d'habitudes et de dépense. Nécessité, je le veux bien, mais acceptée, ce qui est beaucoup. Dans cette simplification de la vie, faites très large la part des deuils, des angoisses, de la convenance, de la diminution des revenus : il reste cependant une part de volonté. On s'aperçoit que l'on peut vivre autrement qu'on ne vivait avant la guerre, et qu'il n'est pas triste d'être un peu gêné, mais profitable à la santé, allégeant pour l'âme, ennoblissant, et qu'on y trouve une joie,

lorsque la gêne est consentie pour le service d'autrui. Je souhaite que cette volonté se maintienne, et j'espère que, dans beaucoup de nos familles, elle se maintiendra : il y a des blessés pour longtemps, des corps, des âmes. En tout cas, je suis fier de vivre les heures que nous vivons, et de voir que la charité de ceux qui ne combattent pas est comme le courage de ceux qui combattent. Tous deux tiennent bon. » Nous continuâmes de nous promener, devisant ainsi et faisant l'avenir. Au moment où nous allions nous séparer, l'autre officier prit son portefeuille, chercha parmi beaucoup de papiers et me tendit une feuille sur laquelle il avait copié quelques lignes.

— Tenez, lisez cela. C'est la dernière lettre écrite par un capitaine, tombé à l'attaque de Blangy, dans le mois de janvier. Elle est adressée à un camarade. J'ai tenu l'original entre mes mains.

Et je lus : « Je reçois l'ordre d'attaquer. Je n'en reviendrai pas. Dis à ma femme que j'ai été confessé et communié ce matin par l'aumônier de la division. Je lui ai donné quelques souvenirs pour elle. Tâche de savoir où sera

mon corps, pour qu'elle puisse m'avoir, plus tard. Et maintenant je suis prêt. Vive la France! »

L'officier ajouta :

— Il y est resté, en effet, le brave garçon. Quand j'ai quitté mes camarades, son corps était entre les deux lignes de tranchées. Impossible de l'aller relever. Guerre terrible, dans laquelle on ne fait pas de quartier aux morts! Pas de trêves, pas de suspensions d'armes! La seule que nous ayons accordée régulièrement, aux environs de Nancy, a failli nous coûter cher, les Allemands ayant mis des canons et des munitions dans les voitures qui devaient emporter leurs morts. Vous vous rappelez?...

Non, je ne me rappelais pas. Nous ignorons tant de choses de cette histoire vivante! Mais déjà, eux et moi, nous nous étions séparés.

En vérité, ni ces angoisses, ni ces beautés ne nous quittent : et c'est la raison de bien des choses. Le soir du même jour, après neuf heures, j'étais sorti de nouveau ; je voulais voir les rues et les quais sans lampes électriques et sans becs de gaz, au clair de lune. Un Lyonnais m'accompagnait, qui a perdu son fils sur les

champs de bataille du Nord. Nous allions, parlant peu et songeant, à travers la ville que les règlements militaires privent de presque tout l'éclairage ordinaire, comme Paris. Elle était admirable, dans une nuit très bleue et mouillée d'un peu de brume amenée par les vents du sud. Au delà de la Saône, la colline de Fourvière montait, si paisible, et les lampes, derrière les rideaux fermés, mettaient aux fenêtres une petite lueur roussâtre. Je pensais aux villes du moyen âge. Ce n'était plus la rue insolente qui attire le regard, elle était comme morte, et seuls vivaient l'atelier, la chambre, l'escalier, la mansarde. Mille familles étaient là, veillant autour des lampes. Et autour d'elles, l'ombre, que ne traversait aucune clarté dure, amollissait les arêtes des maisons, et se posait sur toutes choses, comme de la neige sans éclat. Le paysage du Rhône était encore plus admirable : le large fleuve, d'une lueur unie, sans paillettes ni épées de lumière, comme en portent les fleuves, d'habitude, dans la traversée des villes; puis des blocs lointains de palais et de maisons, d'un bleu pâli par la distance et par la brume. Nous restâmes là longtemps, appuyés

sur la balustrade d'un pont. Et mon compagnon de promenade me dit, comme s'il m'avait fait confidence de toute sa longue méditation :

— Il a eu la fin d'un héros... Je crois qu'il l'eût souhaitée... Eh bien ! si la France ressuscite, je ne regretterai rien !

Je regardai le ciel. Derrière le brouillard, on devinait les étoiles.

LA LITANIE

14 février 1915.

La mère Gelineau, qu'ils appellent souvent la Gelinette, est de Vendée aussi. Elle a trois fils dans la bataille : un au nord, un vers l'Argonne, à ce qu'elle croit, l'autre en Alsace. Et le monde n'a plus pour elle que trois points cardinaux. Étienne, Jean, Francis, elle songe à chacun de ses fils comme si elle n'en avait qu'un, elle craint pour chacun d'eux comme s'il était seul exposé. En vérité, cette Gelinette, qui aimait plusieurs choses avant la guerre, et, par exemple, regarder sa volaille, en rond devant la porte, picorer le menu grain; commander la maison quand le mari

allait aux foires ; manger de la millière chez sa voisine de la Faverie ; causer avec la femme de l'épicier du bourg, sa plus intime amie ; elle n'a plus d'autres plaisirs que ceux-ci : prier pour ses trois soldats, lire leurs lettres, entendre parler d'eux. « Vous êtes comme moi, lui disait la voisine de la Faverie : les petits qui nous restent ne remplacent pas les grands qui sont partis, et même ils nous achalent encore plus que d'habitude. » Ce qui voulait dire que les mères qui souffrent à cause des grands n'ont pas toujours assez de patience envers les derniers-nés.

Le père, lui, n'a pas été pris par la guerre ; du moins son corps est resté là, sur les champs de la Fougeraie, qu'il cultive depuis l'âge où les enfants, une gaule à la main, et leur première culotte trouée devant et derrière, mènent tout un troupeau des pâtures à l'étable. Mais l'esprit n'est pas souvent présent. L'homme travaille dur, car la ferme a bien trente-cinq hectares, et, sauf un vieux valet aux jambes torses, aucune aide possible. Les bœufs mêmes ont diminué de nombre à cause des réquisitions. Il laboure, il refait les fossés, il coupe les

épines; mais le soir, au soleil couché, quand il n'y a plus de lumière qu'au ras des collines et tout en bas, dans l'eau de la Sèvre, mince et tournante parmi les prés, il reste là, peut-être une demi-heure, pensant des choses qu'il ne dit pas. Il est grand, et, avec un peu de soin, il serait un joli homme, car il a le profil droit, le masque plein et rasé, et les cheveux bouclés, encore épais au-dessus des oreilles. Sa femme est toute petite, et vive, et volontiers parlante. Leur métairie, tout le monde vous la vantera comme la plus grenante de la paroisse, bâtie à mi-coteau, longue un peu, ayant l'étable en contre-bas, séparée par une cour, et par-dessus les tuiles, la vue des prés en pente, de la rivière, et des terres qui se relèvent. Maison laborieuse, maison joyeuse autrefois, dont le bonheur, aujourd'hui, est trois fois exposé. Après souper, quand on fait la prière en commun dans la grande salle, selon l'usage, maîtres, valet, enfants, la mère, qui dit tous les commencements de sa voix rapide, récite la litanie des saints de la famille, et alors elle va lentement, toute émoyée, mettant son cœur dans tous les mots. Elle dit : « Saint

Étienne, saint Jean, saint François, sainte Anastasie, saint Pierre, sainte Guillaumette », et les voix accordées des deux anciens et des plus jeunes enfants répondent : « Priez pour nous! »

Chacun aime également chacun des trois soldats, mais il y en a un qui écrit beaucoup plus souvent que les autres : Jean, le second, celui qui ressemble au père, et que les camarades appellent Barbe-Fine, parce qu'il a une barbe en pointe, d'un châtain clair, et à travers laquelle on voit un menton jeune et ferme. Dans la 27e compagnie, qui est la sienne, ce gars de Vendée dépasse d'une demi-tête les plus grands de ses camarades. On l'aime pour sa tranquille façon et pour son obligeance; on l'estime pour son courage. Quand le lieutenant — depuis longtemps il n'y a plus de capitaine — demande des hommes de bonne volonté, Gelineau est toujours le premier à se présenter; mais on est sûr qu'il viendra de son pas bouvier, époussetant les basques de sa capote : « Eh bien! mon lieutenant, moi qui étais à me reposer! Il paraît que vous avez besoin de moi? » Le lieutenant dit toujours

oui. On a toujours besoin d'un tireur qui a été braconnier, d'un homme silencieux, terrible dans l'attaque à la baïonnette, et d'un cœur si doux cependant, comme la mère, que plus de dix fois on a vu le Vendéen rapporter sur son dos, à travers la forêt, un ennemi blessé.

La forêt! C'en était une, avant la guerre, et, dans les communiqués, on continue d'écrire ce mot-là. Mais les balles sont des bûcheronnes, et les obus travaillent le bois plus rudement encore! Entre les deux lignes de tranchées, et jusqu'à trois cents mètres en arrière, soit de notre côté, soit du côté allemand, il n'y a plus un seul tronc de chêne ou de hêtre, plus une gaule de noisetier : tout a été coupé, écrasé, réduit en poussière. Des copeaux blancs, tachés de boue, sortent de la terre brune, et marquent la place où furent les grands arbres. Au delà, vers les secondes et les troisièmes lignes de tranchées, il reste quelques baliveaux, quelques tiges menues ayant un bouquet de branches, et de rares grands arbres dont les têtes sont tombées. On voit loin, en hiver, dans ces bois dévastés. C'est là le champ de bataille où Gelineau se bat depuis quatre mois. Tout près

de lui, quand il est « de première ligne », et qu'il attend, posté dans un observatoire, il découvre des terrassements en zig-zag, des talus inégaux, des rangées de sacs à terre, des pierrailles rejetées d'une mine inconnue, tout cela prolongé jusqu'au point où commence le bleu de l'horizon, et sans qu'on puisse apercevoir un être vivant, une chose remuée, le luisant d'une arme ou le jour d'un créneau. Et cependant, l'ennemi est là, partout, guettant. Pendant des heures, chaque jour, quelquefois pendant tout le jour, la canonnade ne cesse pas; d'un côté le 77, le 105; de l'autre, le 75, le 90, le 155. Jean Gelineau Barbe-Fine connaît leurs voix aussi bien que celles des chiens de M. le vicomte de Beaubien, quand l'équipage de lièvre passe dans les halliers et les choux des métairies de la Sèvre, et que les jeunes fils de métayers et les journaliers, remuant le terreau ou fagotant le bois, nomment : « Ramoneau! Trompette! Président! La Goutte! Hurleloup! » Les balles vont et viennent aussi, entre les lignes. A force de les entendre, il est parvenu à distinguer celle qui file droit et siffle follement; celle qui creuse le sol et s'enfonce; celle qui

claque comme un fouet, en cassant un débris de bois; celle qui ricoche et dont le vibrement décroît vite; celle qui, déformée à dessein, pour mieux déchiqueter les sacs à terre des parapets, éclate comme un petit obus et couvre de poussière les veilleurs adossés aux parois. Dans les moments où la mitraille fait sauter ou s'écrouler la terre des talus, dans le vacarme des bombes, il a une pensée pour la maison de Vendée, la tendresse de la mère, et le grand silence du soir venant. Mais, comme il est très brave, il chasse le souvenir qui l'émeut trop.

Jean Gelineau a été blessé, un matin, au petit jour. On ne sait quelle balle de hasard l'a frappé. Il arrivait au boyau de communication qui donne accès dans les tranchées. Il était parmi d'autres, et la forêt, encore à demi vivante en cet endroit, suffisait pour cacher une petite troupe comme celle-là. Il est tombé. Deux camarades ont couru chercher une civière, dans un abri, et ont placé dessus le Vendéen, qui a dit d'abord : « Laissez-moi mourir ici! Je souffre trop! — C'est le lieutenant qui l'a dit! — Alors, faites le devoir! » Sur ce mot magnifique, et tandis que le gros de la

section disparaissait entre les murs de terre et gagnait la première ligne, les deux porteurs ont soulevé le mourant. Ils l'emportent au poste d'ambulance qui est à un kilomètre, en avant du village. Deux autres camarades les accompagnent, et aussi le lieutenant, qui aime ce grand gars de Vendée, son meilleur soldat, et qui veut savoir s'il y a des chances et le recommander au médecin, aux infirmiers... Les arbres ne sont plus qu'éraflés ou troués par les éclats d'obus, dans cette région; il y a des broussailles; on est en sûreté. Le cortège suit l'extrême bordure de la piste boueuse tracée par les pieds des hommes et des chevaux.

— Mon lieutenant?

— Que voulez-vous, Gelineau? A boire?

— Mon lieutenant, donnez-moi mon chapelet, s'il vous plaît, qui est dans ma poche de droite.

On ne s'arrête pas. La main qui s'est tendue pour saisir l'objet, la main gauche, est toute blanche, et le visage aussi est blanc, et les yeux sont fermés. La pauvre tête se renverse en arrière; la barbe fine remue un peu, la pointe en l'air, et les lèvres demeurent entr'ouvertes,

mais elles ne crient pas. Le lieutenant regarde la main pendante, et qui tient le chapelet. Les grains coulent, un par un, entre ces doigts qui eurent l'habitude de semer le bon froment. La première dizaine est achevée. Mais le mouvement se ralentit. Le matin se lève dans les bois.

— Halte! dit le lieutenant.

Les hommes déposent doucement le brancard sur la mousse. Ils s'aperçoivent que le chapelet est tombé, et que Jean Gelineau vient de mourir.

A dix jours de là, et dans l'après-midi, la métairie de Vendée fut en grande douleur. On avait tout appris, non pas par un avis administratif, mais par deux lettres, une de l'aumônier, une du lieutenant, qui avaient voulu rendre hommage à l'enfant et à la mère, et remercier ces deux âmes. Tout le travail s'était arrêté, sauf le plus nécessaire, qui est de cueillir la ration des bêtes et de la distribuer. La mère avait beaucoup pleuré, silencieusement; elle s'était retirée dans ce qu'ils appellent là-bas la chambre d'honneur, où étaient sa couronne de mariée, les portraits de tous ses enfants et le

grand Christ au-dessus. Quand elle avait rouvert la porte, les petits qui attendaient, Anastasie, Pierre, Guillaumette, avaient été tout consolés de voir qu'elle ne pleurait plus.

A l'heure habituelle, et dans l'ordre habituel, quand l'ombre entra dans la vallée, tous ceux de la métairie s'agenouillèrent pour la prière du soir. Ce fut la mère qui la récita, et c'est à peine si, par instants, elle faiblissait. Le dernier rayon du jour montait sur la muraille. Le père répondait, de la même voix que d'habitude. Quand la mère commença la litanie des saints de la famille, il remarqua qu'elle passait le nom de Jean. « Puisque le fils est mort, pensa-t-il, elle a raison. » Elle continua la litanie. Mais après le nom de sa dernière fille, elle dit :

— Saint Jean de chez nous...

Anastasie, Pierre, Guillaumette, levèrent la tête, hésitèrent une seconde, et répondirent :

— Priez pour nous!

Et un peu après, le père, de sa voix grave, disait aussi comme ses enfants.

LES PREUX

7 mars 1915.

J'ai entendu des mots admirables de soldats; d'autres m'ont été rapportés par ceux-là mêmes qui les avaient entendus. Je ne voudrais pas que cela périt. Il me semble qu'ils font naturellement partie de l'épopée que nous vivons; qu'ils sont bons à lire et à méditer, témoignages inconscients de ce que les historiens appelleront la vie nouvelle de la France, de ce qui a toujours été sa vie profonde, agrandie en ce moment et développée par l'épreuve.

Je mettrai donc ici non pas tous ces mots ou ces traits, mais quelques-uns d'entre eux.

A B..., dans l'Hôpital du Grand-Hôtel, un

blessé doit être amputé. Mais il est si faible que le chirurgien hésite : « Si l'on pouvait lui rendre du sang ! — S'il ne faut que cela, me voilà ! » répond un autre blessé, un Breton.

La transfusion se fait. Le personnel de l'hôpital, ému par le dévouement de ce blessé, qu'on sait très pauvre, se cotise, quête discrètement, ici et là, et recueille cinq cents francs, qu'on se réjouit d'offrir. Quelqu'un arrive un jour près du lit, parle du service rendu, remercie, offre l'argent. Écoutez la réponse :

— Allons donc ! je donne mon sang, je ne le vends pas !

Un tout jeune soldat du Nord, au visage imberbe et un peu enfantin, est étendu au revers d'une tranchée, mourant d'une terrible blessure qu'un obus lui a faite au ventre. Malgré l'affreuse plaie il ne se plaint pas, il ne se débat pas, et c'est à peine si on reconnaîtrait, dans ses yeux grands ouverts et levés, l'expression de tristesse qu'il avait souvent. Car, depuis son départ, il n'a pas reçu de nouvelles de chez lui, du pays envahi. Ses camarades l'assistent comme ils peuvent, lui proposent à boire,

déboutonnent sa tunique, tâchent d'arrêter le sang. Lui, ouvrant les yeux qu'il avait tenus un long moment fermés et d'un air de ne point souffrir, il dit à un de ses camarades, un gros barbu, qui se penche : « Dis, mon copain, tu ne raconteras pas à maman que j'avais une vilaine blessure? Une balle, c'est mieux que ce que j'ai. » Puis, il distribua quelques menus objets qu'il avait dans sa poche, son couteau, son porte-monnaie, un tire-bouchon, un briquet : testament vite achevé. Enfin, difficilement, il prit son carnet, et, s'appliquant à écrire, ne voyant plus très bien, il traça quelques lignes. En les achevant, il rendit l'âme. Trois minutes après, comme le bruit de l'accident s'était répandu dans la tranchée à ce moment peu canonnée par l'ennemi, un capitaine arriva, couvert de boue jusqu'aux épaules. Il vit le soldat : « Oh! le pauvre, un de mes plus braves! » Avec respect il prit le carnet qui était tombé à terre, l'ouvrit, et lut : « Au revoir, père ; au revoir, mère ; au revoir, petites sœurs ; je suis mort pour mon pays : Vive la France! »

Jean Cousin, mort subitement à l'hôpital de

X..., en septembre 1914, était un de ces jeunes hommes, ardents chrétiens, dévoués depuis l'enfance aux œuvres de patronage, et qui ont quelquefois tant de piété et de joie dans le visage qu'on ne peut s'empêcher de remarquer cette lumière. En arrivant à X..., à cause de ce visage, et de son attitude, et de ses paroles, plusieurs l'avaient pris pour un prêtre. Sa dernière lettre contenait ce passage, d'un tour si populaire et d'une foi si profonde : « Nous avons presque tous fait la sainte communion ce matin. C'était beau, ces malades, pour la plupart des hommes de vingt-trois à trente ans, accueillant avec joie leur Dieu, leur force... Guillaume espérait entrer dans une nation pourrie, gangrenée, sans coup férir : il a trouvé une nation debout, forte, armée pour la vie. Nous serons toujours la France, nation unique au monde, qui répand le scandale comme les belles idées, mais qui, le jour venu, *balance le mauvais* pour se ressaisir et lutter. »

Au commencement de la guerre, le comte de Robien, commandant en retraite, et qui a

cinquante-huit ans, reprend du service dans un régiment de zouaves. En septembre, on l'envoie dans la Marne, avec des troupes de territoriale, qui ont cette terrible mission d'enterrer les cadavres de la grande bataille. Chrétien de vieille roche, habitué à la méditation, il prend ce devoir comme une retraite préparatoire à ses fins dernières. Il sait le mérite des sacrifices volontaires, et il offre sa vie, demandant à Dieu de le faire mourir et de sauver la France, « *s'il m'en juge digne malgré tous mes défauts* ». Ce fut par deux lettres posthumes que les siens connurent ce sacrifice suprême. Le 22 décembre, et se battant depuis des semaines aux avant-postes, il s'empare, à la tête de son bataillon, d'une position importante, et il est proposé pour la rosette et pour le grade de lieutenant-colonel. Mais ce n'est point là les récompenses qu'il cherchait. Quelques jours plus tard, il était tué à l'ennemi. Il avait demandé de mourir un jour de fête. La réponse fut qu'il s'en alla le jour de l'Épiphanie. C'était, comme les très bons et les très braves, un ami du soldat. Un grand chef écrivait de lui : « J'ai vu pleurer tous ses hommes. »

Le sergent Raissac, de Béziers, est frappé à mort dans un assaut contre une tranchée allemande. Quand on l'a relevé, il tenait encore dans son poing une photographie représentant sa mère, sa sœur et lui-même, et, au verso de l'image, avec sa dernière force, il avait pu écrire : « Adieu, pas de pleurs, mais une résignation chrétienne : je suis en paix avec Dieu. »

Le capitaine Senot de La Londe, capitaine de réserve, aperçoit, le 12 novembre au matin, de sa tranchée, une force allemande qui se meut dans le brouillard. Il en prévient deux compagnies qui se trouvent à peu de distance, et déclare qu'il ira lui-même prévenir deux autres compagnies éloignées d'environ 400 mètres. Plusieurs de ses camarades veulent l'en empêcher, et lui proposent de partir à sa place. Il remercie, et dit : « Je ferai mon devoir. » Il part avec son ordonnance, courant sous le feu, se couchant, se relevant. Ils n'avaient plus que 40 mètres à faire, lorsque tous deux sont atteints par des éclats d'obus, lui grièvement, l'ordonnance plus légèrement. Comme l'officier

ne bouge plus, le soldat se traîne jusqu'à lui. Le capitaine Senot de La Londe lui dit alors : « François, j'ai mon compte; donne-moi mon chapelet, qui se trouve dans ma poche, nous allons le dire tous les deux. » Le chapelet dit par ces deux hommes, étendus sur le champ de bataille, et tandis que la terre tremblait au grondement du canon, il donne à l'ordonnance son portefeuille et son alliance : « Tu donneras le tout à mon pauvre papa... Il aura tant de chagrin!... Écoute, François, je vais t'embrasser, ce sera mon dernier baiser pour lui. »

Le lieutenant Jeannin, petit-fils d'une Wetterlé, et qui avait du sang alsacien plein les veines, rêvait d'entrer en vainqueur dans l'Alsace reconquise. Il est mort dans son premier combat, le 26 août. Celle qu'il a laissée dit sans doute, comme tant d'autres qui m'ont écrit du pays de Provence : « J'ai donné tout mon joli bonheur à la France, et me voilà dans le cortège infini des pauvres petites veuves de chez nous. » Mais celui qui est mort a laissé, dans une lettre, une dernière parole pour la jeune femme, et une recommandation pour le

fils de dix-huit mois qu'elle élève. Et il dit à la première : « Sois courageuse, si le malheur te frappe : c'est l'hommage le plus grand que tu puisses rendre aux sept années d'amour que nous avons vécues ensemble. » Et il dit pour l'enfant : « Je désire que notre petit André soit un jour officier, comme son père; pousse-le dans cette carrière, en souvenir de moi. »

Hier, pendant son congé de vingt-quatre heures, j'ai rencontré le fils d'une pauvre femme de la campagne, un ouvrier que j'aime bien depuis longtemps. Quand je l'ai quitté, et que je lui ai dit : « Bonne chance, Marcel! » il m'a regardé de ses yeux sans reproche, et il m'a répondu : « D'un côté ou de l'autre, je ne crains rien! » Et cela voulait dire : la vie? la mort? Qu'importe? je suis prêt.

Qu'est-ce que tout cela? C'est la chanson de geste qui continue; c'est la croisade qui n'est point finie; c'est Dieu transparaissant à travers la France purifiée.

Les chercheurs de sublime ne trouveront rien de mieux.

PRINTEMPS

14 mars 1915.

J'ai écrit à un de mes jeunes amis, qui se bat du côté d'Arras, et qui est maréchal des logis d'artillerie :

« Cette année est si loin des autres, si différente, que chaque jour j'ai un étonnement. Je ne reconnais pas beaucoup de ceux parmi lesquels j'ai l'habitude de vivre, je veux dire ceux du demi-voisinage, les relations, les passants de la route ou de la rue. La résignation de la France tient bon, sa confiance est durable, sa gravité ne se dément pas, il n'y a pas de saute de vent sur la mer. J'en viens à croire que cette guerre aura été pour plusieurs,

pour une élite de toutes les classes sociales, pour ce qui importe le plus, en somme, une leçon définitive de simplicité. Toi qui aimes les chevaux, j'aurais voulu que tu fusses à la maison, l'autre soir, quand mon ami V..., qui les aime aussi, est venu me voir : plus d'automobile, parce que le chauffeur est en Champagne; plus de demi-sang bai-brun levant la tête et levant les pieds comme un Allemand au pas de parade : une jument de labour traînant sans le moindre orgueil une victoria grand'paternelle, une bête que rien n'émeut, qui sait que le travail est affaire de patience, qu'on a bien le temps d'arriver au bout du sillon, et qu'ensuite on tournera. Les jours passent, et c'est à peine si je remarque la couleur du temps. Moi que le paysage de la campagne ou de la ville intéresse, amuse ou passionne tout le temps, je demeure comme indifférent, cette année, aux signes d'une saison nouvelle. Tout l'esprit est à la guerre, toute l'imagination, tout le cœur qui ne vous quitte point, toi et ceux qui te ressemblent. Les jours sont encore maussades, et cependant déjà traversés de lumière jeune. J'ai vu des boutons blancs aux

haies d'épines noires, et j'ai entendu le merle, voilà plus d'un mois. Croirais-tu que ç'a été sans joie! Sauf un très court moment, le soir, quand ils chantent le chant triomphal et se répondent l'un à l'autre, tous perchés au sommet des arbres, au-dessus de l'ombre qui gagne le ciel, je ne prends pas garde à ce qu'ils disent. J'attends un autre printemps, cette année : votre avance, votre victoire, la sonnerie des cloches sonnant le *Te Deum*, la délivrance des opprimés, le retour des enfants, et la France nouvelle qu'ils auront faite. Jusque-là toutes les joies du dehors n'entreront pas dans l'âme. Sais-tu ce qui ressemble au printemps, ce qui est le mien, depuis quinze jours? l'expédition contre Constantinople, les détroits qui se desserrent et qui s'ouvrent, les châteaux des croisés apercevant de loin les navires français, la stupeur que j'imagine et l'admiration de nos hommes, quand ils verront la ville d'Europe et la ville d'Asie se lever l'une en face de l'autre, dans les reflets de la mer. Et toi, soldat, que deviens-tu? Je ne te demande pas de me décrire le pays où tu te bats, mais dis-moi si ta belle humeur n'a pas varié, et si les routes sont

sèches pour l'artillerie. Le printemps, cette année, ce n'est pas autre chose pour toi : une saison qui permet aux canons de changer de place. »

Mon ami m'a répondu :

« Détrompez-vous : je viens de faire une promenade, et je vais vous la raconter. Vous verrez que le printemps y a tenu sa place et que, peut-être, vous ne vous rendez pas compte que nous restons des hommes, « au front », sensibles à toute chose. Les poètes ne manquent pas chez nous. Il y en aura qui survivront et qui écriront notre histoire. Ce sera très cruel et très beau. On pleurera. Donc, à une heure, l'adjudant Landry, de la troisième batterie, passe près d'un groupe de maréchaux des logis qui fumaient, et demande si je veux l'accompagner dans les tranchées d'infanterie, où le commandant l'envoie en mission. J'accepte, bien entendu. Pour ces sortes d'expédition, il vaut mieux être deux, à cause des risques : on a plus de chances d'avoir une réponse. Nous enlevons nos képis, nous nous couvrons la

tête et les épaules d'un sac à avoine, et j'assujettis le mien sur ma tête avec une ficelle. Il y a des trous pour les yeux. Je vous recommande cette coiffure lorsque vous voudrez diminuer votre degré de visibilité. Nous partons. Les deux artilleries tiraient, les Allemands de la lisière d'un village et de ses vergers, à sept kilomètres, et nous à l'abri d'un léger renflement des terres à betteraves. Entre les artilleries, des champs, des petits bois, des ruines de maisons, des fossés avec des lignes de saules, et les tranchées, invisibles de loin. Nous sommes bientôt au bas de la pente, sous la voûte des obus qui se croisent à deux cents mètres en l'air. Quelques-uns éclatent trop tôt, à droite, à gauche. C'est un joli tintamarre. On va gaiement, habitué. Nous suivons une longue jachère, qui doit s'étonner de son repos, étant du nord. A cinq cents mètres, dans la même nappe de glaise, durcie un peu par le farniente et les touffes d'herbe, deux téléphonistes d'artillerie trottent, glissent, déroulent le fil, l'accrochent à une branche, ne perdent pas une minute, s'écartent vers la droite, disparaissent. Ce sont des gens

d'une audace et d'une adresse extraordinaires, qui travaillent dans les endroits les plus dangereux, et qui gagnent la partie pour nos canons.

» Tout à coup, à l'extrémité de la grande pièce, un sifflement, pas très loin : l'abeille, l'hirondelle de cimetière, Joséphine, comme vous voudrez. Nous avons quitté la région des obus, nous entrons dans celle des balles. Nous traversons une route, voici une ligne jaune, sinueuse, et des capotes bleues qui s'agitent tout du long : c'est la tranchée de troisième ligne. Nous allons de l'avant, dans les navets, en suivant une dépression des terres. Les balles vont maintenant en compagnie. Je sais bien qu'elles ne nous sont pas destinées, mais, toutes folles qu'elles soient, elles tuent. Ce sont des balles qui ont traversé un bois de chênes et de bouleaux, là, formant barrière. Et nous entrons dans le bois, par un fossé. Deuxièmes tranchées. Elles ne ressemblent pas beaucoup à celles que les journaux illustrés ont coutume de photographier. L'eau est au fond. Pas de luxe. Les habitants ne bougent guère, tapis, gîtés sur le flanc du talus de terre jaune, la

robe bleue crottée, les pieds relevés comme ils peuvent, appuyés sur une planche, un tas de navets, une pierre difficile à trouver. Moi, j'ai pour paillasson, me tenant au-dessus de la boue, une vieille bicyclette acatène, marque Humbert, couchée pour ne plus se relever, et qui sert encore. Mon adjudant cause avec le commandant qui est là-bas, dans le gourbi dont je vois le toit rond, affleurant la crête du remblai. Les territoriaux, incrustés dans le mur de terre, ont l'air tranquille de l'habitude. Ils fument leur pipe. Quelques-uns, avec de grandes précautions pour ne pas se mouiller, s'approchent de moi. Les balles ricochent sur les troncs d'arbres. « Tiens, disent les hommes, il est de la grosse artillerie qui nous protège, celui-là. C'est un frère. » J'assiste à la mort d'un cuisinier. Le pauvre s'en allait avec deux gamelles, une dans chaque main, à travers bois, courant d'un arbre à l'autre, sachant bien le danger. A quel guetteur portait-il le dîner? Ou bien quelle imprudence l'avait fait renoncer à la communication par le « boyau »? Les gamelles ont roulé sur les feuilles. Lui, il est venu tomber très près de la tranchée. Il était

tout blanc, il avait les yeux ouverts, et il était mort.

» Vous pensez bien que le souvenir m'était présent, — pas la peur, mais l'image de cet homme, — quand j'ai été rejoint par l'adjudant, qui m'a emmené, à travers d'étroits couloirs de terre, jusqu'aux tranchées de première ligne. C'était à l'extrémité du bois. Mêmes défenseurs barbus, les uns postés le long du mur jaune, face à l'ennemi, devant une meurtrière blindée, et tirant un coup de fusil après réflexion; les autres assis, le dos au parapet, songeant ou écrivant sur leurs genoux. Dans des niches abritées, je voyais luire deux mitrailleuses. Et puis la tranchée tournait. Le vacarme était assourdissant, de la canonnade et de la fusillade. Nous n'étions pas à plus de soixante mètres de l'ennemi. Allemands, Français, nous ne ménagions pas les munitions. L'air était plein de débris de toute sorte, l'air était sale. Mes voisins à longue barbe croyaient à une attaque. Tout à coup nos 75 et nos 120 se sont tus, sur un front de cinq kilomètres au moins. Les canons allemands se sont arrêtés de tirer. Il y a, dans les batailles, de ces accalmies

soudaines. On peut entendre un oiseau chanter. Derrière moi, j'en ai entendu deux, au-dessus de la tranchée, sur une petite haie. Ç'a été un printemps de cinq minutes. La canonnade a recommencé : ils se sont envolés. »

EN ITALIE

LA VEILLÉE DES ARMES

31 mars 1915.

Je reviens de Rome. J'ai revu la ville dont on ne se sépare jamais sans regret ni sans désir de retour. A peine me suis-je arrêté sur la route. La guerre ne nous change pas tout entiers, mais elle diminue le nombre de nos curiosités. Les plus grands musées de Rome étaient déserts, du moins on me l'a dit : je n'y suis point allé Mais les rues étaient animées, et le spectacle. de cette foule, où l'on riait, où le plaisir, la politique, les affaires, et non pas une seule pensée, occupaient les esprits, avait pour un Français quelque chose d'émouvant. Je me disais : « Voilà comme nous étions, » et le

temps où nous étions ainsi me paraissait si loin, si loin. Deux ou trois fois, entre deux jours de pluie et par des après-midi claires, j'ai pu monter au Pincio et me promener dans les jardins, mais je n'y pouvais demeurer : il y avait là trop de jeunes hommes, flânant, rêvant, causant; trop d'automobilistes en âge d'être mobilisés et qui n'avaient pas de brassard; trop de familles au complet. Je pensais à nos villes; je pensais aussi que tous ces promeneurs en apparence tranquilles, ces familles où tous les âges étaient représentés, pouvaient demain connaître les mêmes épreuves que nous, et être mêlés à l'immense guerre par le sang de la jeunesse.

Tranquilles en apparence, non tout à fait, non dans le fond de l'âme : car il n'y a nulle part de paix véritable, en cette année 1915. Les étrangers ne sont pas venus en Italie; l'hiver a été long; la marine n'est plus libre de charger ce qu'elle veut et de vendre à qui la paie; mille petits commerces nourrissent mal leur homme : mais surtout l'inquiétude est dans les cœurs. J'ai causé avec beaucoup de personnes de milieux différents. Plusieurs disaient :

« Mieux vaudrait être en guerre; cela ne peut durer. » Moi, je répondais : « Non, souhaitez que cela dure. » Elles ne me croyaient pas; elles s'imaginaient que leur ennui serait à peine dépassé par l'épreuve d'une entrée en campagne. Déjà, un frère, un enfant, un ami avaient été appelés et avaient rejoint les troupes, très nombreuses, massées dans le nord de l'Italie. Dans les salons, les clubs, les fêtes même, le spectre de la guerre passe. « Devons-nous rester neutres? Le pouvons-nous? Dans cette nouvelle Europe et dans ce nouvel Orient qui se préparent et déjà se dessinent, l'Italie aura-t-elle toute sa part si elle ne la conquiert pas? » Les journaux, eux, ne discutent pas autre chose.

Avec quelle maîtrise! Quel peuple né pour la politique! Quel art naturel de dire et de pas dire, de laisser deviner, de ne pas compromettre demain par l'affirmation d'aujourd'hui, et d'attendre, pour achever le raisonnement, que l'aiguille ait tourné! Nous avons d'habiles gens, mais qui ne joueraient pas pendant huit mois une telle partie. Je lisais plusieurs journaux, chaque matin et chaque soir, et je m'émerveillais de cet art subtil et sûr, de ces

périodes cadencées et berçantes, attachées à des arbres lointains. Car ne vous y trompez pas : on ne voit d'abord que l'oscillation, le pour et le contre adroitement exposés, l'objection qui avance, recule et revient encore ; mais il y a des arbres où les cordes sont enroulées. Chacun de ceux-là qui écrivent a une opinion faite, il est « neutraliste » ou « interventionniste » ; mais il opère à terme, attendant l'aide ou le démenti que les jours, en passant, peuvent donner à l'idée. Il semble que tout ait été dit sur ce sujet, et cependant l'amusement du nouveau et parfois l'émotion nous saisissent et nous tiennent.

— Comprenez bien, me disait un Italien que je connais depuis de longues années, voyez la situation que les hommes et les choses nous ont faite, et vous ne vous étonnerez pas de cette richesse d'aperçus et de raisonnements, que la guerre a développée en effet. Nous avons, comme tous les peuples, nos partis qui s'effaceront devant une résolution prise, mais qui lutteront jusque-là et continueront de juger ce qui n'est que projet avec leurs passions, avec leur passé, et selon l'idéal que chacun poursuit.

Nous avons cette question où tant de notre histoire et de notre avenir se trouve engagé : qu'adviendra-t-il des représentants diplomatiques auprès du Saint-Siège, et pourront-ils, en cas de guerre, demeurer tous dans Rome, alors que les représentants de certaines puissances auprès du roi d'Italie seraient obligés de partir? Vous devinez toutes les difficultés du problème que les journaux discutent, et dont vous pouvez penser que nos hommes d'État s'occupent activement. Ce n'est pas tout, — et si habiles que vous nous jugiez, ce serait déjà beaucoup d'avoir résolu de telles questions, — nous ne sommes pas du premier départ. Si nous sortons de la neutralité, il faut rejoindre, et cela ne se fait pas sans beaucoup de réflexions que vous n'avez pas eu à faire. Vous avez été jetés dans la guerre, vous, Français, en quelques jours et, — vous savez mon opinion là-dessus, — sans l'avoir cherchée. Nous, au début, nous nous sommes séparés de nos alliés, parce que notre traité ne nous obligeait pas, Dieu merci, à suivre l'Allemagne dans sa guerre offensive. Nous vous avons rendu ainsi...

— Vous avez rendu au monde...

— C'est la vérité même, au monde, un service très grand. Depuis lors, huit mois se sont écoulés. Au début, le maintien de cette attitude a paru possible; il y a eu, parmi nos politiques, des hommes qui ont cru même que nous pourrions être, à une heure donnée, les arbitres de l'immense querelle. Le marquis de San Giuliano a été de ceux-là. L'Allemagne n'a pas découragé son ambition. Il est mort. Les choses aujourd'hui ne se présentent plus sous le même jour. Il apparaît à des esprits bien nombreux, de plus en plus nombreux, que nous ne définirons sûrement nos frontières qu'en y touchant nous-mêmes. Vous désirez ardemment cette entrée en campagne...

— Je crois plus juste de dire que nos hommes politiques l'attendent. Vous faites vos destinées.

— A mon avis, elles sont déjà faites, nous avons pris parti.

— Quand cela?

— Le jour où l'Italie a occupé Valona. S'établir de l'autre côté de l'Adriatique, juste au point commandant, se rendre maître de la nasse et de ses poissons en serrant des deux

mains le filet à l'endroit voulu, c'est un acte irréparable. Nous l'avons accompli. Jamais l'Autriche ne nous le pardonnera, et nous le savons. Le reste est logique.

Ainsi nous causions. Oui, tous les esprits sont en mouvement et tous les cœurs inquiets. Dans ce trouble, les Allemands cherchent profit. Ils ont, depuis longtemps, leur presse en Italie. Au commencement de la guerre, d'autres journaux ont paru, création directe et de toutes pièces, journaux politiques, journaux satiriques, feuilles d'images exposées au coin des rues, et où l'on ne voit guère que des Allemands énormes culbutant des Français ou des Russes. A d'autres journaux, des agences des bords de la Sprée ont offert, gratuitement, un service de dépêches, genre Ems, et qui sont datées de partout, mais dont il n'est pas besoin, pour qui sait lire, d'indiquer la provenance. Pour mieux « faire l'opinion », l'Allemagne et l'Autriche ont maintenu, à Rome et dans toute l'Italie, un assez grand nombre d'hommes qui auraient dû déjà rejoindre leur régiment. Garçons d'hôtel ou de brasserie, commis de librairie, employés de banques ou

de magasins, ils commentent, ils insinuent, ils menacent, ils tâchent d'étayer le prestige ébranlé.

Je ne suis pas prophète : j'ignore ce que va faire l'Italie; je ne puis dire que ce qu'un simple passant peut voir ou peut entendre. Or, il est évident que la mobilisation est aux trois quarts terminée. On commence à manquer de drap pour les uniformes d'officiers, comme on en a manqué chez nous, à un certain moment. Les soldats ont reçu leurs médailles d'identité. Les sabres ont été aiguisés. L'ambassade d'Allemagne, depuis quelques semaines, fait distribuer des passeports à des nationaux, laïcs ou religieux, qui n'en demandaient pas. Ces jours derniers, une grande dame allemande recevait, du prince de Bülow, le conseil de quitter Rome.

— Où me rendrai-je?

— Pas en Allemagne. Il est inutile d'augmenter, en ce moment, le nombre de ceux qui mangent le pain. Allez en Suisse.

Elle est partie cette semaine.

EN ITALIE

BENOIT XV

Pâques 1915.

Quelle est l'influence de la France dans le monde catholique de Rome? Elle a singulièrement baissé; elle est petite et contestée. Je dis ce que j'ai vu. Il ne faut pas avoir peur de la vérité; elle peut blesser, mais elle sauve. Nous sommes mal connus, si ce n'est de quelques-uns et des plus grands; nous avons contre nous l'opinion moyenne, celle du nombre. C'est là le résultat des efforts tenaces de nos ennemis, et de nos propres efforts, car je ne puis appeler autrement tant d'actes que nous avons faits, tant de paroles qui furent dites, et de silence qui a été gardé depuis.

Séjourner à Rome, en ce moment, causer avec des personnages du monde catholique, c'est se convaincre de cette vérité cruelle : la France n'a plus, à Rome, la place magnifique qu'elle a eue, que, malgré ses fautes, elle est digne d'avoir, et qu'il faut qu'elle reprenne. J'ai souffert de certains jugements parce que je les savais erronés, et de certaines commisérations parce qu'elles supposaient une condamnation déjà formulée dans l'esprit, et qu'elles ressemblaient aux mots que l'on murmure autour du lit d'un malade : « Pauvre chère créature! Nous qui l'avons connue au temps de sa jeunesse! Croyez-vous qu'elle puisse revivre? » Il ne s'agit pas de nos armes, et de l'issue de la guerre : les paroles que l'on peut entendre ici et là ne prétendent à rien moins qu'à juger notre âme, notre vie morale, nos chances de liberté. Et que durerait la victoire, que vaudrait-elle, si l'âme n'était pas digne de la prolonger et de l'épanouir dans la paix? Les catholiques italiens, des laïcs, des religieux, des prélats, des cardinaux même ont perdu, — pour un temps, je l'espère, et très court, — cette opinion que la France avait une sorte de

préséance dans la chrétienté, un rôle à part, une mission, une gloire.

Cela est dur peut-être à lire, mais infiniment plus dur à entendre ou à deviner dans les propos des hommes et dans le jeu de leur visage.

Qu'on ne dise pas : « Peu importe! » Il importe infiniment. Non seulement il est question ici de notre honneur, et devant des esprits de bonne foi, aveuglés par divers préjugés et par de fausses informations : mais l'influence de Rome s'étend à toute la terre. Elle va jusqu'au profond des nations. C'est à Rome, plus qu'ailleurs, que la réputation d'un peuple doit être défendue. Si la nôtre l'avait été, si elle l'était, nous rencontrerions parmi les catholiques, en Italie, en Espagne, en Amérique, dans le monde entier, touché ou pénétré par l'idée catholique, une sympathie entière. Notre cause aurait tous ses appuis naturels, et nous n'aurions pas de propagande à faire chez beaucoup de neutres; c'est eux qui en feraient pour nous.

Il faut avouer que les causes d'accusation ne manquent pas, ni les prétextes; que nous avons

fourni les arguments contre nous-mêmes avec une abondance rare et fâcheuse, et que, de plus, les erreurs d'appréciation sont aisées et comme inévitables, quand on juge un peuple étranger. Je ne reprendrai pas ici la liste des lois et des actes qui ont porté atteinte aux droits des catholiques de France, et offensé tout d'abord, naturellement, le Souverain Pontificat. Je n'écris pas pour récriminer; quoique les raisons de se plaindre soient nombreuses, je veux montrer que les fautes commises, et une certaine vantardise d'impiété, et les scandales que la justice ne poursuit qu'à mi-chemin, comme si elle était lasse, et ce que nous disions nous-mêmes de nos mœurs, ont amené un grand nombre de spectateurs éloignés à ne plus considérer la France comme une nation chrétienne, et donc à douter d'elle et de ses destinées. Ils se sont détournés et habitués à regarder ailleurs. Ils l'ont fait d'autant mieux que personne n'était plus là, près du pape, pour nous défendre contre les conséquences de nos propres erreurs. La séparation de l'Église et de l'État n'impliquait aucunement, comme on l'a reconnu depuis, à la Chambre,

l'abandon de la défense diplomatique. Mais non, le plus souvent nos erreurs s'en vont de compagnie, l'une assistant l'autre, comme les pneus jumelés. Il n'est resté personne. Depuis onze ans, au Vatican, lorsque quelqu'un dit : « La France fait ceci; la France pense de telle manière; la France a souffert; la France regarde en haut; la France prie; la France est admirable dans la guerre et déjà elle commençait de l'être auparavant », personne n'est là pour répondre : « Présent! » Aucun diplomate accrédité, aucune mission temporaire! Depuis onze ans!

Sans doute, nous avons à Rome quelques bons Français, comme ce très savant et très ferme cardinal Billot, l'un des rénovateurs de l'enseignement thomiste, — et la France, en mainte occasion, a eu pour avocat un jésuite, — comme des chefs d'ordres ou des supérieurs d'établissements français; nous avons quelques puissantes amitiés parmi les cardinaux résidant à Rome, par exemple ce Bénédictin anglais, si représentatif de son ordre et de sa race, érudit et modeste, ce qui est le contraire du tudesque, loyal et plein d'humour (le contraire encore),

le cardinal Gasquet; par exemple plusieurs cardinaux, soit de nationalité italienne, soit d'autre nationalité, dont il serait aisé, dont il ne convient pas de citer les noms; nous avons d'autres sympathies dans la prélature : mais l'homme chargé de veiller, l'homme informé, qui a le droit d'être écouté, qui peut suivre une affaire, négocier, demander, revenir, nous ne l'avons plus. Et depuis onze ans!

Le mal déjà fait, les dangers courus et évités par miracle, ceux de demain, sont si évidents, que je voudrais que tous les députés de France pussent faire le voyage de Rome : ils verraient que la question est française au premier chef, que la France, qui a tant de combattants, manque d'un aviateur autour de la coupole de Saint-Pierre, et que l'ennemi en profite.

Il est en force; il s'avance en formation serrée, comme sur les champs de bataille de Champagne et du Nord. Ambassade d'Autriche, légation de Prusse, légation de Bavière : ils sont là je ne sais combien d'Excellences et de sous-Excellences, tous dorés, brodés, plumetés, raides dans leurs cols droits. Ils viennent et ils reviennent. Un ami qui avait

dû attendre fort longtemps son audience, chez le cardinal secrétaire d'État, un jour que la liste était singulièrement fournie, me dit avoir vu passer quatre de ces diplomates, à des heures différentes, dans les mêmes salons. Ils reçoivent à dîner; ils distribuent des décorations; ils en promettent. Je connais peu de gens qui n'aient pas un Osmanié dans leur tiroir, une étoile du Bénin. Ils ne les portent pas, ils les oublient, ils en rient et ils rient d'eux-mêmes; et cependant, un jour au moins dans leur vie, ils ont cru au métal guilloché et remercié de la faveur. L'hiver dernier, — celui de 1914, — le nombre a été élevé, m'assure-t-on, des brevets distribués par l'Autriche et l'Allemagne, dans tout le monde romain, ecclésiastique ou laïc. Ce sont là des procédés courtois et licites. Mais la grande affaire et la grande habileté, c'est d'imposer la « culture » à des esprits bien disposés, et que la France, lointaine et négligente, n'essaye pas de détromper. L'Autriche sera représentée comme le plus chrétien des États, le plus respectueux de l'Église, le plus dévoué au Saint-Siège. L'Allemagne, qui ne se sent pas aussi sûre d'elle-même à ce point de vue, fera

valoir qu'elle est le pays de l'ordre, et, bien plus, qu'elle en est le colosse. Elle parlera de ses mœurs pour décrier les nôtres, de son amour de la paix et de notre turbulence, de sa puissance formidable et de nos divisions. Elle montrera ses gros poings gantés de fer; au besoin elle les fera sonner sur les tables de l'antichambre, au risque d'éveiller une médaille endormie. Depuis le commencement de la guerre, elle ne cesse de nier les crimes qu'on lui reproche; elle affirme que les ruines sont debout; qu'elle est clémente; que le cardinal Mercier a toujours joui d'une liberté parfaite; qu'elle est en butte aux calomnies du monde, et qu'elle a des savants qui la trouvent très pure.

Comment voulez-vous qu'un certain nombre d'hommes, qui n'entendent pas la défense, ne soient pas troublés par cette assurance, et ces accusations, et ces dénégations? La vérité est tout à l'opposé, mais ils n'en savent rien. Malgré les apparences, la France est demeurée la grande puissance catholique; mais elle ne leur a pas été expliquée. Ils s'imaginent que nous n'avons que des accès de zèle, nous qui

sommes la force la plus patiente dans l'épreuve, la plus fidèle à travers la plus changeante histoire. Ils ne connaissent qu'imparfaitement cette vie intérieure, cette ardeur d'apostolat, ces œuvres innombrables, cette sûreté doctrinale, cette piété d'une élite considérable, ancienne dans toute la France, et aujourd'hui grandissante. Ils se trompent : mais pouvons-nous le leur reprocher?

Heureusement, cet état d'esprit, grâce au travail des jours et de quelques hommes, change peu à peu. On a l'impression que le brouillard se lève.

Heureusement, presque au sommet de la hiérarchie, il y a un cardinal secrétaire d'État, qui a longtemps habité la France, et qui sait ce qu'elle vaut.

Heureusement, tout au sommet, il y a le pape Benoît XV. Comment celui-ci est-il averti, et comment a-t-il vu ce que d'autres voudraient si fort qu'il ignorât? Dès le début, et de plus en plus, dans le monde en guerre, il a discerné les apparences et les réalités. Comme son prédécesseur de nom, Benoît XIV, Lambertini, qui avait été, lui aussi, archevêque

de Bologne, il a été élu au milieu de la tourmente universelle. A peine monté sur le trône pontifical, il a vu les nations se tourner vers lui : « Vous qui dites le droit, prononcez-vous! Il ne se peut pas que la justice, l'honneur, l'humanité, soient traitées avec tant de mépris, sans que le pape rappelle la loi et venge la conscience! » Il l'a fait. Il a voulu ménager, dans les termes, ceux de ses enfants qui sont de l'autre côté; mais il a rappelé qu'aucune raison, qu'aucune nécessité ne permet de commettre l'injustice. Ceux qui l'ont commise, et qui continuent de la commettre, se sont sentis atteints, et ils l'ont dit. J'ai eu le grand honneur d'être reçu par le nouveau pape; j'ai vu, restauré, un cérémonial d'audience plus imposant, et qui sied bien à ce pouvoir de la royauté spirituelle universelle, qui seul a conservé l'habitude de juger sans délégation les grandes causes du monde. J'ai vu un pape très accueillant, et, tout de suite, je me suis réjoui d'être venu vers lui. Si je voulais le peindre, je dirais qu'il n'a pas, contrairement à beaucoup d'Italiens, tous les traits du visage mobiles, mais que la pensée, et le souci de qui connaît la

misère du monde, ont sculpté ce ferme visage. Rarement, j'ai rencontré un regard aussi intelligent, aussi grave, et d'une pareille intensité d'attention. Le pape veut savoir. Il veut entendre complètement les causes qui lui sont déférées, directement par les événements, ou par l'appel des hommes. On sent que le cœur est très loyal, et qu'il ne variera point, ni dans la parole donnée, ni dans ses amitiés, ni surtout dans la plus belle de toutes, celle que Dieu lui commande et où Dieu le soutient, pour l'entière vérité. Je ne raconterai pas cette audience. Ce sont là des procédés que le respect, non moins que l'éducation doit écarter. Ce que je puis dire, c'est que, dans le conflit qui divise le monde, je l'ai trouvé aussi clairvoyant que je l'espérais; et que je n'ai pas seulement reconnu le désir de la paix dans cette âme souveraine, mais ce qui conditionne la paix et fait d'elle le plus parfait des biens : le sentiment vif de la justice, la pitié pour la souffrance, la divination des causes.

Je suis sorti de là vraiment heureux, et remerciant Dieu d'avoir donné un bon pape de plus à son Église.

EN ITALIE

LE SOUVENIR DE PIE X

11 avril 1915.

La postérité, lente et douteuse pour établir la renommée des artistes, rend un hommage immédiat aux plus saints des hommes, et à peine ont-ils disparu qu'elle grandit aussitôt leur mémoire. Elle se sent faillible quand elle juge de la gloire, et encore passionnée, divisée, souvent lasse du bruit qu'ils ont fait de leur vivant, mais, quand elle consacre l'exemple, le courage, et ce qu'on devine d'une âme plutôt qu'on ne le sait, on la dirait assurée de ne pas se tromper. Elle va aux tombeaux; elle les enveloppe de vénération et de prières.

Ainsi a-t-elle fait pour Pie X. Ce sont

d'humbles gens qui commencent la statue des bienheureux. Souvent on ne connaît pas leur nom. Ils viennent, ils s'en vont, ils se remplacent les uns les autres. Si vous entrez dans la basilique de Saint-Pierre, avancez-vous, à gauche, jusqu'à l'endroit où commence le transept, et regardez à vos pieds. Vous êtes au-dessus de la partie de la crypte où a été bâtie la tombe du dernier pape, grande tombe de marbre blanc, de forme trapézoïdale, devant laquelle est une plaque de la même pierre, avec cette inscription : « Le pape Pie X, pauvre dans la richesse, doux et humble de cœur, ferme champion de la foi catholique, et qui s'est efforcé de tout restaurer dans le Christ, est mort pieusement le 20 août 1914. » Mais peu de gens visitent la crypte, depuis la guerre. Il faut avoir une permission écrite et se faire accompagner. Le peuple de Rome et d'ailleurs n'admet pas cette gêne. Il veut prier librement. On ne peut pas descendre? Soit! nous prierons dans la basilique même, au-dessus du tombeau. Et alors quelqu'un, de la pointe d'un stylet, fit une marque sur une des belles pierres dont la nef est pavée. C'était le signe.

On le reconnut bientôt. Des hommes et des femmes, des pauvres et des riches, vinrent s'agenouiller à cet endroit. On apporta des fleurs, et, dans la vaste église sans chaises ni bancs, des visiteurs ont vu souvent et peuvent voir encore des bouquets ou des gerbes de fleurs de la saison, posés sur le sol ou plantés dans des vases. Bientôt, comme le coup de stylet paraissait être une marque un peu trop fruste, l'architecte de Saint-Pierre l'a fait remplacer par une croix de cuivre doré. Vous la trouverez à l'endroit que j'ai indiqué, dans un trèfle de marbre rose.

Cher Pie X! Je crois que l'âme du peuple chrétien, l'âme qui ne se trompe point, l'a aimé parce qu'elle a reconnu, tout visible en lui, l'Évangile; parce qu'il a pu dire dans son testament, en toute vérité : « Je suis né pauvre, j'ai vécu pauvre, je meurs pauvre » ; parce qu'il a été un des hommes rares, même dans les plus hauts rangs, qui n'ont pas peur des hommes. Il n'avait de crainte que des reproches de son Maître, et il Le regardait, Lui seul. Le secret de cette très grande force est depuis longtemps connu. Il est dans la domination de soi-même

et dans le détachement de ce qui fait l'ambition commune. Dans le temps qu'il habitait Venise, où déjà l'affection de son peuple le tenait pour un personnage voisin de la sainteté, le cardinal Sarto reçut un jour la visite d'un jeune prêtre romain. Celui-ci, venu pour travailler dans les bibliothèques de la ville, bien accueilli, prié de devenir l'hôte du patriarche, et flatté sans nul doute d'être ainsi distingué, accepta. Lorsqu'il fut de retour à Rome, quinze jours plus tard, ses amis lui dirent :

— Qu'avez-vous? Vous avez fait un bon voyage?

— Excellent.

— Mais que vous avez maigri!

— Eh! je n'ai jamais tant vu la différence de nos vertus! J'ai suivi, naturellement, le régime de la maison. Il fallait se lever à cinq heures; faire trois quarts d'heure de méditation, et entendre trois quarts d'heure de lecture avant la messe; travailler ferme; se promener peu; manger des lentilles, des pommes de terre, presque jamais de viande... Ce patriarche n'a pas que l'âme d'un saint : il en a la cuisine.

J'ai voulu voir les sœurs de Pie X, et l'une d'elles, — il n'en reste plus que deux, comme on sait, — m'a dit un mot admirable et ne s'en est pas doutée. Elles demeurent encore sur la place de Saint-Pierre, au dernier étage d'une de ces maisons dont le rez-de-chaussée est occupé par des marchands d'images et d'objets de piété : couloir étroit et long, escalier modeste, appartement divisé en un certain nombre de pièces petites et toutes pleines du même souvenir. J'étais accompagné par un ami, qui me présenta à Mesdemoiselles Sarto, à leur neveu, chanoine de Saint-Pierre, à sa sœur, la signorina Parolin, une Vénitienne vive et fine qui parle très bien le français. Nous étions là, causant de celui qui était le Souverain Pontife il y a quelques mois. Autour de nous, pendus au mur, un grand médaillon de dentelles de Venise, représentant les armes du patriarche; un portrait de Pie X, par un peintre hongrois; des photographies; un portrait de la mère de Pie X, une femme toute simple, comme j'en connais d'autres à travers nos campagnes, qui porte toute son âme et sa vie dans ses yeux graves et dignes; plus loin, dans le vestibule,

une photographie agrandie du patriarche de Venise, à cheval et bénissant, le visage joyeux, un foulard clair flottant autour du cou.

— Cela fut pris sur la pente du monte Grappa, dit la signorina Ermenegilda Parolin, le 4 août 1901, deux ans tout juste avant l'élection au pontificat. Il allait bénir un monument élevé au Christ Rédempteur.

Ces évocations du pays vénitien mettaient une petite émotion, la flamme des joies anciennes, dans les yeux de celles qui nous recevaient. Je sentais qu'en ce moment nous formions un groupe unanime, en dehors de toute convention. Je demandai :

— Le pape a dû regretter souvent sa Venise?

La vieille sœur répondit aussitôt, sans plus de souci des dignités terrestres que n'en avait son frère :

— Il a toujours été résigné à tout.

J'ai voulu interroger aussi plusieurs des personnages qui l'ont beaucoup connu. Et ici je ne parle pas de S. E. le cardinal Merry del Val, mais d'autres personnes, ecclésiastiques ou laïques. Certaines m'ont raconté des faits extraordinaires qui ont suivi une prière de

Pie X. J'ai entendu des hommes de haut rang et de belle intelligence me dire, chacun de son côté : « J'ai été témoin de cette guérison. » Les récits de ce genre commençaient à se répandre dans les dernières années du règne de Pie X. Ils abondent aujourd'hui, cris de reconnaissance ou d'admiration qui s'élèvent de la foule. Pour moi, si j'ai eu plaisir à les écouter, je ne rapporte pas les traits qui m'ont été contés, même les plus émouvants. J'ai toujours pensé que la croyance aux miracles était la chose la plus raisonnable du monde, et que les hommes, faisant des exceptions à toutes les lois qu'ils fabriquent, ont vraiment mauvaise grâce à prétendre que Dieu n'en peut pas faire autant. Mais Rome est lente à se prononcer sur chacun des faits extraordinaires qui sont invoqués dans les procès de canonisation ; elle les étudie de très rigoureuse façon ; elle qui proclame le principe et le maintient contre tous, elle est sévère dans chaque espèce. Attendons qu'elle ait séparé l'histoire de la légende. Elle le fera sûrement, pour nous ou pour nos fils. Et je dirai plutôt, comme étant d'un profit immédiat et sûr, ce jugement d'un familier de ce grand

pape : « Il était saint, me disait-il, mais il cachait soigneusement sa sainteté. Elle consistait dans l'habitude du sacrifice. Sauf le matin, dans la préparation à la messe, pas de prière très longue. Pas de mysticisme dans le langage : la simplicité, la bonté, l'accueil, la connaissance de la misère humaine. On venait bien le remercier, souvent, et lui raconter les merveilles qu'il avait faites. Il en riait ou il en souriait. « C'est bien possible, disait-il, que votre ami ait été guéri. Sa foi devait être grande. N'avez-vous pas lu, dans mainte page de l'Évangile : *Votre foi vous a sauvé!* C'est toujours la même chose. » Il n'aimait pas qu'on le servît, et il se servait lui-même autant qu'il le pouvait. Nous étions souvent obligés de deviner ses désirs : il ne les exprimait pas. Vous avez remarqué qu'il est mort après une très courte maladie. Il demandait toujours de mourir promptement, et de ne pas donner de mal à ceux qui le servaient. »

Un autre personnage m'a dit : « Comment a-t-il pu se trouver même une demi-douzaine de professeurs, dans le clergé catholique allemand, pour signer le manifeste des 93 intellec-

tuels? C'est un symptôme s'ajoutant à bien d'autres, et qui montre combien les têtes sont malades, dans ce pays qui compte, sans aucun doute, de nombreuses familles populaires encore saines religieusement. Comment des professeurs de théologie ont-ils eu l'audace d'approuver une déclaration où l'héritage de Kant est proclamé, pour tout le peuple allemand, « aussi sacré que son sol et son foyer? » de ce Kant qui a été défini un jour, par le herr Doctor député Paulsen : « Le philosophe du » protestantisme? » En étudiant de près ce petit paquet d'intellectuels catholiques, on reconnaît que plusieurs ont déjà fait parler d'eux, dans les années 1907 et 1908, lorsque l'agitation moderniste fut si grande et si scandaleuse en Allemagne. Vous retrouvez, dans l'approbation de la *Kultur* et de la guerre allemande, et, je puis bien dire, d'une hérésie du droit public, des hommes connus pour leur opposition, ouverte ou déguisée, aux doctrines ou aux prescriptions de l'Encyclique *Pascendi*. Pie X connaissait bien la maladie mentale de l'orgueilleuse Allemagne. Il n'aurait pas été surpris de lire, au bas de cet indéfendable document,

des signatures comme celle de ce docteur Albert Ehrhard, professeur à Strasbourg, qui fut, contre le pape, d'une si grossière insolence, et qu'il fallut rayer de la liste des prélats domestiques. »

Un autre encore m'a raconté : « J'ai été reçu en audience par Pie X, au commencement de l'année 1914, et les paroles qu'il m'a dites ce jour-là ont pris, depuis la guerre, un sens nouveau dans mon esprit : « La nation qui me » cause le plus de peine, disait le pape, c'est » l'Allemagne, à cause de sa désobéissance, de » son indépendance vis-à-vis du Saint-Siège. » Les Allemands estiment qu'ils n'ont pas à » obéir, eux, aux ordres ou aux décrets du » pape. Ils s'appliquent à se mettre en marge » de chaque acte que je fais, estimant qu'ils » n'ont pas à se soumettre, comme les autres. » Et ce ne sont pas seulement des laïcs, ce sont » des prêtres et même des évêques qui résistent » au pape. Ils ont pris cet esprit d'indépendance » obstinée dans leurs Universités, imbues de » modernisme et de protestantisme. La France, » elle, est première dans l'obéissance : *Prima* » *in obedienza.* »

Je désirais revoir S. E. le cardinal Merry del Val. Je le souhaitais d'autant plus vivement qu'il a changé de fortune. Ayant rempli, jusqu'au mois d'août dernier, les plus hautes fonctions, et les ayant quittées, selon l'usage, à l'arrivée du nouveau pape, il a connu, je le suppose, abondamment, la tempête de calomnies qui s'élève autour de la puissance et le calme trop grand qui vient ensuite. Je lui ai fait visite un soir, à l'Ave-Maria. Il habite ce petit palais de Sainte-Marthe, au chevet de la basilique de Saint-Pierre, où j'avais été reçu plus d'une fois par l'ancien secrétaire d'État de Léon XIII, où je venais saluer fidèlement l'ancien secrétaire d'État de Pie X. Le cardinal, tout jeune qu'il soit encore, a commencé de grisonner. Il vit au milieu des livres. Les salons sont tapissés de belles bibliothèques. Je ne puis dire avec quelle émotion et quel respect cet homme de grand cœur, d'un esprit si bien doué et si digne d'être associé au gouvernement d'un grand pape, m'a parlé du souverain qu'il a servi. J'espère qu'il écrira un jour quelques-uns de ses souvenirs et qu'il nous donnera, de Pie X, un portrait que personne ne saurait peindre

plus sûrement. C'est un vœu que beaucoup d'autres, sans doute, formeront avec moi. L'heure n'est pas venue. Je ne rapporterai de cette conversation qu'un seul trait, parce qu'il concerne la guerre où le monde est engagé.

Pie X avait prévu, depuis longtemps, cette guerre, et il ne cessait d'y faire allusion. Dans les années 1912, 1913, et au début de 1914, lorsque le cardinal entrait, le matin, dans les appartements du Souverain Pontife, pour travailler avec lui, et lui exposait les affaires en cours, celui-ci répondit plus d'une fois : « Cela est de peu d'importance à côté de ce qui vient. » Le pape se servait d'une expression familière et forte : « *Vien il guerrone;* elle vient la grande guerre. » Et il ajoutait : « L'an quatorze ne passera pas avant qu'elle n'éclate. » La fin de sa vie fut accablée par cette appréhension.

Lorsque je quittai le palais de Sainte-Marthe, à la nuit descendante, je ne pouvais songer à autre chose : je retrouvais, encore neuve devant mon esprit, et vivante, et émouvante, l'image de Pie X, tel que je

le vis pour la dernière fois, et l'allure un peu lasse, et la belle tête pensive, et les yeux graves de celui qui voyait, qui entendait s'approcher l'énorme tourmente, et qui souffrait déjà pour ses enfants : *Vien il guerrone.*

LA JACHÈRE

25 avril 1915.

Voici que le printemps est tout à fait venu, et nous pouvons ne pas prendre sa joie : elle nous est offerte. Même sur les plateaux du Nord et du Pas-de-Calais, d'où le vent rude et la pluie ne se retirent qu'au milieu de l'année, il y a des signes qui ne trompent point, et qui disent : Bonnes gens, hâtez-vous pour les derniers labours et les dernières semailles, sans quoi vous n'aurez au mois d'août qu'une moitié de récolte!

Hélas! des yeux pour voir les signes, il s'en trouve encore, mais ce sont des yeux de femmes et d'enfants. Les hommes sont à la

guerre; les chevaux tirent, sur les routes de frontière, les camions chargés de pain ou de sacs d'avoine; le fouet est pendu dans l'écurie, au clou de la poutre, et la mèche qui diminuait, l'an passé, d'au moins trois pouces par semaine, à force de claquer dans l'air vif, dort à présent, échevelée et arrondie, comme une aigrette de pissenlit. On ne voit plus les poules, le bec ouvert et effarées, s'envoler du bord des mangeoires, comme elles faisaient autrefois, quand la belle pouliche grise tendait le cou vers elles. Moins de bêtes, moins de gens, moins de blé en espérance, et la pensée des femmes qui est toujours au loin : quelle dure année!

Aussi le village s'endort-il comme un jour sans crépuscule, subitement. A peine les mères, quelques jeunes filles, quelques anciens de la guerre de 70 ont-ils quitté l'église, où le curé a récité la prière du soir, les litanies de la Vierge et le *De Profundis*, que chacun verrouille sa porte, et que la place devient déserte, et la longue rue, et aussi les trois petites qui, du côté du nord, font la patte d'oie. On ne se dit plus bonsoir l'un à l'autre,

on garde son fardeau pour soi, on n'est plus que des débris de familles, qui cherchent le silence et l'écart. Inutilement, la lumière d'avril, la lumière blanche et froide, s'attarde dans le ciel, au ras des terres infinies.

Le curé est rentré chez lui, dans la maison basse qui est derrière l'église, et qu'on reconnaît à la croix de fer piquée sur le mur du jardin, et aux trois poiriers en espalier qui s'épanouissent sur la façade, bien noirs, parmi les briques moisies. La servante a allumé la coquille de charbon, malgré la défense. Est-ce qu'il vivrait encore, si elle ne lui désobéissait pas? Un homme qui ne sait pas, ou qui n'a pas l'air de savoir quand il fait froid et quand il fait chaud, et qui tousse la nuit, souvent, « pis qu'un blaireau! » Il a vu la guerre de 70, n'est-ce pas? Eh bien! c'est la seconde qui lui a fait le plus de mal, celle d'à présent. Il n'est plus jeune du tout, et il a le cœur tiraillé entre tant de misères, dont aucune n'est la sienne et qui le font toutes souffrir!

Elle a raison, Marie. Elle enlève les trois assiettes, la serviette deux fois nouée, la bouteille de bière, et les quatre pommes en pyra-

mide qui figurent sur la table depuis plus d'une semaine, sans qu'il ait eu seulement l'idée d'en peler une, du bout de son couteau. Ça, c'est un signe. Il a dîné en moins de dix minutes. Il est là, devant la cheminée, assis dans le fauteuil de paille, son grand corps plié en deux, et les mains transparentes et rouges formant écran. Depuis qu'il n'a plus, pour lui donner la réplique, « monsieur l'abbé », devenu soldat, il lui arrive, parfois, de s'adresser à Marie, la servante maigre et usée, qui a l'air de comprendre bien plus de choses qu'elle n'en comprend. Et cela suffit. Elle vient, elle tourne, elle s'en va, les mots la suivent. Ce qu'elle comprend le mieux, c'est la douleur du monde.

— Marie, nous en avons dans tous les régiments ; je pourrais, de mémoire, faire la liste : des fantassins, des hussards, des canonniers, des cuirassiers, des sapeurs, et même un aviateur. Je voudrais bien les revoir, tous, même ceux qui ne m'aimaient pas. Je leur souhaite de reprendre simplement ce dont le monde n'a pas assez le goût : la vie ordinaire, la vie que nous croyons dure parce qu'elle nous cache et

nous enferme en sa monotonie, mais qui est si bonne, si bonne!

— C'est pas ce que vous disiez, l'autre dimanche, dans votre sermon!

— Qu'est-ce que je disais, Marie?

Elle ne répondit pas tout de suite, parce qu'elle devait retourner dans la cuisine, mais quand elle reparut, ses deux sabots traînant sur le carreau, elle dit, avec une vivacité qui révélait une sorte d'indignation :

— Vous disiez, monsieur le curé, que ceux qui reviendraient auraient de la gloire! (Elle prononçait : de la gloouère.) Ça leur fera grand bien, la gloire! Ils auront une belle jambe avec leur gloire!

— Vous ne savez pas ce que c'est que la gloire, ma pauvre fille! Vous pensez que cela consiste à crier dans la rue; à menacer les bonnes gens de l'Europe et même les nègres; à porter un plumet; à faire son empereur dans les jeux de boules? J'appellerais cela de la mauvaise gloire. La vraie gloire, nous en avons grand besoin. Elle ne prend pas la place des autres, mais elle garde la sienne; elle n'a pas peur de parler; et, quand il y a un pauvre

petit diable de pays qui pleure, elle demande tout haut : « Je voudrais bien savoir qui lui a fait mal? » Elle ne refuse pas de s'occuper d'une affaire de justice, sous prétexte qu'il y a du danger. Un homme qui revient glorieux, après avoir sauvé son pays, comme seront mes paroissiens après-demain, il a plus de cœur que celui qui ne s'est pas battu; il a souffert pour tous ceux qu'il regarde en face, il a médité la mort, il a frôlé le Paradis; il lui en reste du sérieux et de l'honneur dans les yeux... Marie, moi j'irai au-devant d'eux, aux limites de la paroisse, jusqu'au carrefour du Rencogné, et je les saluerai : Bonjour, Didelot! Bonjour, Havé! Bonjour, Cordebart! Chenocourt! Parcelier! Thiénard!...

— J'irai aussi, quoique mes jambes traînassent.

— On sera tous ensemble. Mais après qu'ils nous auront reconnus, pour qui sera leur second regard?

— Pour leurs champs : et peut-être bien le premier!

— Marie, voilà une grande peine pour moi : les champs n'ont pas tous leur façon. J'ai vu

la femme Didelot, et la Cordebart, et la Parcelier, cette après-midi; elles ont encore un mauvais cheval pour faire les labours de printemps, et un valet pour tenir la charrue : des petits jeunes gens de quinze ans, au menton de petite fille, à qui, en temps de paix, on n'aurait jamais confié une poignée de blé de semence. Mais la mère Chenocourt n'a pas trouvé même la moitié d'un journalier pour travailler ses terres, qui sont précisément près du carrefour du Rencogné, là où finit ma paroisse. Elle a dû aller, aujourd'hui, dans la paroisse voisine, chercher du monde. En trouvera-t-elle? Une veuve, et qui est pauvre, et qui a trois fils à la guerre : à moi, cela me fait une peine que je ne saurais dire de voir ses anciens chaumes, qui sont encore debout, au milieu des autres terres retournées et semées. Je m'inquiète pour elle de la saison qui passe. Je comprends mieux que d'autres : je suis toujours un paysan, Marie, un paysan consacré.

Elle n'était plus là, depuis plus d'une minute. Dans le corridor, on l'entendait pousser un verrou, gourmander le chat, glisser, monter l'escalier. La nuit était commencée.

La matinée du lendemain ressembla à beaucoup d'autres matinées d'avril, dans ce climat du Nord que commande la marée : le brouillard couvrit le soleil dès son lever, et vers onze heures, c'est-à-dire au moment du flux, une pluie fine se mit à tomber. Le vent du large, par grands souffles arrondis comme en ferait la bouche d'un homme, poussait vers l'intérieur, sur les guérets, sur les blés, sur le toit des maisons, des vagues d'eau en poussière, dont on voyait la courbe relevée vers le ciel et toujours voyageant.

Mais, peu après midi, les gens qui eurent affaire soit au curé, soit à la servante, eurent beau tirer la sonnette du presbytère, personne ne vint ouvrir. Et à l'extrémité de la commune, sur le plateau sans arbres, les rares passants de la campagne virent un homme et une femme qui conduisaient une charrue.

Lui, il était très grand, très droit, nu-tête sous la pluie qui collait ses cheveux blancs en houppes désordonnées; il avait relevé sa soutane jusqu'à la ceinture; elle faisait bourrelet, tachée de boue, serrée par une corde; et, à longues enjambées, soutenant des deux

bras la charrue qui heurtait les pierres, il suivait la pouliche, trop jeune pour travailler, mais courageuse et toute fumante de sueur, qu'avait louée la veuve Chenocourt. Une petite ombre courbée en deux, trébuchante, couverte d'un manteau de misère, se tenait, avec peine, à la hauteur de l'attelage, et, parfois, sur l'ordre du laboureur, levait le manche d'un fouet ou tirait sur une guide. Ni l'un ni l'autre ne parlaient. Autour d'un vieux moulin, posé sur un renflement léger du sol, et d'où les terres coulaient, d'une pente insensible, jusqu'à l'horizon de la plaine, ils traçaient un sillon, puis un autre et un autre encore.

Quand le jour commença à décroître, comme ils étaient arrivés au plus près du moulin, Marie arrêta l'attelage, et dit :

— Je ne suis pas comme vous; j'étais couturière avant de vous servir : je n'en peux plus.

Elle était blanche comme le ciel tout lavé et dégagé de nuages qui luisait du côté du vent.

— Rentrez donc à la maison, Marie, vous l'avez bien gagné, car la terre était dure.

Elle fit quelques pas, descendant les guérets dans le silence qui suit les longues pluies.

— Vous sonnerez l'*Angelus*, lorsque l'heure sera venue, dit encore l'abbé.

Une voix, comme un souffle, répondit oui.

Et sans plus être aidé, tout seul dans le désert des labours et des blés nouveaux, jusqu'à la grande nuit, le curé se remit à défoncer, au pas de la jument grise, la jachère encore longue des trois mobilisés.

L'AUMONIER

6 mai 1915.

La lettre que voici a été écrite à sa mère par un maréchal des logis de dragons. Elle est si jeune, si brave, si noble, que j'ai éprouvé de la joie en la lisant, et que j'ai remercié l'ami de qui je la tiens. Je la citerai donc, afin que cette joie soit à plusieurs :

« Maman chérie,

« Je viens d'assister, au fameux bois de X..., où nous sommes depuis quatre jours, à l'un des spectacles les plus grandioses et les plus impressionnants de la guerre moderne.

« Vers six heures du matin, en revenant des

tranchées de première ligne où nous avions veillé toute la nuit, et fait des patrouilles, nous apprenons que l'aumônier de la brigade de cavalerie dit une messe à sept heures et demie. En effet, au milieu des bois, à l'heure indiquée, dans une ancienne remise de château à moitié ruiné, un brancardier-prêtre, en bottes et éperons, revêtu des ornements sacerdotaux, assisté d'un adjudant, frère mariste à longue barbe blonde, héros cité récemment à l'ordre du jour de l'armée, commençait l'office divin, devant l'autel improvisé, fait d'un vieux placard renversé.

« Tout autour, dedans et dehors, une nombreuse assistance, émue et recueillie : des officiers supérieurs, des capitaines grisonnants, d'élégants sous-lieutenants imberbes, des hommes de tout grade et de tout âge..., ceux qui ont échappé à mille morts déjà, ceux qui ont été blessés et sont revenus sur le front..., ceux qui vont mourir demain, peut-être aujourd'hui, peut-être dans une heure, ou même dans une minute, — car les Allemands bombardent le bois du soir au matin, — tous ces gens, sur lesquels plane la grande ombre de la mort,

adoraient en silence le Dieu des armées : « *Sanctus... Sanctus Deus sabaoth !* » Puis l'adjudant barbu, à genoux dans la poussière, récite le *Confiteor*. A côté de lui viennent se ranger colonel, officiers et soldats, « *Domine,* » *non sum dignus!* » dit le prêtre en levant l'Hostie sacrée... Tout le monde se frappe la poitrine et communie, tandis qu'éclate, au dehors, le fracas des marmites, et que les obus passent et repassent, en sifflant, au-dessus de la fragile toiture. Puis la dernière bénédiction et le dernier Évangile.

« Le prêtre-soldat se retourne et parle. Il dit la nécessité de vivre en Dieu et pour Dieu toutes les minutes de notre brève existence, l'utilité de la prière en action, de la prière sans paroles, de l'offrande suprême offerte au Crucifié à l'heure suprême de la mort prochaine. Il rappelle les blasphèmes des barbares, qui ont osé railler la Vierge de Lourdes, et sa voix forte de soldat, ses paroles martelées, simples, brutales, s'échappant de l'abri trop étroit, se répandent sous les grands pins, par-dessus les fronts pensifs. Enfin, une dernière prière pour la France, un *De Profundis* pour

les frères morts : et le murmure des réponses se perd dans le bois, avec la plainte du vent qui fait frissonner les branches...

« Dussé-je vivre cent ans, je me rappellerai toute ma vie ces choses-là. Un seul de ces spectacles, même pour un incroyant qui serait simplement un artiste ou un poète, vaudrait toutes les fatigues et les risques de la guerre... »

Sans doute, nombre de Français, qui sont morts dans cette guerre, n'avaient pas la foi de ce jeune homme. Il y a des raisons multiples qui peuvent déterminer au sacrifice de la vie des hommes qui ne sont pas croyants : il y a l'honneur, l'exemple, l'amour de la patrie; il y a aussi tant de survivance, en eux, de l'âme de leurs pères! Mais, si l'on peut comprendre d'autres genres de courage, on ne saurait en trouver un plus beau que celui-là. Il me touche comme une chose parfaite. Il est joyeux; il est sans haine aucune; il commande aux nerfs et au sang; il est fait de tous les grands amours, sans en excepter un; il n'a pas de mesure et il est raisonnable.

Comme on le voit, ce dragon, retournant à son bois où ses camarades l'appellent de loin, plaisantant avec eux, riant parce que la belle jeunesse ne peut se passer de rire, et causant du jour prochain où on va les « avoir! »

Et que pense-t-il, l'aumônier? Il s'en va, lui aussi, songeant aux paroissiens de sa paroisse où l'on meurt si vite, à des enfants qui l'attendent, à des recommandations qu'on lui a faites, à des bonnes volontés, à des refus de la grâce, à la tournée qu'il fera tout à l'heure dans les tranchées, à des figures disparues et qui l'enveloppent : « Même par delà la mort, donnez-moi le secours! donnez-moi le secours! » Une immense fraternité lui emplit l'âme. Il se trouve bien seul pour tant d'ouvrage.

Où est-il né? Peu importe : il est de France. De quelle famille? Probablement d'une famille modeste, où tout était en place, l'autorité et la tendresse, où l'on travaillait, où l'on s'aimait avec une grande estime, père, mère, enfants. Peut-être aussi est-il d'une famille riche, mais où la richesse, ayant affiné l'éducation, l'esprit, le visage même, n'a pas gâté le cœur; où la puissance de sacrifice a grandi, au

contraire, et suffit aisément aux devoirs multipliés.

Qu'il vienne d'ici ou de là, je le répète, il est de France, d'un pays où l'on se donne tout entier, lorsque la cause en vaut la peine. Il a eu une enfance heureuse, en tout cas abritée. Et c'est parce qu'il a compris son bonheur qu'il l'a abandonné pour se dévouer aux malheureux. Avant de les connaître, il a deviné les misères du monde, les misères physiques, les autres aussi, les plus grandes. Il a dit : « Je leur appartiens. Je leur porterai cette lumière, ce pardon, cette paix, cette espérance et cette force qui m'ont été prodigués : il faut que je partage! »

A dix-huit ans, au sortir du collège, il s'est séparé de sa famille; il s'est mis à l'étude de la philosophie et de la théologie; surtout il a cultivé, dans le silence et le recueillement, les vertus dont il faut avoir une ample provision pour être un médecin d'âmes. Un peu plus tard, il a reçu les pouvoirs mystérieux qui font de lui le prêtre, médiateur, consolateur, et juge au nom de l'invisible Justice. Il a compris que l'épreuve est la quête divine, perpétuelle,

de quoi acheter la vie éternelle. Il accepte plus que le lot commun. Il se sacrifie.

Lorsqu'il rentre dans la société, distinct, marqué d'un caractère ineffaçable, il est avant toute chose un des biens des pauvres, des tristes, des délaissés, celui sur qui toutes les misères ont un droit et qu'elles ne lâcheront plus. Et c'est pourquoi elles peuvent exiger qu'on le leur donne, et qu'il parte avec elles, pour les assister et pour les absoudre, quand on leur dit : Allez vous battre!

Il est donc parti. Et maintenant je puis citer quelques pensées de cet aumônier militaire, quelques fragments de ses lettres qui m'ont été communiqués. Il ne les a pas écrites pour être publiées. Il exerce son ministère sur la ligne de feu et dans les ambulances les plus proches du feu. Il est au nord, au sud, au centre. Les noms changent, les aptitudes sont différentes, les âges varient entre vingt-cinq et cinquante ans : mais le cœur est le même. C'est toujours l'Aumônier.

— « Mes paroissiens me prennent tout mon temps, et même ils m'ont pris tout mon cœur.

Vous ne sauriez croire combien est absorbant et consolant le ministère du prêtre-soldat. On écrira l'histoire extérieure de la guerre; on citera de grands noms; on exaltera de beaux gestes : ce qu'on ne saura point, ce seront les actes d'héroïsme qui se passent dans le secret des âmes, et qu'on n'arrive à connaître que par surprise, ou quand on passe en prêtre au chevet des blessés ou au confessionnal. On ne se blase point sur de pareilles scènes. Elles perfectionnent la sensibilité. La guerre simplifie l'âme. »

— « Je suis allé le voir, lui qui se déclarait ennemi des prêtres. Il était blessé. Il m'a reconnu, et voilà son maigre visage qui se tend vers moi. Je veux me retirer après quelques moments; il me retient : « Ma vie c'est de » lutter, vous le savez bien. Mais, de vous » voir parmi nous, depuis le commencement » de cette guerre, cela me retourne. Jusqu'ici je » n'ai connu que la passion du bien-être pour » les camarades et pour moi, et puis la haine » universelle. Et vous nous montrez que la « haine n'existe pas. Ce matin, vous pleuriez,

» quand mon voisin est tombé, comme s'il avait
» été votre frère. A moi, bien des fois, vous
» avez tendu la main. Vous êtes plus gai que
» nous. Je me suis fait cette réponse : c'est sa
» croyance qui le pousse; elle doit être vraie. »

— « Même ceux qui n'usent pas de notre ministère sont heureux d'avoir un prêtre avec eux. Ces hommes, à qui la France demande le sacrifice de leur vie, comment leur refuserait-on l'assistance d'un prêtre, quand le plus misérable condamné l'obtiendrait sans peine? Notre place est parmi eux; notre costume doit être celui auquel ils sont habitués : la soutane; nous devons être reconnaissables; une foule d'âmes nous demandent courage, et en donner est notre mission. L'expérience est faite : un aumônier qui aime les soldats et qui en est aimé est aussi utile dans le danger que dans les ambulances et dans les hôpitaux. Il en faut partout où l'on souffre et partout où l'on meurt. »

— « A onze heures du matin, je me trouvais dans les tranchées, quand, subitement, sans autre préparation d'artillerie que le bombar-

dement habituel, des coups de mine en firent sauter une longueur de deux cents mètres. Aussitôt, l'infanterie allemande se précipitait dans la crevasse, et une canonnade faisait barrage, en arrière, sur tous les chemins d'accès. La grêle de balles et d'obus dura deux heures, pendant lesquelles j'eus la consolation de distribuer beaucoup d'absolutions, de communions. La journée finit sous un marmitage assez ralenti. A minuit, contre-attaque. Les bataillons avancent peu à peu, dans l'ombre; tandis qu'ils attendent l'heure du carnage, dissimulés par petits paquets derrière les tranchées ou les ruines, je passe au milieu d'eux, lavant les âmes. Enfin l'heure approche; ils mettent baïonnette au canon. La Providence m'a si bien placé que tous, au moment de s'élancer à l'assaut, défilent devant moi. Un jeune et beau gars, imberbe, s'approche, lui aussi, et demande, non pas l'absolution, mais le baptême. Pas moyen de trouver une goutte d'eau, alors que dans d'autres tranchées il y en a jusqu'aux genoux. Heureusement N.-S. a sauvé le pauvre enfant de la fournaise. Je ferai le baptême un jour prochain. »

— « Parmi les jeunes recrues nouvellement arrivées, beaucoup ne savent pas qu'il y a une vie future, et, devant un crucifix, sont incapables de dire ce qu'il représente. Et, dans quelques semaines, beaucoup seront tués! Je vous en prie, bénissez-moi. »

— « Depuis des mois, je suis devenu un des rouages de la gare, que je ne quitte ni jour ni nuit : je vis dans une admirable harmonie avec le chef de gare, les sous-chefs, les contrôleurs, les conducteurs; tous les gens du P. O. sont simples et sérieux; souvent aussi nous les soignons, car il y a des accidents. Ce qui m'enchante, ce sont mes infirmiers, quinze poilus, qui arrivent de partout, de Paris et du fond de l'Indre. Ils sont devenus sincèrement exquis, d'un dévouement à toute épreuve, même quand il faut se lever à une heure et demie du matin et transporter 200 blessés. Je vous assure que j'ai fait une vraie découverte, en les voyant si charitables. Ils sont de tout âge : un ouvrier tourneur de Paris, un wattman, un restaurateur, un marchand de plumeaux, des ouvriers, un domestique, un

charretier. Je les aime bien et ils me le rendent. »

— « Je venais de communier un sergent-fourrier, dans une maison de village. Je continue mon chemin. Des obus éclatent en arrière. On court après moi : Venez! venez! J'arrive dans la maison mise en pièces par la canonnade, et je reconnais mon sergent-fourrier, gravement blessé, qui me tend la main. Je lui demande d'offrir à Dieu ses souffrances : « C'est déjà fait, monsieur l'aumônier. » Et il sourit, d'un vrai sourire. Pourtant, il a reçu un éclat d'obus dans le ventre; il a un bras abîmé. Nous nous baissons, ses camarades et moi, pour l'emporter. Il ne peut retenir une plainte. Nous hésitons; nous voulons le poser de nouveau à terre. Mais il nous dit : « N'ayez pas peur de me faire mal. » Vous avez l'ordre : emportez-moi! » Je n'ai plus revu mon enfant. Je ne sais pas s'il est mort. »

Jusqu'ici je n'ai donné aucun nom. J'en dirai un : il faut que soit signée la belle parole

que je vais rapporter. Peut-être vous souvenez-vous que, vers le milieu de mars, l'abbé Louis Lenoir, aumônier titulaire de la 2e division d'infanterie coloniale, a été nommé chevalier de la Légion d'honneur. Dans la proposition, qui fut lue devant les troupes, le généralissime disait : « Depuis le début des opérations, provoque chaque jour l'admiration des hommes et des officiers, par son courage et son abnégation. Dans tous les combats, a toujours été aux premiers rangs, pour se porter au secours des blessés, se prodiguant à tous, indistinctement. Vient d'être blessé d'un éclat d'obus, alors qu'il transportait un blessé au poste de secours. » Or, le 17 mars, l'abbé Lenoir était à son poste, occupé des soldats, ne songeant guère aux honneurs, lorsque, à neuf heures et demie du matin, un cycliste vint lui dire : « On vous attend au quartier général. » A onze heures, devant un régiment de coloniaux sous les armes, et de nombreux soldats, le drapeau étant présent, l'aumônier est fait chevalier de la Légion d'honneur par le général Gouraud. Les hommes sont contents; ils savent que c'est leur ami qui est récompensé; ils ont

vu, depuis sept mois, son héroïque charité; ils disent : « Voilà une croix qui n'est pas volée! » On vient, de divers côtés, le féliciter. Lui, selon le récit d'un témoin, « content, mais ne voulant pas avoir l'air de plastronner avec sa croix nouvelle, par-dessus le bijou épinglé, il avait boutonné sa robe ». Il avait peur d'effaroucher quelqu'un. C'est si vite fait! Vers le soir, dans quelle tranchée, dans quelle maison ruinée, dans quel coin d'ambulance, je l'ignore, il eut un moment de loisir. Vous savez que les aumôniers portent, pendue à leur cou, une custode de métal où sont enfermées des hosties consacrées. Alors, il se mit à écrire à un très intime ami, et il commença ainsi : « Ce matin, j'étais très occupé à confesser mes chers marsouins, quand on m'apporta l'ordre de me rendre immédiatement au quartier général, où le général m'attendait pour me remettre, devant les troupes, la croix de la Légion d'honneur. Ma grande joie est que la décoration s'est trouvée attachée, officiellement, sur le Saint-Sacrement même, qui, dans l'occurrence, la méritait seul. »

Quand je lis des mots comme celui-là, et des traits comme ceux-là, un cri monte de mon cœur : que c'est beau, la France ! Et lorsque je lis des choses tristes, — il n'en manque pas, — je répète mon cri, pour effacer.

LA GRANDE LETTRE

9 mai 1915.

Elle et lui, depuis plusieurs heures, dans le grenier de la ferme, ils vannaient l'avoine.

C'est elle qui, des deux mains, agitait et faisait tanguer et rouler, comme un petit navire sur les lames, le van large d'un mètre, pendu par une corde à une poutre de la charpente, et que l'homme emplissait de grain, à pelletées régulières. La poussière tombait en partie sur le carreau, et, en partie, prise par le courant d'air qui traversait le grenier, entraînée, emmêlée, sortait en gerbes de fumée par la fenêtre. Marie Palaret en avait sur les mains, sur les bras nus, sur la peau du visage et sur

les cils qui paraissaient tout blonds, bien qu'elle fût châtaine plutôt avec des reflets roux, et pour tout dire alezane de cils, de sourcils et de cheveux. Elle s'était couvert la tête d'un grand mouchoir noué sous le menton. Et sans mot dire, presque sans repos, regardant parfois à gauche le tas d'avoine poussiéreuse qui diminuait, et, à droite, le tas d'avoine nettoyée qui grossissait, elle travaillait, plus nerveuse qu'un homme, plus essoufflée, mais peut-être plus courageuse à l'ouvrage.

— Enlevez la poussière, dit-elle, à la dernière pelletée. Dressez le tas; fermez la lucarne à demi seulement : il a besoin de respirer.

— C'est bien, patronne ; mais un travail pareil, — depuis cinq heures que nous peinons, — ça mériterait une bouteille.

— Et moi, est-ce que je bois?

Il ne sut que répondre. Du bout du grenier, le pied déjà sur la dernière marche de l'escalier, elle reprit :

— Quand Baptiste Palaret reviendra de la guerre, il y aura du vin pour tout le monde!

Au bas de l'escalier, elle passa entre deux monceaux de trèfle vert, qui attendaient, aplatis

et tassés, qu'un coup de fourche les jetât dans les mangeoires de l'étable voisine; se baissant, elle en prit une poignée, qu'elle approcha de son nez, puis rejeta en faisant la moue.

— Eh! Montapas, cria-t-elle, les lèvres rondes levées vers la charpente : le trèfle commence à sentir l'aigre; qu'il n'en reste pas, ce soir!

— Non, patronne!... Ah! la mâtine, elle me commande comme si j'étais son homme!

Ces derniers mots furent dits tout bas. Elle avait déjà, du bout du pied, poussé le vantail toujours mobile de la porte de la grange: car, de ses deux mains, en femme qui ne perd pas de temps, elle dénouait le bout de toile dont elle avait protégé ses cheveux, puis tapotait son chignon bien serré, fait en colimaçon, et ses bandeaux bien mousseux. Regardant les poules dans la cour, les pigeons sur le toit et, dans le chemin de gauche, le « biquart » qui revenait de la forge, à cheval sur la jument, elle rentra dans la maison, la longue maison blanche, en haut de la cour en pente. C'était une fermière aisée, logée presque dans le neuf, dans une des meilleures fermes de la Nièvre. Le propriétaire, le comte de Saint-Saulge,

avait recrépi les façades, blanchi l'intérieur, rentuilé la toiture et ajouté deux pièces aux bâtiments anciens, toutes deux parquetées, lorsque le jeune ménage, une dizaine d'années plus tôt, était venu habiter le pays.

Madame Palaret, dans la cuisine, lava ses bras trop poussiéreux, et dit à la fille de charge, Marguerite, à la figure de chèvre effarouchée :

— Qu'on ne vienne pas m'embêter pendant que je fais mes comptes, tu entends?

Les dames du monde disent : « Je n'y suis pour personne. » Elle ne voulait pas dire autre chose. Mais ce n'était pas des comptes qu'elle allait faire, non! Dans la chambre-salon, la parquetée, entre les lits revêtus de leur courte-pointe et dominés par l'édredon rouge, elle s'assit près de la table ronde, prit un buvard d'écolière, l'ouvrit, et commença d'écrire avec application.

« Monsieur le général,

» Je me permets de vous écrire pour vous demander une faveur, c'est-à-dire l'autorisation d'aller voir mon mari, sapeur au N^e^ batail-

lon territorial du génie, 7e Compagnie, secteur postal 200, numéro matricule 1778.

» Mon mari s'appelle Baptiste Palaret, il est de la classe 1897. Il a été mobilisé le 4 août; le lendemain, on l'embarquait dans la direction de l'Alsace, d'où il est revenu à Châlons, d'où il est reparti pour l'Alsace, où je suppose bien qu'il est en ce moment, sans vouloir violer le secret militaire. Si je vous fais ces détails, ennuyeux pour vous, monsieur le général, c'est pour vous dire qu'il n'a jamais eu un seul jour de permission, depuis neuf mois.

» Je désirerais d'autant plus le voir, mon pauvre Baptiste, qu'il y a plus d'un an que je le soignais, pour une maladie de poitrine, — pas la plus grave, une petite, mais bien ennuyeuse, tout de même, — et que je lui avais conseillé de demander un certificat, afin de rester dans un dépôt, le temps au moins de s'habituer. Il m'a répondu qu'il ne manquerait pas d'hommes plus malades que lui, et qu'il ne demanderait rien du tout. Ça, c'est très bien.

» Il a été récompensé de son courage : sa

santé ne peut pas être parfaite, mais il a pu faire son devoir, comme les camarades. N'est-ce pas qu'il a mérité la faveur de me revoir?

» Donc, monsieur le général, je vous demande bien humblement l'autorisation d'aller retrouver mon mari, pour deux jours seulement, trois si vous voulez bien : Baptiste Palaret, sapeur au N^e^ bataillon du génie, secteur postal 200, numéro matricule 1778. Je crois bien, — sans en être sûre, — qu'il était dernièrement au village de X... : mais, avant que j'aie fait le voyage, il peut avoir été déplacé de quelques kilomètres : vous savez mieux que moi ce qu'il en est, dans le métier militaire... »

Ici, madame Palaret releva sa plume, et s'interrogea. Ne ferait-elle pas bien de donner son signalement au général? Sans doute : car, pour établir « la pièce de voyage », il fallait connaître la personne qui serait autorisée à franchir les lignes des armées, il fallait qu'il n'y eût point de doute, et qu'on fût certain de voir et d'entendre madame Palaret, et non une aventurière quelconque. Elle reprit donc :

« Je vais à présent, monsieur, vous donner

mon signalement. J'ai trente-deux ans. Je suis blonde châtain, de taille moyenne, j'ai les yeux clairs, les dents aussi. Quand j'étais toute jeune, on ne disait pas que j'étais laide, et je n'ai pas beaucoup vieilli. Je m'appelle Marie Le François, épouse Palaret. Je suis cultivatrice d'un domaine de 36 hectares, et, depuis le départ de mon mari, j'ai travaillé de toutes mes forces, pour que rien ne souffrît, ni les gens, ni les bêtes. Je suis simplement métayère ; je n'ai pas d'autre fortune que mon travail. Le maire de ma commune m'a offert l'allocation, comme femme de soldat : j'ai refusé, disant que je n'avais malheureusement pas d'enfant à élever, et que je laissais l'argent pour celles qui avaient de la marmaille.

» Donc je suis seule, dans la commune, qui ne touche pas mon allocation. Si je dis cela, monsieur le général, ce n'est pas pour me vanter, attendu que j'ai simplement fait mon devoir, et qu'il était moins pénible que celui des soldats; mais je me suis dit : c'est peut-être une raison encore pour qu'on me permette de voir mon mari. Pour tous les deux, ça serait une récompense.

» Pardon, monsieur le général, de vous importuner, et recevez toutes mes salutations,

» MARIE PALARET,

» A la Haie-Martine, commune de Saint-Saulge (Nièvre). »

Quelques jours plus tard, dans l'ancienne salle à manger d'un notaire de campagne, le général achevait de donner ses ordres pour la journée, à son chef d'état-major.

— Plus rien dans le courrier, Matheville?

— Non, mon général, plus rien de militaire : il y a pourtant la lettre d'une petite femme.

— Ah! diable!

Le colonel de Matheville, grand Normand des pays d'herbage, rose de teint et solide comme un pont, tenait la lettre entre deux doigts.

— Ce qui me touche, dit-il, c'est qu'elle ait refusé l'allocation et qu'elle conduise sa ferme, là, toute seule. Ah! les femmes valent mieux que les hommes! Chez moi, mon général, les ouvriers profitent de la guerre pour demander, aux herbagers, des salaires de percepteurs des finances, et puis trois pots de café par jour, et

puis un demi-litre d'eau-de-vie, et puis trois litres de cidre. Ce n'est pas tout : il est stipulé que le cidre sera pur jus! Le soir, ils ont tout bu, le cidre, l'eau-de-vie, le café, la paye; et si on leur fait un reproche : « Bah! disent-ils, » quand nous serons vieux, nous aurons la » retraite! » La petite Palaret est d'une autre espèce, j'en réponds!

— Enfin, que demande-t-elle?

— La permission de venir voir son mari.

Le général se leva, en riant.

— Matheville, vous avez deux natures : vous êtes terrible aux Boches et faible envers le civil; vous êtes une idylle armée.

Il prit néanmoins la lettre, la parcourut. et dit encore, en se dirigeant vers la porte :

— Nous sommes en guerre, Matheville! Faites bombarder la côte 570, et ne pensez plus à la petite madame Palaret!

Le colonel connaissait bien son chef. Il ne jugea pas que la demande fût rejetée. Le soir même, en revenant de son poste d'observation, il rencontra un médecin-major, et fit route avec lui.

Ah! Nièvre aux bœufs blancs! Nièvre aux prairies en pente couronnées de taillis! Ce fut une journée claire, cette journée de fin avril, où le gros marchand de grains, connu dans tout le pays sous le nom de Burette, parce qu'il avait la tête petite et forte la panse, fit entrer dans la cour de la Haie-Martine son tilbury dépeint, et demanda :

— Madame Palaret a-t-elle de l'avoine à vendre?

— Et de la jolie! dit Montapas. Toute fraîche vannée!

— Alors, va dire à la patronne que c'est le père Burette.

Elle vint, vive comme toujours, et se tint debout contre la roue, tandis que le valet allait, dans le grenier, prendre au creux de ses deux mains l'échantillon d'avoine. Le marché fut vite fait. Montapas s'étonna qu'elle n'eût pas marchandé. Il s'étonna bien plus lorsque, à peine le marchand disparu au tournant du chemin, la patronne se mit à rire, d'un rire si franc qu'il n'avait pas vu rire ainsi depuis le commencement de la guerre.

— Charmant homme! disait-elle. Montapas,

j'ai vendu les trois cents boisseaux d'avoine. Je cours chercher les sacs chez le meunier de Saint-Saulge. Montapas, vous chargerez les pochées dans la grande charrette, et vous attellerez les deux chevaux qui nous restent. Je partirai à cinq heures et demie demain matin. C'est moi qui conduis.

— Vous?

— Pourquoi pas?

— A Nevers?

— Il n'y a jamais que dix lieues de pays! Je me tirerai d'affaires. Mais ne m'attendez que le lendemain, et même un peu plus tard.

C'est ainsi que Nevers vit passer dans ses rues une grande charrette chargée d'avoine, et qu'une femme jeune conduisait. Marie Palaret s'était un peu inquiétée d'avoir à livrer les sacs dans un entrepôt militaire. Mais il n'y avait là que de vieux territoriaux, qui furent d'une galanterie raffinée, ou du moins qui crurent l'être.

— Vous n'avez pas vu un sapeur du génie, leur dit-elle, un grand maigre, assez beau, qui a les moustaches tombantes et va les bras ballants?

Aucun ne l'avait vu.

Elle ramena donc la charrette vide, peinte en bleu, et qui portait son nom sur une plaque de fer-blanc, jusqu'au cœur de la ville, et obtint de la laisser, quand les chevaux eurent été dételés, devant l'hôtel où de père en fils les Palaret s'attablaient pour une heure ou deux les jours de foire. Elle ne s'en éloigna guère, se disant que le maître de la Haie-Martine ne passerait pas à côté de ce bleu-là sans reluquer l'étiquette.

Et, en effet, le lendemain, vers neuf heures, — elle avait mis son chapeau de ruban noir, qui n'avait guère de style, et sa jaquette du dimanche, — elle vit venir, les bras ballants, et la tunique aussi ballante sur ses longues jambes, Baptiste Palaret lui-même, du N^e^ génie, numéro matricule 1778.

— Ah! ma femme, dit-il, comment c'est toi! Moi qui me demandais comment faire pour aller à Saint-Saulge? Ils ne donnent guère de permission!

— C'est pour cela que je suis venue. Je savais qu'on te ferait venir à Nevers.

— Tu ne sais pas que je suis malade? Il

faut même que je sois bien malade. On m'a reconnu sans que je le demande! Un major m'a rencontré : « Palaret, vous irez vous reposer pendant huit jours, vous partirez demain matin. » Je tousse un peu, mais je dois avoir autre chose. Je ne sais pas ce que j'ai?

Marie Palaret l'embrassa, devant la porte de l'hôtel, se mit à rire comme elle avait ri devant Montapas, à la Haie-Martine, et répondit :

— Tu as simplement une femme qui est plus fine que toi, mon pauvre Baptiste. Tout est venu d'une lettre, je te conterai ça, d'une lettre que j'ai eu bien du mal à écrire, mais que je ne regrette pas!

JOURNAL

D'UNE

SŒUR FRANÇAISE DE JÉRUSALEM

13 mai 1915.

J'ai entre les mains un gros cahier, couvert d'une écriture rapide. Ce sont les notes écrites par une religieuse française dont le monastère était situé aux environs de Jérusalem, et qui travaillait là, depuis longtemps, *ad majorem Dei gloriam*, et pour le bien de la France, lorsque la guerre qui troublait déjà l'Europe vint aussi troubler l'Orient. Ceux qui ont visité l'Asie Mineure savent quel était le renom de la France dans toutes ces provinces, et surtout en Syrie, dans le Liban et en Palestine. C'était une espèce de gloire très ancienne et qui se

faisait aimer. Nous étions redoutés depuis les Croisades, mais comme une puissance juste, qui n'abuse pas de la force et qui n'opprime point; nous étions, pour le Turc, tout autre chose qu'une nation envahissante, toujours prête à menacer pour obtenir une concession nouvelle. Nos œuvres de miséricorde et de prière parlaient au cœur des pauvres, et au cœur même des disciples de Mahomet. Elles étaient une compensation que d'autres n'apportaient pas, une noblesse, une amitié. Elles avaient multiplié, avec le temps. Les maisons blanches des monastères luisaient au sommet des collines, et là, il y avait, presque toujours, un orphelinat, un hôpital, un asile, une école et toujours une aumône. Nos ennemis nous enviaient ces colonies qui ne coûtaient presque rien à la mère patrie, et qui la servaient si bien. Lorsque l'Empereur Guillaume II, dans son célèbre voyage en Orient, arriva aux portes de Jérusalem, et qu'il vit, sur tant d'établissements et de maisons, soit dans la ville, soit dans la campagne voisine, flotter le drapeau français, il se pencha vers notre consul général, et lui dit : « Vraiment, la France est bien représentée ici ! »

Une des petites religieuses qui ont dû quitter — provisoirement — la Palestine, m'a donc confié ce journal des dernières semaines passées sur la terre d'Orient, et j'ai choisi, çà et là, des fragments qui m'ont paru intéressants.

D'après ce témoin, peu mêlé aux choses du monde, qui n'écrivait ni pour vous, ni pour moi, mais pour garder le souvenir de ce qu'elle voyait, les Allemands habitant la Palestine se hâtent, dès le début de la guerre, de travailler l'opinion. Ils ne cessent, après la Marne, de vanter la marche à travers la Belgique, afin que les Turcs n'entendent pas le bruit de la victoire française. Dans les premiers jours d'octobre, pour fêter la prise d'Anvers, la colonie allemande de Jérusalem donne un grand bal. « Nous sentons, de plus en plus, que les événements européens conduisent l'Orient. » Les Capitulations sont abolies. Ce ne sont pas des ambitions que les Allemands essaient d'éveiller chez leurs alliés ; elles coûteraient quelque chose aux conseilleurs : ce sont des convoitises. Ils essaient de fanatiser le peuple. L'histoire est ébranlée, les amitiés chancellent, non pas toutes assurément, mais en assez grand nombre

pour que la sécurité ne soit plus entière, si de telles provocations continuent.

Il y avait eu, au commencement d'août, des signes d'affection pour la France, qui avaient singulièrement mécontenté les Allemands. Les premiers soldats mobilisés s'étaient avisés de crier, dans les rues de Jérusalem : « Liberté! Liberté! Si c'était pour la France, nous partirions volontiers, mais pas pour l'Allemagne! »

Et ils partaient, malgré eux, pour l'Allemagne. Voici, en effet, ce que raconte le journal :

« Ces premières troupes partirent pour renforcer l'armée allemande et l'armée autrichienne. La Turquie fournit ainsi, nous dit-on, 40 000 hommes à ses alliés. Leur départ passa presque inaperçu, parce que la mobilisation des Allemands établis en Orient les enveloppa. Les soldats turcs gagnèrent l'Allemagne et l'Autriche en compagnie des mobilisés qui se rendaient à l'appel. Cet appoint, fourni par la Turquie, ne sembla pas attirer l'attention du public européen : les numéros des journaux français ou égyptiens qui furent lus à Jérusalem n'en parlèrent pas. »

Le 3 novembre, les religieuses de plusieurs couvents des environs de Jérusalem furent invitées, par le Patriarche, à se réfugier dans la grande hôtellerie des pèlerins appelée Casa Nova. Il agissait d'après l'avis du gouverneur de la ville, qui affirmait ne plus pouvoir garantir la sécurité des maisons situées dans la campagne. De nombreuses troupes allaient passer, il fallait se hâter. Les pauvres sœurs partirent donc sans emporter autre chose qu'un peu de linge, la plupart à pied, quelques malades en voiture. « La foule s'était assemblée sur notre passage, et il nous était bon de sentir une compatissante sympathie chez ces pauvres gens du village. Beaucoup de femmes pleuraient et faisaient des vœux pour notre prompt retour; les hommes avaient le regard sombre et consterné. Un maître maçon musulman fut chargé de protéger notre maison, et il reçut, à cet effet, un écrit. Quant à notre domestique chrétien, auquel nous avions fait nos recommandations pour le bétail et le soin du ménage, il faisait peine à voir, penché sur le seuil de la porte, nous suivant du regard. La nuit tombait. »

Dans la grande maison de Casa Nova, à Jérusalem, sont donc réunies plusieurs communautés françaises, chacune s'efforçant, même en ces heures de trouble, de suivre ses usages et ses règlements. Les religieuses cloîtrées avaient été logées aux étages les plus élevés, afin que le silence fût plus grand autour d'elles.

« Dès le 6 novembre commencèrent à arriver à Jérusalem les soldats annoncés. Leur aspect faisait pitié ; une longue route les avait exténués. Il y avait un nombre considérable de chameaux et d'ânes portant les munitions, les vivres et des bidons de pétrole en très grande quantité... Les religieux français des divers ordres avaient dû aussi évacuer leurs monastères. Le vaste établissement des Pères Blancs fut un des premiers occupés par les troupes de passage à Jérusalem. L'église étant sanctuaire national pour les Français, les officiers allemands commandant les soldats turcs témoignèrent une joie haineuse, et firent une entrée bruyante dans l'établissement. En tête était la musique militaire, dont plusieurs instruments avaient été « empruntés » à la fanfare des Pères Blancs. Le supérieur, le P. Féderlin, était

Français et d'origine mulhousienne : les Allemands virent là une occasion de mieux manifester leur haine nationale, car les télégrammes avaient apporté à Jérusalem la nouvelle de la prise de Mulhouse par les Français, et ensuite de la reprise par les Allemands. Le magnifique jardin fut dévasté, saccagé par les chevaux, et tout l'établissement occupé par les soldats... »

15 novembre. — « La déclaration de guerre est affichée à Jérusalem. Grand émoi parmi la population. Les consuls de France, d'Angleterre et de Russie se voient retenus, bien que rappelés par leurs gouvernements et malgré la promesse formelle qu'on leur avait faite de les laisser partir.

« Les autorités turques, toujours sous la pression allemande, continuent de faire occuper les établissements français. Les sœurs de Saint-Joseph, de l'hôpital Saint-Louis, reçoivent l'injonction de se rassembler dans une même salle, et il leur est défendu, désormais, de recevoir des malades. La salle d'opérations, avec tout le matériel de chirurgie, est mise sous scellés; sous scellés également la pharmacie. Or il y a, en ce moment, une épidémie de

diphtérie et une épidémie de petite vérole : que cela est cruel! A l'hôpital des sœurs de la Charité, à Bethléem, les autorités s'emparent également de tout le matériel, qui est considérable. On fait tout transporter au loin, à dos de chameaux; ce pillage doit servir, dit-on, à outiller une ambulance pour les Turcs. A Jaffa, l'hôpital est complètement dévalisé et le matériel expédié à Damas. Le domestique n'a plus à garder qu'une maison vide. Parfois on vient lui réclamer du linge ou des objets qui n'ont jamais été ou qui ne sont plus à l'hôpital, et, comme il ne peut donner ce qu'il n'a pas, il est puni d'une terrible bastonnade qui lui brise le corps et le visage même... Le terrible caïmacan n'épargne même pas les jeunes enfants qui ont fait circuler des nouvelles véridiques de la guerre et parlé d'insuccès allemands. Ces pauvres petits, en punition de leur prétendu complot, reçoivent une telle bastonnade que les ongles des doigts de pied se détachent. Les Russes, les juifs russes ou français ont aussi été traités d'une manière indigne. »

17 novembre. — « Les consuls obtiennent enfin leur sauf-conduit, et le consul général de

France part pour Jaffa, avec son chancelier. Une foule sympathique l'accompagne à la gare de Jérusalem, mais la police fait bonne garde et ne permet à personne de s'approcher de lui. Un officier allemand fait, depuis peu, le service de chef de gare : le directeur du chemin de fer Jaffa-Jérusalem, M. Pavie, est à Notre-Dame-de-France, sous la surveillance de la police; tout le personnel français a été congédié. Le nouveau chef de gare circule parmi la foule, inquiet, et répétant aux policiers : « Attention à l'*espionnache!* »

18 novembre. — « La guerre sainte, proclamée dans tout l'empire ottoman, est prêchée à Jérusalem. L'Allemagne avait beaucoup compté sur ce terrible moyen de destruction : son espoir a été déçu. Dans la matinée, une manifestation a eu lieu à la grande mosquée d'Omar. Les chefs turcs les plus fanatiques, les chefs religieux mahométans, une foule énorme s'y trouvaient réunis. Mais ils eurent des complices européens. Le consul d'Allemagne, le consul même d'Autriche ont pris part à la manifestation. Ils se sont tenus à la porte de la mosquée, donnant force poignées de main à

ceux qui entraient. L'indignation a été grande, chez tous les chrétiens de Jérusalem, quand ils ont appris cette conduite du représentant d'une puissance catholique. Aucune honte ne manque à l'Autriche. On peut parler de ses mésalliances. Dans l'intérieur de la mosquée, les discours les plus violents étaient prononcés, et la foule, à l'extérieur, y répondait en criant : « Mort aux » chrétiens! » Mais le gouverneur civil et le gouverneur militaire, qui assistaient à la manifestation, prirent la parole en dernier lieu et dirent : « Oui, la guerre sainte est déclarée, mais » elle aura lieu entre soldats, aux frontières; » nous voulons l'ordre ici, et nous punirons » sévèrement ceux qui le troubleront. » Dans les rues avoisinant la mosquée, un religieux, fourvoyé au milieu des manifestants, et tout à fait ignorant de ce qui se passait, demande à un personnage notable de Jérusalem : « Qu'y » a-t-il donc? » L'autre lui répond tout bas, avec un sourire : « Nous allons à l'enterre- » ment de la Turquie. » Les Turcs intelligents comprennent que la Turquie court à sa perte.

» Un cortège s'est déroulé, avec grand fracas,

musique en tête, dans les rues principales. Plusieurs drapeaux étaient portés par des dignitaires à turban blanc; on voyait flotter aussi l'étendard vert de Mahomet, qu'on ne sort que dans les grandes circonstances. Mais les menaces des deux pachas ont arrêté l'élan.

» L'état-major, campé à Notre-Dame-de-France, se compose d'une vingtaine d'officiers, allemands et turcs. Ils ont pris pour eux les meilleurs appartements, mais, comme la maison est vaste, ils sont obligés de se faire guider par ceux mêmes qu'ils viennent de déposséder. Dès ce premier soir, deux officiers ont été surpris, pieds nus, marchant avec mille précautions, pour venir écouter à la porte d'une pièce où se trouvaient quelques Français, désignés comme otages. »

20 novembre. — « La défense de quitter le territoire ottoman, sous peine d'être fusillé, est levée momentanément, et on permet aux sujets des nations belligérantes de rentrer en Europe en profitant du passage, à Jaffa, d'un paquebot italien. Mgr le Patriarche donne l'autorisation à celles d'entre nous qui le désirent, de quitter Jérusalem. On demande les noms. Il faut croire

que nous avons toutes bonne espérance de pouvoir continuer notre mission : personne ne se présente. D'ailleurs, à peine les autorités ont-elles donné cet avis, qu'on vient nous prévenir qu'il y a contre-ordre. »

Décembre. — « Nous nous sentons menacées. Depuis des semaines on n'a plus, à Jérusalem, la moindre nouvelle certaine des événements européens. Le télégraphe ne fonctionne que pour les Turcs et les Allemands. Ces derniers en profitent pour faire circuler toutes sortes de nouvelles fausses, qui impressionnent quand même la population indigène. Depuis longtemps la prise de Paris a été annoncée. A présent, des affiches, collées sur les murs, apprennent aux habitants de Jérusalem que *la ville de Londres est prise par les Allemands.* Une vue de Londres est également affichée, et doit servir de preuve à ceux qui se contentent de peu. »

20 décembre. — « Les communautés françaises se tiennent prêtes pour le départ, de quelque nature qu'il doive être. Mais je crois qu'en définitive ce ne sera pas celui auquel nous pensions le plus. Par les soins du consul d'Espagne,

nous venons de recevoir copie d'un arrêté du gouverneur. Son Excellence veut bien reconnaître qu'il y a eu flottement et même contradiction dans les décisions prises à notre égard. Voici la traduction de la pièce : « Antérieure-
» ment, je vous ai fait savoir que toutes les
» religieuses et les religieux français devaient
» quitter, avant le 28 courant, le territoire
» ottoman ; ensuite, je vous ai dit que personne
» ne pourrait partir ; et maintenant je vous fais
» savoir que les religieuses et religieux peuvent
» partir et s'embarquer au port le plus voisin,
» mais qu'après le 28, tout départ est interdit. »
Nous partirons la veille de Noël, pour prendre à Jaffa, si nous le pouvons, le 26, un paquebot italien. »

24 décembre. — « Les rues de Jérusalem ont vu une longue procession religieuse : toutes les ouvrières de la France catholique s'en allaient. Nous marchions, portant nos petits bagages : Clarisses, Carmélites, Bénédictines, sœurs de la charité de Saint-Vincent-de-Paul, sœurs de Saint-Joseph. Quelques soldats turcs accompagnaient ce défilé. La contenance de ces hommes prouvait bien qu'ils accomplissaient

un ordre pénible. La foule était consternée. Nous vîmes plusieurs de ces pauvres musulmans verser des larmes; d'autres murmurer dans leur langue : « Qu'Allah vous ramène « bientôt vers nous! »

LA PROMOTION

27 mai 1915.

J'avais félicité un de mes amis de ce que son fils, homme déjà mûr, marié, père de famille, venait d'être promu capitaine. Il ne me répondit pas tout d'abord. Mais, ces jours derniers, je le vis entrer chez moi. Il tenait à la main une enveloppe ouverte, qu'il me tendit.

— Voilà ma réponse, dit-il. Je n'ai aucun goût, et vous le savez bien, pour la publication des lettres intimes. Elles sont écrites pour être aimées, non pour être ébruitées. Cependant, ce sont des fragments de lettres familiales que je vous apporte; elles ont été adressées à sa mère par ce capitaine d'infan-

terie nouvellement promu; j'ai enlevé ce qui nous appartient en propre : mais, ce qui reste, vous pouvez l'imprimer. Je dirais presque : vous le devez. Car les récits de bataille; l'histoire de cette guerre industrielle, savante, économique; les fautes et les responsabilités; les luttes diplomatiques, aussi chaudes que celles des tranchées, ce n'est pas aujourd'hui qu'il est possible de les raconter. Nous ne connaissons, de la plus formidable guerre que le monde ait vue, que des traits et des mots, souvent héroïques. Quelquefois, comme dans les lettres que je vous confie, un autre élément apparaît : un état d'âme, la philosophie d'un combattant et, sans doute, de beaucoup de combattants. Témoignages que je crois utile de recueillir, et que personne n'aura le droit d'inventer par la suite. Nos petits-enfants demanderont : que pensaient-ils, nos pères qui se battaient? Lisez : j'apporte mon humble contribution.

Mon ami me tendit la main, et ajouta :

— Vous trouverez un autre fragment, que j'ai mis là, comme un écho à longue distance du grand vacarme de la guerre traversant les

campagnes. La jeune femme qui l'a écrit habite, en ce moment, la montagne pyrénéenne... Adieu!

30 mars. — « Ma chère maman, je prendrai demain le commandement de ma compagnie d'infanterie. C'est un rôle important que celui de commandant d'une compagnie, et ce n'est pas sans une certaine inquiétude que je vais gagner mon poste.

» J'ai eu les adieux de mes hommes. Je les ai réunis, hier soir, dans un café du village où nous sommes en cantonnement, pour leur offrir un verre de vin d'adieu. Je leur ai fait un petit toast très soigneusement préparé. J'ai eu ensuite, d'un de nos sergents, le plus dévoué et le meilleur, une réponse des plus délicates. Et comme je m'en allais, une bonne grosse voix d'homme s'élevait, dans le silence d'adieux un peu tristes, et disait : « Pourvu que » le lieutenant qui va vous remplacer vous res- » semble! » J'en ai été touché aux larmes. Je reste aux arrières, pour un temps indéterminé, et dont la durée dépend de tant de choses que je ne puis ni ne veux rien prévoir. Vous savez,

du reste, que je repartirai au front quand il le faudra, sans l'ombre d'une inquiétude, presque sans émotion, avec la mâle joie du sacrifice à faire, tant qu'il faudra.

» Je suis de plus en plus convaincu que de grandes choses se préparent. L'état d'esprit est excellent. Les chevaux piaffent. Je suis toujours très bien, quoique mes premiers jours de repos m'aient fait sentir que j'étais fatigué. C'est une joie nouvelle de dormir dans un lit, de n'entendre plus que le roulement du canon lointain, au lieu des formidables échos de ma vallée inquiète.

» Les enfants m'écrivent souvent, et des lettres bien affectueuses. »

3 avril. — « Je suis dans la période où l'on me craint sans me connaître. La confiance viendra bientôt, et le dévouement sympathique, seul facteur réel d'autorité, ce dévouement que j'ai obtenu, admirable, dans l'ancienne compagnie où j'étais lieutenant.

» J'attends les événements. Tout, j'espère, va se précipiter. Quelle époque admirable et tragique ! Le spectacle est passionnant, et quelle joie d'être acteur, si modeste soit le rôle !

» Il n'y a plus de pessimiste, et l'opinion générale est que la fin est proche, juillet peut-être. Ce sera bon, doux et grand, de revenir après la victoire. Mais pas avant. Je n'imagine pas une permission à demander. C'est encore là une chose que je ne ferai pas, car je redouterais trop un nouveau départ. Non, rien de ce qui affaiblit, quand il faut toute sa force et tout son courage! »

24 avril. — « On s'est battu, dans mon ancien secteur. Vous me croirez si vous voulez : je sens un certain regret de n'avoir pas été là. Il y a, dans l'attirance de la lutte, quelque chose de plus puissant que l'instinct de conservation, puisque cela le domine et l'oblige à se taire, sans qu'il y ait effort.

» Votre sympathie pour l'Italie vous amenait, dans une lettre déjà ancienne, à souhaiter que la guerre lui fût épargnée. Vous trembliez pour Venise. Vous avouerai-je que, dans la crise effroyable que nous traversons, dans le danger vital dont il faut que sorte la France, rien ne compte plus, que son intérêt à elle, France. Les événements vont faire de l'Italie notre compagne d'armes. Le front de l'immense

bataille va encore s'étendre. Tant mieux! Je suis devenu fruste, guerrier, depuis neuf mois, et je ne me reconnais plus, quand je sens que toute autre préoccupation se subordonne d'elle-même, et s'efface.

» Rien ne change dans ma vie. Je m'intéresse, le plus possible, à des choses qui ne sauraient passionner personne. C'est un bel exemple d'obéissance. Il n'y a pas que les couvents où on doive s'exercer à cette vertu. »

4 mai. — « Un ordre soudain m'a rappelé aux tranchées. Je retourne, à peu près, dans la région où j'ai combattu comme lieutenant. Peut-être aurai-je un peu moins de dangers à courir, ma chère maman; mais vous nous l'avez toujours dit : il faut aller tranquillement, sans hésiter, là où l'on est appelé. Ce m'est dur, tout de même, de penser que je vous cause une angoisse nouvelle. Pardonnez-la-moi, et gardez toute votre provision de courage, avec toute votre tendresse, qui m'est si douce. »

12 mai. — « Je viens de faire une reconnaissance, vêtu d'une capote de fantassin, dans un boyau commun aux Allemands et à nous.

J'ai été émerveillé de la gaîté simple des hommes qui gardaient cette antenne, si dangereuse, en avant de nos premières lignes, et j'ai entendu plaisanter au pied même du frêle barrage qui nous sépare de l'ennemi.

« Les nouvelles arrivent quelquefois ici, et les journaux un peu plus rarement. J'aime les articles de X... ; ceux de Y... ; il n'y a que cet imbécile de Z... qui m'exaspère. S'il n'existait pas, je crois que, comme un enfant, je dirais : j'aime tout le monde. J'aime surtout Dieu, la France, vous, mes enfants, et cet amour débordant me fait vivre dans une âpre joie. Si vous saviez le calme qu'on a sous la mitraille, vous seriez étonnée. Cela vient-il de la complète acceptation du sacrifice qui devient si doux? Je n'ai jamais si bien compris la vocation religieuse. »

Voici maintenant la lettre qui, d'après mon ami, faisait écho :

12 mai. — « Je suis arrivée mardi, et, tout de suite, j'ai commencé à me sentir mieux. Le silence surtout est reposant. Je marche avec une étonnante facilité.

» Oui, nous sommes tout à fait au printemps. En ce moment, nous revenons des bois; il y a des feuilles très légères partout, et les arbres fruitiers sont blancs. Il fait tiède, le pays est aussi bien cultivé que d'habitude, tout semble énergique. Nous sommes comblés d'iris, de pivoines, de glycine et de muguets. L'angoisse et la gloire de la guerre paraissent irréelles. J'ai proposé à Henriette, qui part pour le front, — qui essaye, — de faire travailler ses enfants, pendant l'absence. Tous ces petits sont gentils. Ce soir nous irons goûter dans les bois.

» Vous me dites que Jean va en Belgique. Je crains que nous n'entrions dans une période dure. On est honteux de se sentir à l'abri, et « confortable ». J'ai beau savoir combien vous avez de ressort, ces angoisses renouvelées sont si cruelles que cela me peine infiniment de vous les voir subir. J'espère que maintenant vous savez quelque chose de précis. Je déteste ce pays d'Ypres autant que vous, mais il est bien important pour notre défense, et ceux qui auront contribué à le garder seront parmi ceux à qui nous devrons le plus de gratitude. Il paraît que nous avons là-haut une épaisseur de

troupes formidable. Nous avons près de nous Lucien, qui est venu, grâce à une permission de quatre jours, revoir sa mère. Comme il vient de passer quatre mois dans les tranchées de Champagne, en qualité de lieutenant de chasseurs à pied, il ne parle pas d'autre chose, naturellement. Il nous fait éprouver le sentiment de l'arrière; il trouve que cet arrière est déprimant, qu'il n'y a de bon moral et d'entrain que sur le front. Et on se sent humilié d'être si loin de tant d'action, de tant de souffrances!

» Beaux succès près d'Arras. Moi qui n'ai pas, vous le savez, les larmes faciles, je pleure en lisant les communiqués.

» Nous sommes étonnés que vous n'ayez pas chaud. Ici, nous sommes presque toujours en robe de toile, et dès qu'on marche, on a trop chaud. Le soir, j'apprends aux enfants la *Marseillaise*. C'est impayable de voir la figure angélique de Maillette chantant : « Aux armes, » citoyens! » Ensuite, nous jouons aux classiques petits papiers, et cela les enchante. Je vous embrasse avec anxiété et tendresse. »

LE CHATEAU BLANC

30 mai 1915.

— Bien-Aller, tu es sûr?

— Madame la baronne, je les ai vus.

— Tu les as entendus, c'est évident; la bataille nous rompt les oreilles depuis avant-hier; mais vus de tes yeux?

— A preuve, madame la baronne, c'est mal placé, mais la balle a traversé ma culotte... Il faut laisser les chiens, madame, il faut partir!

Le garde-chasse, ancien piqueur, maigre, vêtu de velours à côtes, sa bombe de cuir dans la main gauche, tirait de la main droite l'étoffe de son pantalon, un peu en arrière de la poche, et passait l'index dans la déchirure que la balle

avait faite. Son crâne fumait; son pâle visage, qu'allongeait une barbe grise en éventail, à la zouave, était contracté par l'émotion. La bicyclette reposait à terre, la poignée du guidon enfoncée dans l'herbe. Les chiens du chenil, deux épagneuls, six briquets morvandiaux et six griffons d'Aquitaine, excités par la présence du garde et de leur maîtresse, dressés contre les barreaux et les grillages des compartiments, toutes les mèches de leurs pattes et de leur ventre secouées par le vent, aboyaient, suppliaient et saluaient. Le roulement du canon, au loin, ne cessait pas. Madame de Chelles, une veuve de vrai deuil, bien qu'elle fût belle encore et d'humeur jeune, écouta un moment le bruit de la guerre, qui emplissait tout l'horizon au-dessus des bois du Tertre, et entendit nettement le crépitement des coups de fusil, dans le grondement de la canonnade.

— Voilà la pluie, en effet, mon pauvre Bien-Aller. Tu as raison. Mais il est trop tard pour éviter l'orage. Je reste!

— Si madame m'avait écouté!

— C'est vrai. Je croyais... Tu vas te mettre à

l'abri. Ils te fusilleraient, les Allemands. Moi, je ne risque rien. Où iras-tu?

L'homme étendit le bras dans la direction des bois.

— Ils ne connaîtront jamais ça comme moi, répondit-il. J'ai des amis là-dedans.

Puis, abandonnant les formules, afin de parler plus vite :

— Vous ne m'empêcherez pas de me tenir à votre disposition. Je vous verrai et vous ne me verrez pas. S'ils veulent vous faire un mauvais parti, j'en tuerai deux, comme deux lapins. Si vous criez, en vous tournant du côté de la futaie de Maucroix, je ne tarderai pas à venir, je vous en réponds, à moins qu'ils ne m'aient découvert et...

Il fit le geste d'épauler.

— Au revoir, madame. Je vas recommander toutes les bêtes à la vieille Julie; je vas prendre mon fusil; et puis vous ne me verrez plus, mais je serai toujours là.

Madame de Chelles tendit la main à Michel Tourte, dit Bien-Aller, qui enfourcha sa bicyclette, et grommela en partant :

— Quand je pense qu'elle est restée pour

ses chiens, quand tout le monde est parti! Une femme qui a le moyen! Rester pour ses chiens!

Il fila par la petite allée, la roue d'arrière bringueballant à l'habitude, et tourna dans l'avenue, pour gagner le château, puis les bois. Une heure plus tard, les chevaux des ulhans sortaient de tous les taillis; quelques coups de feu, vers le sud, indiquaient que l'arrière-garde de quelque régiment français combattait encore et couvrait la retraite; le soir tombait; deux automobiles, roulant à toute allure, arrivaient par la grande avenue qui coupe la forêt de l'est à l'ouest, et huit officiers casqués, bottés, gantés, montaient le perron blanc, le revolver au poing.

Sur le palier extérieur, devant la porte fermée, madame de Chelles, bien droite et les regardant, souleva un peu vers eux l'ombrelle noire sur laquelle elle appuyait sa main, et dit :

— Tant de revolvers sont inutiles, messieurs : je n'ai d'arme que cette ombrelle, et je suis seule dans le château, avec une vieille femme de charge qui a soixante-douze ans.

Le général s'inclina, avec un sourire de chat féroce, et répondit :

— Vous déclarez deux habitants; je ne vous l'ai pas demandé; si j'en trouve un de plus, il sera fusillé.

Il ne trouva personne. Six des officiers, — les deux autres étaient allés rassembler les troupes, de tous côtés mouvantes dans les bois et les charroyères, — firent une perquisition en règle, partagés entre la crainte d'une surprise, d'une mine, d'une tapisserie tout à coup soulevée par un traître, et l'admiration pour le mobilier du château. Ils s'installèrent dans les salons, confisquèrent la cuisine, et permirent à la châtelaine de dormir et de manger dans sa chambre, faveur insigne, à laquelle ils ajoutèrent cette autre, — qui leur parut de la plus haute courtoisie, — de se servir de l'escalier d'honneur, c'est-à-dire de les rencontrer quelquefois, eux, les vainqueurs.

C'était au début de septembre.

Ce que disait Bien-Aller n'était vrai que pour une faible part. Si madame de Chelles n'était pas partie, c'est d'abord qu'elle avait organisé le départ de la fermière de Maucroix et de ses deux filles, et que l'attelage, une forte carriole tirée par un poulain, n'était pas

revenu. Elle devait apprendre, plus tard, que le cheval avait été tué, par un éclas d'obus, à six kilomètres dans l'ouest. Les écuries étaient vides. Elle aurait eu le temps de gagner à pied quelque village voisin, du côté où nos troupes se retiraient en combattant, et les avertissements ne lui avaient pas manqué. Mais son parti était pris : « C'est bien, je ne m'en irai pas ! »

Elle avait passé les dernières vingt-quatre heures, aidée de Bien-Aller, à cacher des objets précieux dans les massifs, dans les pelouses du parc et sur les chevrons de la charpente, et, comme le garde insistait, au moment de traverser la forêt et d'aller aux nouvelles du côté où l'on se battait : « Mon brave, avait-elle répondu, je suis décidée pour trente-six raisons dont voici la dernière : Eh bien ! Je ne veux pas qu'ils tuent nos douze briquets; je veux que mon fils, au retour de la guerre, retrouve au grand complet son équipage de lièvre ! » C'était un mot de belle humeur qui cachait son courage, et que le garde avait pris au sérieux.

La cour d'honneur, la grande avenue fores-

tière, furent bientôt envahies. Les automobiles, les cavaliers, les patrouilles de soldats, les régiments même ne cessaient de passer devant la façade blanche et basse, aux fenêtres arrondies, que flanquaient deux pavillons carrés, demeure de luxe et de repos, tout à coup violée dans son silence et dans sa grâce rurale. Le premier soir, tous les officiers allemands s'enivrèrent des vins et des liqueurs de la cave, et le second jour de même. Ils avaient demandé la clef, et se croyaient, dès lors, tout permis. Dans les escaliers, dans le parc, ils ne saluaient pas madame de Chelles, mais s'ils devaient lui parler, ce qui arrivait presque à toute heure, pour lui réclamer de l'avoine, du foin, des lampes, des bougies, des draps, ils prenaient une attitude obséquieuse et mécanique dont elle souriait à la française, c'est-à-dire trop finement pour qu'un sot en pût être assuré. Le troisième jour, l'inventaire, sans doute, ayant été achevé, deux fourragères furent remplies de meubles, de tentures, de portraits de famille, et de linge aussi, à destination de l'Allemagne. Le général ne commandait pas l'opération, mais il s'y intéressait. Ce

même jour, madame de Chelles sortit, vers quatre heures après midi, et se dirigea vers la haute futaie, du côté nord, qui portait le nom de Massif de Maucroix. A plus d'un kilomètre du château, au delà des pelouses, à la lisière du cirque de forêt, il y avait, de loin en loin, des bancs de bois. Elle s'assit, et se mit à faire un passe-montagne en laine blanche, afin que les surveillants qui l'avaient suivie à distance, et qui coupaient des gaules dans les bordures de noisetiers, n'eussent point de doute à son endroit. Elle n'était pas là depuis un quart d'heure qu'une voix bien connue, en arrière, demanda doucement :

— Madame la baronne n'a pas eu de mal?

Elle ne se détourna pas, continua de travailler, et répondit :

— Non, mon ami, seulement peur pour toi.

— Et les briquets?

— Julie et moi, nous les nourrissons.

— Je les entends bien : ils font un hourvari, à cause de ces bêtes puantes qui sont partout dans le parc!

— Approche un peu, sans te montrer;... je vais lancer un petit billet, que j'ai écrit pour

le commandant du poste français le plus voisin; veux-tu le porter?

— Je crois que je réussirai; c'est-il pressé?

— Autant que possible avant demain matin. Je le préviens d'une attaque.

— Ça sera fait, madame la baronne.

Madame de Chelles lança en arrière la petite enveloppe lestée d'un grain de sable, quelques feuilles remuèrent. Puis, comme la chaleur était grande ce jour-là, toute la forêt redevint muette d'accablement, et l'on n'entendit que les grillons des pelouses et, par intervalles. au loin, le canon.

Le lendemain, l'attaque projetée et tentée, manqua. Les officiers allemands ne cachèrent pas leur dépit. Ils parlèrent de « cette damnée malechance », tout haut, devant madame de Chelles, qui, évidemment, ne comprenait pas l'allemand, puisqu'elle ne répondait jamais quand on lui adressait la parole en une autre langue que le français.

Ce même jour, elle revint s'asseoir sur le même banc, et jeta une autre lettre pour le commandant de nos postes avancés, qui tenaient dur, dans cette partie de la frontière

de guerre. Mais, la troisième fois qu'elle voulut écrire, sur une table à coiffer de sa chambre, elle faillit ne pas pouvoir signer le billet. Elle avait commencé ainsi : « Monsieur, les Allemands ont achevé le déménagement de mon château. Il ne reste rien de précieux, je vous assure. L'état-major que je loge a augmenté en nombre ; ils sont au moins vingt officiers : tirez dessus ! le meilleur moment est... »

Ici elle s'arrêta. La porte venait d'être brusquement ouverte. Un capitaine de cavalerie, immobile, regarda tout autour de la chambre, et ne vit pas la lettre commencée, ni l'encrier. Car madame de Chelles s'était levée. En même temps, elle enlevait son peigne d'écaille, et criait :

— Quel est le malotru qui entre quand je me coiffe?

Il sortit sans s'excuser.

Elle acheva la lettre, n'ajoutant que ces mots : « Entre six et neuf heures du soir », et descendit.

— Julie, dit-elle à la servante, tu iras coucher, cette nuit, et l'autre nuit, à la ferme, n'importe où, mais pas ici.

— Et vous?

— Ne t'inquiète pas de moi.

Comme les jours précédents, la lettre fut emportée par le garde, et, à travers la forêt, celui-ci s'en alla. Madame de Chelles revint plus lentement que d'habitude, et sans plus travailler. Elle regardait le château, et puis le ciel, du côté de l'occident, où le canon tonnait toujours.

Comme elle approchait du perron, le même officier qui, deux heures plus tôt, avait ouvert la porte de la chambre, s'avança vers la châtelaine, et dit :

— Nous n'avons pas confiance : vous allez vous rendre à la porterie, là-bas, au bout du parc, où vous serez prisonnière, vous entendez? gardée par nos soldats, vous entendez?

Elle le considéra un instant, et répondit :

— Vous ne savez pas le service que vous me rendez, en me privant de votre compagnie.

Il essaya de comprendre, ne comprit pas, appela deux uhlans, et remonta le perron blanc.

. . . . . .

A neuf heures du soir, exactement, l'état-major au complet dînant dans le grand salon, une rafale d'obus abattait le château blanc.

Et le lendemain, c'était la Marne, et la forêt était reprise.

LE TAMBOUR GUILLOT

RÉCIT D'UN COMMANDANT

6 juin 1915.

Deux tambours, deux clairons par compagnie, un caporal tambour, un caporal clairon par bataillon : voilà la règle, et voilà ce qui roulait et sonnait devant nous, quand mon beau troisième bataillon revenait du champ de tir, au temps de la paix. Mais en guerre, les hommes fondent. Après huit mois de tranchées, que de figures, que de regards nouveaux! Ils viennent, ils passent. Le courage se transmet de ceux qui tombent à ceux qui les remplacent, ou plutôt, à peine arrivent-ils du fond de leurs campagnes ou de leurs villes, ces bleus, ces territoriaux, toute la race appa-

rait en eux, les transforme et les fait soldats.

Parmi ceux dont les traits, la démarche, la voix, m'étaient le plus familiers, il y avait un jardinier nommé Guillot. Je le voyais souvent chez le colonel, dont il était cuisinier. On n'a pas, dans tous les bataillons, un professionnel qui sache faire des quenelles, réussir une daube et réduire un coulis. Guillot, comme tant d'autres dans cette guerre, appartenait à l'école de l'improvisation. Il avait été choisi parce qu'il était propre, toujours brossé, parce qu'il avait, ou devait avoir, une certaine connaissance du légume cru, et surtout parce que les tambours, n'ayant pas de fusil, n'appartiennent que par fiction au service armé. Notre régiment, tantôt à l'arrière, tantôt en première ligne, n'a pas cessé de défendre, dans les terres picardes, ce semblant de vallée, cette coquille oblongue de sillons et de prés, dont nous tenons l'extrémité ouest, tandis que les Allemands tiennent la pointe du côté de l'est, avec ses pentes légères et le village en couronne, l'église faisant joyau et levant son clocher juste au milieu des maisons. Le colonel habitait, quand il le pouvait, une maison de petit bourgeois, au

bord d'une route, à quatre kilomètres de nos lignes, et c'est là, dans la cuisine munie d'une vaste cheminée et d'un fourneau minuscule, que j'ai vu d'abord Guillot, tranquille, vêtu d'un tablier qui montait jusqu'au col et que dépassaient, en bas, deux jambes de pantalon rouge. « Oui, mon commandant, vous arrivez bien, le colonel vient de rentrer du front, et vous pourrez dîner; je n'avais plus que des conserves, mais les voitures ont apporté un solide morceau de bœuf. » Au-dessus du vaisselier, à moitié dégarni par les troupes de passage et l'inévitable accident, Guillot avait pendu au mur son tambour, et j'aperçois encore, lorsque j'ouvrais la porte, le baudrier verni, la caisse de cuivre jaune, et les baguettes dormant sous les cordes détendues.

Les mauvais jours de l'hiver n'apportèrent aucun changement dans l'humeur du cuisinier-tambour. Il faisait passablement son métier d'occasion, sans progrès appréciable, sortait peu, causait souvent, par la fenêtre, avec l'indéfini cortège de combattants et d'auxiliaires, qui suivent nuit et jour les routes de la zone militaire. Le dimanche, dans l'après-

midi, sur la table bien essuyée et couverte d'un papier blanc, il écrivait à sa famille, — sa mère, ses sœurs, un frère beaucoup plus vieux demeuré au pays, — des lettres laborieuses, qui l'obligeaient à boire un peu plus que de raison.

Mais quand les brouillards glacés de ce Nord, où les champs sont au loin visités par le vent de la mer, commencèrent à être coupés par le soleil, et à blondir en laissant voir l'herbe neuve, les mottes, les tuiles d'un toit, le luisant d'un canal entre les saules qui diminuent, tout le monde s'aperçut que Guillot devenait triste. A peine répondait-il, lorsque l'un des officiers, commensaux du colonel, entrait, rompu de fatigue, et, retrouvant l'abri, demandait : « Eh bien! mon vieux, c'est terrible au front, et t'as pas l'air de t'en douter? » Il n'avait de plaisir qu'à écouter les histoires des hommes qui racontaient les attaques, les contre-attaques, les sapes, les mines, les reconnaissances faites la nuit, par des volontaires, jusqu'aux réseaux de fil de fer des Allemands. Si bien qu'un soir des premiers jours d'avril, comme le colonel sortait de la maison et com-

mençait à siffler, selon son habitude, un petit air qui paraissait tout drôle dans le bruit du canon, il vit s'avancer Guillot en capote et képi, et la main droite sur la visière.

— Mon colonel, je voudrais vous demander une faveur?

— Laquelle?

— Aller me battre, comme les autres.

— Tu es pourtant bien, ici, tu ne manques de rien?

L'homme hésita un instant, et répondit :

— Non, mon colonel : j'ai même du tabac quand les autres n'en ont pas.

— Tu m'es précieux. Je suis habitué à ta cuisine, tu es habitué à mes façons. Qu'est-ce que tu as?

— Je vas vous dire, mon colonel : je ne sais plus quoi écrire, dans mes lettres; je n'ai plus rien à leur marquer; alors, je veux du nouveau.

Et ce fut la fin de la première période de la vie militaire de Guillot.

La seconde période fut assez brève. Le tambour Guillot emporta sa caisse, une nuit qu'il faisait de la lune, et l'éclair de cuivre astiqué

coula dans la tranchée. Les hommes relevés de la rude faction plaisantaient : « Qu'en feras-tu? A quoi ça sert? Il y a pas de logement pour ta princesse! » Il laissait dire, n'ayant pas beaucoup de répartie. Entre les murailles de terre, glaise et cailloux, il allait, le dos chargé d'un sac très lourd, et il songeait à un oubli qu'il avait fait : la peau de rechange; celle qui aurait dû, d'après le règlement et la tradition de tous les tambours, être assujettie sur le sac, il l'avait laissée dans la maison du colonel, peut-être ici, peut-être là. Son premier soin, quand il fut rendu dans le fragment de tranchée, dont, avec d'autres, il aurait la garde, fut de creuser, dans la paroi la moins exposée aux éclats d'obus, une niche, qu'il se proposait d'agrandir plus tard, afin d'abriter la caisse. Un morceau de toile d'emballage, — on trouve de tout dans les tranchées, — fixé en haut par deux chevilles de bois, protégea l'instrument contre la pluie et un peu contre le perpétuel passant. Et la vie nouvelle commença. Guillot était fait, décidément, pour le grand air. N'ayant pas de fonction déterminée, il les remplissait toutes, un jour l'une, un jour l'autre. On l'envoyait

réparer une brèche, porter un ordre, vider une mare que le dernier orage avait formée entre la huitième et la neuvième compagnie, chercher la soupe, escorter les ravitailleurs, porter des blessés au poste de secours, quelquefois mener à l'abreuvoir les mulets des sections de mitrailleuses, lorsque le conducteur, — fonction de grand repos, — était malade. Il avait ses heures de loisir. Et, pour les occuper, tantôt il écrivait des lettres dont l'intérêt n'avait guère augmenté, tantôt, ayant tiré la caisse de son abri, assis dans la boue, le dos appuyé à la paroi de la tranchée, les genoux relevés, les talons ramenés près du corps, il jouait aux cartes avec un camarade, ou encore il jouait aux dames, se servant comme damier, il faut bien l'avouer, de la peau de sa caisse devenue inutile. Les camarades avaient eu raison : la peau d'âne tannée, raclée, tendue, sur laquelle il savait, comme un vieux de la Vieille Garde, précipiter la grêle des deux baguettes, n'avait plus de chanson à dire, dans cette guerre de cachettes, de labyrinthes et de mines. Alors, un jour d'ennui, avec sa plume, avec sa petite bouteille d'encre, et se servant comme règle du bord du baudrier

de cuir, il avait tracé des carrés, les uns blancs, les autres noirs. L'ouvrage était parfait. Les obus, pendant que le chef-d'œuvre s'achevait, passaient à l'habitude par-dessus la tranchée. Quelques-uns même s'y arrêtaient.

Un matin, à deux heures quarante-cinq, — je me rappelle l'ordre que je dus transmettre, — le bataillon fut relevé, et nous mîmes bien une heure et demie à sortir des boyaux, et à nous rassembler sur la place d'un village à nous, c'est-à-dire sur un petit espace libre au milieu de murs en ruines. Les hommes firent chauffer le « jus », bâtissant des foyers avec des pierres dont ils ne manquaient point, avec une pointe d'ogive, que le canon des Allemands avait arrachée aux fenêtres de l'église.

— Dépêchez-vous! La revue! Le général attend!

Oui, nous allions à la revue. Un grand chef nous avait convoqués, nous aussi, et nous allions passer, parmi les régiments cantonnés à l'arrière et soigneusement préparés, nous, les gars de la tranchée, sortant de la boue et de la fumée. Pas de toilette! On n'a pas le temps! Le général veut féliciter le beau troisième qui s'est

battu comme un beau lion, qui a brisé dans la vallée, depuis plus de trois mois, tout l'effort ennemi. Et nous allons défiler en colonne par quatre. Et j'appelle les tambours et les clairons. Il se présente huit clairons et un seul tambour : Guillot. Où sont les autres? Les hommes ont fondu, je vous le disais, ou bien les caisses. Guillot seul. Il prend la tête; il bat de ses deux baguettes, et le son qui s'échappe et roule en larges ondes, fouettées par les clairons, pour être un peu nasillard, ne me semble pas moins guerrier. Nous arrivons bons derniers au bas d'un raidillon. Le village est en haut, vivant, tout vivant, avec des laboureurs, des femmes, des enfants, des cris de joie, et l'énorme haie des régiments au repos, qui nous attendent. Nous avons été signalés. Le général est debout, dans l'ombre des maisons basses, du côté droit, à vingt pas de sa Rolls-Royce, devant ses officiers moins immobiles que lui. « Les voilà! Les voilà! Vive le troisième! » Ils montent bien, mes hommes, à cause de leur honneur qui fait lever les têtes et courir les jambes. Guillot roule superbement, mes huit clairons n'ont qu'un coup de langue. Nous sommes dégue-

nillés, tachés, hâlés, crasseux. Je suis à cheval derrière ma fanfare. Le bruit s'engouffre dans la rue et revient en échos. Nous arrivons au sommet. « Vive le troisième! » Je salue le général.

— Halte!

Ce n'est pas vers moi qu'il s'avance : il va droit à Guillot, qui est rouge, et qui ferme à demi les yeux. Sous sa moustache roulée, il a comme un sourire, pas trop doux, pas trop dur.

— Qu'est-ce que c'est que ça, mon garçon? Tu bats du tambour sur le mauvais côté?

Je me lève sur mes étriers. En effet, Guillot tapait sur la peau barrée par les deux cordes en boyaux de chat! Le général prend la caisse des deux mains, la retourne, et, sur la bonne peau aperçoit le damier. Il éclate de rire, laisse retomber la caisse, et donne l'accolade à Guillot tout ahuri.

— Allons, mon brave, tape sur le damier! Ça ne fait rien! En avant, marche!

— Vive le troisième bataillon!

Le dernier acte est encore plus court. Guillot est devenu combattant. Depuis les premiers

jours de son arrivée dans les tranchées, il s'était fait inscrire dans une ligue qui a des adhérents par milliers dans ma région : L. D. P. P. L. R. D. C., *Ligue des Poilus pour le ravigotage des civils*. Il est devenu un guetteur sans sommeil; un tireur qui calcule, épaule bien et ne manque pas; un patrouilleur ardent et silencieux. Dans les nuits du mois de mai, quelles trottées il a faites, pour reconnaître l'emplacement d'une mitrailleuse! Son lieutenant, le petit Sariet, l'aimait comme un héros en peut aimer un autre, à la vie, à la mort, et sans qu'on ait besoin de se dire qu'on s'est compris. Or, vers la fin du mois, un soir de brouillard, tout à coup, nous avons eu une terrible attaque des Allemands. Trois bataillons sont venus jusqu'aux tranchées; nous les avons reconduits jusque chez eux; mais alors, mon ami, dans la petite vallée, ç'a été un terrible ouragan de mitraille. Au plus mauvais endroit, vers la gauche, dans une pâture en pente qui descend vers le ruisseau, le petit Sariet était tombé. Les balles de mitrailleuses fauchaient tous les brins d'herbe. Ne pouvant se lever, avec la main il essayait de prendre des

pierres, des mottes, quelque chose pour abriter sa tête, ou peut-être seulement ses yeux que les débris de terre et de cailloux aveuglaient. Il faisait presque nuit. Mais les fusées éclairantes montaient dans le ciel. Sariet vit un homme qui rampait vers lui, péniblement. Cet homme se plaignait, et cependant il avançait, il continuait son effort. Et il vint se placer entre le feu des mitrailleuses et le lieutenant Sariet, et s'étendit tout de son long, sans rien dire. Le lieutenant l'avait reconnu.

— Que fais-tu, Guillot! Va-t'en, ils vont te tuer!

— Mon lieutenant, j'ai déjà trois balles dans le caisson, je suis bien malade : mais je peux encore servir de pierre.

A celui qui me racontait l'histoire, je demandai :

— Ces braves sont morts?

— Ils sont vivants!

DEUX FRÈRES

13 juin 1915.

Ils étaient deux frères, Bretons d'origine, mais dont la famille habite Paris. Le plus jeune s'appelait Louis; l'aîné, Henri.

C'est une dure et douce condition tout ensemble de partir en guerre près de quelqu'un de son sang : frère à côté du frère, père à côté du fils, cousins qui s'aiment fraternellement. A chaque minute, celui qui se sent menacé voudrait savoir si l'autre est vivant; on se rencontre et c'est une joie tout de suite entamée par le sentiment de l'heure qui s'écoule, de l'adieu prochain, de l'attaque qui se prépare; on souffre l'un pour l'autre, et, quand un

homme passe dans la tranchée, venant du secteur voisin, plus d'un qui dormait, au petit jour, accoté contre la terre molle, s'est éveillé, demandant avec effroi : « La nuit a été rude; est-il encore là-bas? » Je connais un jeune soldat qui a traversé indemne toutes sortes de dangers, et qui m'a raconté : « J'ai vu tomber devant moi, au commencement d'une attaque, mon meilleur ami. Il m'a appelé. Ma compagnie n'était pas engagée. J'ai sauté hors de ma tranchée; j'ai couru à lui; sous les balles des mitrailleuses qui ne l'ont plus touché, qui ne m'ont pas atteint, je l'ai emporté sur mes épaules et ramené à l'abri. C'était dans les pires moments du début de septembre; nous n'avions ni eau ni vivres, et je suis resté trois jours sans pouvoir effacer, sur mes mains, le sang de celui qui était comme mon frère. »

Louis avait vingt et un ans. Il était tout simple, bon camarade, familial, content de peu, et sa profession de comptable à la Compagnie des chemins de fer du Nord ne semblait pas le préparer à devenir un héros de la vie militaire. Mais la principale source d'héroïsme est une conscience délicate. Il y a un héros en

puissance chez tout homme qui remplit exactement, et pour un motif supérieur, l'humble devoir quotidien. Celui dont je vais parler avait, assurément, une mère admirable.

Aussi, dès que la guerre éclate, il accepte le grand devoir, joyeusement. Il sait très bien qu'il ira jusqu'où il faudra. Il a déjà une habitude de vaincre, dans la guerre inconnue que chacun livre à soi-même. Il dit, en quittant sa maison : « Si je meurs, vous pourrez être fiers de moi, car je serai mort en brave et face à l'ennemi. »

Au mois de mars, il était sergent, et le frère aîné, Henri, était lieutenant. Dans la nuit du 14 au 15, l'artillerie ennemie, jusque-là très active, cessa brusquement de tirer. Tous les combattants vous diront que ce n'est pas bon signe. On veillait. On regardait l'ombre par les meurtrières et par-dessus les tranchées. Le bataillon occupait la droite et la gauche d'un chemin creux, non loin de R... La compagnie de Louis était à droite, celle d'Henri à gauche. A six heures, au petit jour, le lieutenant traversa le chemin et causa un moment avec son frère. A peine revenait-il « chez lui », qu'il

sentit la terre trembler et se convulser sous ses pieds. De l'autre côté du chemin, une effroyable éruption faisait éclater la tranchée, lançait en l'air les hommes, les armes, les remblais. Puis, ce fut une pluie infernale, sur toute la ligne, de mitraille, de pétards, de bombes, de grenades, de balles; les obus de 77, de 105, de 210 arrivaient au rendez-vous, pressés, en gerbes; le moulin des mitrailleuses ne s'arrêtait pas; toutes les fumées et tous les cris sortaient des tranchées bombardées. Les hommes que le feu n'avait pas atteints, abrités ou non, selon la chance, avaient chargé les fusils et mis la baïonnette au canon. Henri, que le devoir obligeait à rester parmi ses hommes, se demandait : « Où est Louis? Mort, sans doute! il a été projeté par la mine; il est de ceux que j'ai vus tournoyer là-haut. » Un blessé passa, en arrière, dans le couloir de terre, et dit, pendant que deux camarades l'emportaient : « Il est en vie, mon lieutenant, en vie! »

L'ennemi n'attaquait pas. Il n'osait pas sortir de ses tranchées, et, déjà, de l'autre côté du chemin, sous le feu, des soldats, à genoux ou

courbés, commençaient à refaire les défenses, et à mettre un bourrelet de terre entre eux et l'ennemi. Il venait des secours du loin. Les sapeurs du génie se mêlaient aux fantassins. Et celui qui commandait, celui tout au moins qui avait donné les premiers ordres, c'était Louis, le frère jeune, devenu en un instant chef de compagnie.

Il vivait, mais enterré jusqu'au cou dans le sol bouleversé, la tête un peu de travers, les yeux rouges de sang et la figure très pâle. Autour de lui, des morts, des mourants et quelques compagnons sans doute, qui se cachaient dans les entonnoirs creusés par les obus et parmi les labours soulevés par l'explosion de la mine. Alors, se voyant le chef, dans un si grand péril, pour ranimer ceux qui pouvaient être ranimés, et leur donner l'exemple, il s'était mis à chanter, de toute sa voix, dans le vacarme du canon : « Mourir pour la patrie, c'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie ! » Puis, tout haut, sentant sa force faiblir, il avait récité : *Notre Père; Je vous salue, Marie*, et l'acte de contrition. Et maintenant, comme une butte de pierraille et de sacs le protégeaient

contre les Allemands, qui n'étaient pas à plus de vingt mètres, ne voyant pas les hommes de la section, il s'était mis à faire l'appel :

— Bariller? Lestard? Gonzague? Allaume?

Ils étaient quelques-uns seulement qui répondirent, et qui vinrent en rampant. Des cris : « Au secours! A nous! » partaient de l'abri n° 7, où plusieurs hommes se trouvaient endormis, au moment de l'explosion. Une masse de décombres étaient retombés sur eux sans les tuer, mais les avaient murés vivants. La canonnade diminuait de violence. Bariller mit un genou sur le tertre d'éboulis que couronnait la tête penchée du sergent Louis. Il avait une pelle à la main.

— Patientez, sergent : on y va!

Mais le sergent, qui était pourtant bien pâle, à cause de l'étreinte de la terre, rassembla un peu de force, et cria :

— Délivrez d'abord les hommes!

Et, comme les sapeurs du génie apparaissaient, il répéta :

— Eux d'abord! moi le dernier!

« Être si près de mon frère, et ne pas pouvoir lui porter secours! Et ces Allemands qui

n'attaquent pas! qui m'obligent à rester là, sous les obus, comme celui qui n'a pas de réponse! » Ainsi songeait l'aîné, à gauche du chemin. Il n'y avait plus que les 77 qui tiraient. A neuf heures, dans la tranchée, un blessé parut, à l'endroit où elle tourne et prend la direction de l'ouest. Il s'appuyait aux parois, il allait courbé, il était extrêmement pâle.

— Je l'ai échappé belle, mon Henri!

— Qu'as-tu?

— Rien et tout : je sors de mon cercueil.

Il eut le courage de rire en touchant la main de son frère :

— Ce ne sera rien! Ne fais pas une figure!

Son frère lui donna un bon quart de cognac, un bâton, un képi, et l'accompagna, entre les deux murailles de terre, jusqu'où il put, et ce ne fut pas bien loin, car la bataille continuait. Quand il le vit disparaître :

— Je te vengerai! dit-il.

Le sergent Louis est maintenant à l'ambulance. D'abord, au poste de secours, on l'a gardé un peu. Mais le mal s'aggravait, les dou-

leurs internes augmentaient, et la respiration devenait de plus en plus pénible. Il est là, le petit fantassin, dans une salle chauffée et dans un lit blanc; il dort; on ne sait pas s'il vivra. Il a écrit à sa mère : « J'ai tellement dansé la nouba, le jour de la fête, que je suis à l'ambulance. » Le lendemain matin, il voit passer l'aumônier, et, d'un geste faible de la main, il l'appelle. Que lui veut-il?

Ah! merveille des âmes qui ne se croient pas quittes envers les plus petits devoirs, parce qu'elles ont été une fois héroïques! Je veux citer la lettre même de l'aumônier, qui raconte à la mère les derniers jours de l'enfant.

« Je ne fus pas peu étonné de le voir m'appeler, comme je passais, et me dire à brûle-pourpoint : « Monsieur l'aumônier, à qui » dois-je remettre mon aumône de carême? » Je crus n'avoir pas compris, mais il répéta sa question, disant que c'était son devoir, et qu'il en serait quitte pour faire, un jour, une gourmandise de moins... Le jeudi, le second poumon se prit. Louis eut, à plusieurs reprises, un peu de délire. La nuit, il se leva. L'infirmier de garde, doucement, voulut le faire

se recoucher. « Est-ce que tu es plus que mon » commandant, toi? Mon commandant m'ap- » pelle, là-bas! Il y a assaut!... » Quand j'allai lui proposer l'extrême-onction, il avait grand peine à entendre. Je lui posai la question par écrit, sur le verso d'une enveloppe. Il me répondit : « Avec plaisir. » Sa présence d'esprit était complète. Il renouvela le sacrifice de sa santé et de sa vie, s'il plaisait à Dieu, sans appréhension, comme s'il se fût agi d'aller à l'appel de son commandant. Une heure plus tard il s'éteignait doucement, laissant à tous le souvenir et l'exemple d'un soldat entêté jusqu'au bout dans son devoir. »

La peine du lieutenant était grande, et chaque jour renouvelée par les mots des camarades et des soldats qui se souvenaient du sergent, par la vue des tranchées allemandes où étaient cachés les meurtriers de son frère, et de ce coude de la tranchée où il avait aperçu le héros blessé, courbé, tâtant les murs avec les paumes. Il avait juré de venger ce frère, et il cherchait l'occasion.

Une nuit, à dix heures et demie, un peu

avant la relève, il était dans son abri, et, à la lueur d'une bougie, il cherchait ses cartes topographiques, qu'il avait mises entre quatre grosses pierres, formant sa bibliothèque, lorsque le caporal qui commandait la patrouille sortie depuis deux heures arrive, amenant un prisonnier. Ici encore je citerai la lettre même que le jeune homme adressa à sa fiancée. Elle est d'un ton qui ne laisse pas de doute.

« Je saisis mon revolver, je le mis sur la table, et je regardai le prisonnier. Mon regard devait être terrible, et les hommes me l'ont dit depuis. Je fus longtemps sans dire une parole, le regardant; puis je le questionnai; il me répondit en pur français. Alors, je m'approchai de lui, et lui mettant l'arme devant les yeux : « J'avais un frère que j'aimais tendrement; » toi ou les tiens vous l'avez fait mourir; tu » mourras. Je te donne deux minutes. » Je fis demi-tour dans mon gourbi; je sentais battre mes tempes. Un grand combat se livrait en moi. Ma colère voulait tuer l'homme, et ma conscience protestait. Le caporal, au bout de deux minutes exactement, fit lever l'Allemand, et vint à moi en disant : « C'est l'heure. »

L'autre, voyant que je marchais vers lui, devint blanc comme la cire, et murmura : « *Meine Mutter; meine Marguerite.* » Ces deux mots achevèrent de me changer, et j'entendis que je faisais en moi-même une prière : « Mon » Dieu, j'avais un frère que j'aimais bien, c'est » vrai; j'ai une mère qui pleure, une fiancée » qui craint, une sœur qui souffre : acceptez » tous les sacrifices, je ne me vengerai pas! » Je regarde l'homme de tout près. Je lui dis : « Tu as une Marguerite, moi, j'ai une fiancée » aussi : tu es mon prisonnier, tu as la vie » sauve, va-t-en! » Et je le fis conduire au commandant. »

L'ALLIANCE

20 juin 1915.

Dans la petite ville de garnison où elle était demeurée, la guerre venant, comme la plupart des femmes du régiment, parce que les nouvelles seraient là plus rapidement connues et plus nombreuses qu'ailleurs, Madame L... laissait tomber le jour sans allumer la lampe. Sa chambre étroite, au-dessus de la morne rue commerçante, était tout envahie par l'ombre, à l'exception du fronton d'une glace, où luisait le reflet d'un réverbère. Elle, assise dans un fauteuil, la tête appuyée au dossier droit, les bras étendus et posés sur sa robe, les deux mains unies et touchant ses genoux, elle souf-

frait, d'une souffrance lente, profonde, trop grande pour ses forces. Elle s'y abandonnait. Les enfants, elles les avait envoyés jouer dans une chambre distante, et ils avaient vaguement compris, car ce n'était point la première fois que leur mère voulait pleurer seule. Elle ne pleurait pas cependant. Elle contemplait une histoire d'amour et de douleur : la sienne et celle de son mari disparu. De temps en temps, lorsque le flot de sa détresse était trop puissant pour qu'elle pût le contenir, elle disait entre ses lèvres, sans aucun son de paroles : « Michel! » et ses mains se serraient un peu. Puis elle redevenait immobile. Devant ses yeux fermés passait l'incessante interrogation, la phrase dont elle voyait chaque lettre et chaque mot nuit et jour : « Où es-tu? » Il n'y avait aucune réponse, ni aucun être humain, sans doute, qui pût donner de réponse. Et le monde était vide, aussi mort que cette ville inconnue où elle n'avait ni parents, ni souvenir de jeunesse, à laquelle rien ne l'attachait, si ce n'est un passé de quelques mois, heureux, aujourd'hui détruit.

Depuis six semaines, elle ne savait pas où

chercher en pensée son mari. De l'assaut de M..., auquel Michel avait pris part et qui avait été son suprême combat, peu d'officiers étaient revenus sains et saufs. Le terrain pour la possession duquel ils avaient lutté était resté aux mains de l'ennemi, et trois capitaines, son mari et deux autres, avaient été portés comme disparus. Le récit de quelques témoins faisait craindre que les officiers ne fussent morts. Rien pourtant n'était prouvé. Aucune des trois femmes n'avait voulu abandonner l'espoir. Elles ne voulaient pas se considérer comme veuves, et, dans le silence que chaque jour rendait plus pesant, elles attendaient le sort qui était déjà le leur et qu'elles ne connaissaient pas. Cette attente, chacune redoutait de la voir finir. Elles avaient peur des nouvelles possibles. C'est une indicible angoisse que celle de l'inconnu, mais comment souhaiter de « savoir », lorsque l'une des deux réponses est celle-ci : « Il est mort? »

Madame L... tressaillit au bruit de la porte qui s'ouvrait. On lui apportait une lettre de la part du commandant du dépôt. Elle se leva, prit l'enveloppe, remercia. Puis, seule, appuyée

à la porte qu'elle venait de refermer, elle pencha la tête sous le coup qui l'accablait. « L'heure est donc venue! songea-t-elle. Cette fois, c'est fini... Un martyre, auprès duquel celui de ces dernières semaines n'était rien, va commencer;... il est commencé. »

Elle alluma une lampe, et, debout près de la table, entre les deux fenêtres, ouvrit la lettre. L'écriture était du colonel du régiment. « Madame, j'ai la douloureuse mission de vous informer que le peu d'espoir que nous gardions de retrouver votre mari vivant doit être abandonné. Après le nouvel assaut que nous avons fait contre les positions de M..., et qui, cette fois, nous en a rendus maîtres, nous avons donné la sépulture à beaucoup de nos morts restés en avant des tranchées ennemies. Comme nous le redoutions, le capitaine L... était parmi eux. Je vous envoie l'alliance que nos hommes ont trouvée sur lui. Le régiment perd en votre mari, madame, un soldat admirable et un chef sur lequel tous comptaient. Je salue ce jeune camarade, que j'aimais d'une particulière affection, et nous garderons son souvenir, comme son exemple, fidèlement. »

La jeune femme, qui, pour lire, s'était penchée, se redressa. Elle reprit l'enveloppe. Sur les deux feuilles de papier, à l'angle, en bas, le petit cercle d'or de l'alliance avait marqué son empreinte... Mais non! quelle méprise était-ce là? Quel jeu cruel jouait-on? L'alliance de Michel? Mais il ne l'avait pas emportée! Il la lui avait laissée en partant. Le dernier jour de juillet quand ils allaient se séparer, penché au-dessus de sa femme et la tenant serrée contre lui, il avait passé lui-même les deux anneaux au doigt de Louise, la plus large des deux alliances devant être retenue par l'autre, et il avait dit : « A présent, tout ce que nous avons est à la garde d'une seule. » Depuis ce jour, les deux cercles d'or ne l'avaient pas quittée.

« Alors, songeait-elle, c'est une erreur! Ce n'est pas lui qu'on a retrouvé! c'est un autre officier, un capitaine aussi, mais pas lui, pas lui! Qui est-ce? Lui, peut-être qu'il est vivant? Oui, peut-être bien! Vivant! »

Elle regardait l'alliance, qui ne portait aucun nom, aucune date. Un simple cercle de métal. Puis elle ôta de son doigt les deux alliances, et les compara. Elle relut les mots gravés dans

l'or : « Michel L..., Louise B..., 25 avril 1905. » Bouleversée, la tête entre les mains, elle essayait de ressaisir son esprit, de comprendre, de deviner... On avait relevé les cadavres après six semaines. Six semaines! Obligée d'imaginer l'horrible spectale, elle s'appliquait à raisonner : « Ils étaient défigurés, évidemment, méconnaissables. On n'a pu les identifier que grâce aux uniformes. Leurs papiers, pourtant? Mais souvent les Allemands enlevaient les papiers, à cause des renseignements qu'on y peut trouver... Et puis, les soldats qui avaient accompli l'affreuse besogne avaient dû se hâter... C'est déjà horrible d'être obligé d'ôter une alliance d'un doigt... on n'a guère le courage de regarder. Comment auraient-ils reconnu Michel?... Ils ont dit que c'était lui. Et justement Michel n'avait pas d'alliance... »

Comme si elle voyait, là, près d'elle, cette scène funèbre, elle détournait les yeux du côté de la rue. « Mais alors, qui est-ce? Un des deux autres capitaines du régiment disparus le même jour... On ne pouvait douter que ce fût un capitaine, mais lequel des deux autres? »

La communauté de l'inquiétude, puis de

l'angoisse, puis de la douleur, les avait rapprochées, les deux femmes des camarades de son mari et elle. Presque chaque jour, elles se voyaient, tâchant de lier ensemble les quelques renseignements qu'elles possédaient à elles trois, et d'en faire un récit clair, soutenu, avec une conclusion : elles se communiquaient les moindres indications données par un homme qui passait, par un blessé, par un journal ou par une lettre. Eh bien! ce qu'il fallait savoir, maintenant, c'est ce que le colonel avait pu dire aux deux autres femmes. A moins qu'il n'eût annoncé qu'on avait retrouvé, sur le champ de bataille, les corps des trois capitaines, l'un des trois était vivant, prisonnier mais vivant! Et c'était Michel, puisque l'alliance n'appartenait pas à Michel. Si l'on avait seulement relevé deux morts, la nouvelle qu'elle venait de recevoir ne la concernait pas... Madame L... frissonna, de l'inconsciente cruauté de son espoir.

Le lendemain, dans le petit salon du rez-de-chaussée, maintenant négligé, Madame L... recevait les deux jeunes femmes. Le bruit s'était répandu que le capitaine L..., jusqu'alors con-

sidéré comme disparu, était inscrit parmi les tués sur les registres du régiment, et elles venaient spontanément, affectueuses, compatissantes, trouver leur amie.

En les voyant entrer, tout de suite elle avait compris qu'elle seule avait reçu le message de mort, que le frêle espoir de ses deux amies n'avait pas été brisé, et que, peut-être, il se trouvait fortifié, à présent, par l'annonce d'un malheur certain, qui ne les touchait que dans leur amitié. Un sursaut de révolte avait été son premier mouvement. Puis, comme elle se laissait embrasser, et plaindre, et envelopper de paroles tendres, une grande pitié s'empara d'elle : « Une de celles qui me consolent est veuve, certainement, et elle ne sait pas. Il y a une erreur que moi seule je connais. Le mari d'une de ces deux amies, le père de plusieurs de ces enfants qui ont l'habitude de jouer avec les miens, un des frères d'armes de Michel est maintenant disparu, lui, pour jamais, et nos yeux ne le verront plus. »

Elle pria l'une des deux jeunes femmes d'aller un moment dans la chambre des petits, pour les embrasser, et elle demeura avec l'autre.

Quand elles furent assises côte à côte, sur le vieux canapé fané, elle voulut lui faire la terrible confidence, mais elle n'en eut pas le courage. Elle la vit trop jeune et, malgré tout, trop confiante encore. Un peu plus tard, elle resta seule avec l'autre amie. Mais jamais les paroles ne purent sortir de ses lèvres : « Montrez-moi votre alliance? J'en ai reçu une qui n'est pas celle de mon mari. » La femme qu'elle avait alors devant elle n'était plus une enfant, mais son grave visage laissait apercevoir que la douleur, chez elle, comme la tendresse, était sans retour. Madame L... les laissa partir, l'une et l'autre, sans révéler son secret.

Cependant, la plus jeune avait dit : « Comment allez-vous faire, ici, pour votre deuil? »

Demeurée seule, madame L... se mit à songer à ces mots-là. « Votre deuil? mais je n'ai pas le droit de me considérer comme veuve! Je ne suis pas veuve! Je ne veux pas abandonner, aux yeux de tous, mon dernier espoir! On ne m'a donné, de la mort de mon mari, qu'une seule preuve, et cette preuve est fausse! Non, mon Michel, je ne te livrerai pas à l'oubli : je

te garde comme un vivant; je ne te laisserai pas glisser dans le passé, avec ceux qu'on n'attend plus. »

Un long combat se livra en elle. Elle pouvait dire qu'il y avait eu erreur, mais sur un point seulement. N'avait-on pas reconnu réellement son mari? Le colonel, comme chef de famille, avait parlé, il avait dit : « Le capitaine L... a été tué à l'ennemi. » Cela, c'était grave. La longue habitude d'obéissance de ce bon soldat qu'était son mari la portait elle-même à dire : « Cela est vrai. » Avait-elle le droit de montrer, publiquement, qu'elle doutait de la nouvelle donnée par le chef?

La charité parlait aussi. « Je serai obligée de donner des raisons, si je ne porte pas le deuil? Mes amies, celles que j'ai vues tout à l'heure, devineront quelque chose, et c'est moi qui leur aurai appris ce que je n'ai pas voulu leur dire. Est-ce possible? N'aurai-je pas, toute ma vie, le regret d'avoir achevé de détruire leur pauvre illusion, qui tombe peu à peu? Je confierai l'alliance au commandant du dépôt, en le priant de la garder jusqu'à ce qu'une veuve certaine vienne la réclamer. Je lui

demanderai le secret. Rien n'est changé en moi. J'attendrai. »

Enfin une idée de mérite traversa l'âme compatissante : « Il m'en coûte beaucoup de prendre ce deuil. Mais, en le faisant aujourd'hui, et par charité, qui sait, mon ami, si je n'ai pas mérité, dans le passé, que tu fusses épargné? »

Le soir même, avec une répugnance qu'elle dominait par un effort persévérant, elle acheta la robe, le voile, le chapeau de crêpe avec le bandeau blanc, les vêtements pour les enfants. Et celle des trois amies qui avait le moins de chances d'être veuve, prit le deuil pour ménager l'espérance des deux autres.

LA MAISON DE JEANNE

15 juillet 1915.

J'ai pu faire ce pèlerinage à Domrémy, que la guerre rend assez difficile et très émouvant. Il faut des laissez-passer, car la zone des armées est toute voisine, et je crois même que Vaucouleurs s'y trouve compris. Les chemins de fer servent d'abord au transport des troupes, des munitions et du matériel, et le voyageur non armé, s'il est toléré par l'administration, n'est pas compris par le gendarme. On regarde avec insistance ce voyageur qui n'est pas du département et qui n'a pas de képi. On se demande : « Que vient-il faire? » La maîtresse d'hôtel, démunie de personnel, accablée

par la clientèle vorace, loquace, fugace, qui revient de la ligne de combat ou qui y retourne, répond : « Monsieur, tout à l'heure nous avions encore une chambre libre, une seule, le 47, mais il a été pris par le général. » Les voitures sont rares pour deux raisons : parce que les voituriers tirent sur les Allemands, au lieu de tirer sur les guides, et parce que les chevaux laissés à la disposition des civils sont ceux qui n'ont plus de trot, ou n'en ont jamais eu. Mais la lenteur dont nous étions déshabitués, n'est pas un mal dans un pays plaisant.

Et il est plaisant et bien fait, ce pays de Jeanne d'Arc : large vallée, toute verte d'herbe en son milieu, sertie dans le vert plus sombre des bois, soit qu'ils couronnent les collines parallèles et se courbent avec elles, soit qu'ils descendent en griffes, sur la pente d'un éperon, et entaillent la prairie. La Meuse est au milieu, petite encore, tordue, répandue en canaux et parfois miroitante. Un large ciel met beaucoup de lumière sur ces campagnes tranquilles, où le vent passe aussi par grands souffles.

A la station de Maxey-sur-Meuse, je trouvai un break couvert, où je pris place avec un vieux capitaine et trois lieutenants du Midi, braves gens qui revenaient de la tranchée, et, gagnant une garnison éloignée, s'étaient détournés de la route, par amour pour la Libératrice. Nous avions le cœur pareil, et nous ne le disions pas. C'est ainsi bien souvent. A Domrémy, je les laissai continuer leur chemin vers la basilique dont la flèche se lève à deux kilomètres plus loin, et pointe entre les arbres du Bois-Chenu. J'étais attiré par la maison de Jeanne. Elle est intacte à l'extérieur, comme on sait. Deux fenêtres à meneaux, superposées, d'un côté de la porte, une seule fenêtre de l'autre, car le toit va s'abaissant de gauche à droite; elle ressemble à d'autres maisons de paysans aisés, et l'image en est fraternelle. Dans la première pièce, cuisine et pièce hospitalière, selon la mode très ancienne de nos campagnes françaises, je vois avec grand'pitié des statues de l'héroïne et des murs blanchis, lorsque tout commandait le respect de la pauvreté, des pierres, du sol battu, des reliques attendrissantes de celle qui nous

aima. Quelles têtes étroites ont eu l'idée de faire un musée de ce qui est un sanctuaire? Heureusement, on n'a pas embelli la chambre de Jeanne : elle est petite, elle est sombre, n'ayant de jour que par cette lucarne carrée, « par où je voyais, dit Jeanne, la lampe du sanctuaire ». Et, en effet, l'église est là, toute proche, et il n'y avait pas même un arbre, mais seulement un bout de jardin, entre Jeanne et la source de son inspiration. Toutes les pierres de cette chambre ont gardé la teinte verte qu'elles prennent dans les caves. Le lit devait être ici. Au-dessus, dans l'épaisseur du mur, on voit encore le placard où elle serrait ses hardes, bien pliées, et empilées, et reprisées, car elle était une fille soigneuse et ménagère, « sachant filer aussi bien que femme de France », comme elle a dit aussi, et elle vivait en un temps où la maison achetait peu de choses et en fabriquait beaucoup. Les poutres, vermoulues, elles les a vues, elle les a peut-être touchées de la main, puisqu'elles sont assez basses et qu'elle était grande. Certainement même, elle les a touchées. Voici, bien usée par le temps, mais reconnaissable, la planche

à pain, entre deux solives. La main qui devait tenir l'épée de la France, s'est tendue vers le plafond, où était mise à l'abri la provision de la maison, toute la fournée de quinzaine, boulangée et cuite au four par Isabelle Romée; elle a pris un pain rond, et a « taillé la soupe », ayant eu soin de tracer d'abord, de la pointe du couteau, un signe de croix, sur la croûte farineuse et piquetée par le grain des grosses toiles.

Les prières du matin et du soir, la méditation par quoi cette âme tout le temps grandissait, c'est là qu'elles furent faites; c'est là que Jeanne a pleuré sur la France envahie et divisée, tandis que devant le feu de la grande cheminée, dans la chambre voisine, Jacques d'Arc et sa femme interrogeaient un marchand, leur hôte, et disaient, ne croyant pas être entendus : « Ainsi vous dites que le roi n'a point de force, et que son royaume a diminué jusqu'à être comme un champ de chez nous, que tout le monde pillerait! Comment serons-nous sauvés? En quel temps? Que fera Dieu pour nous? » Et elle était là, derrière la porte que le vent d'automne loquetait, la vierge pay-

sanne, toute tremblante de la misère de la France, et parce qu'elle entendait, en même temps, la voix de l'ange qui disait : « Va, fille au grand cœur, pars, il le faut! »

Il y a d'autres pièces dans la maison, mais Jeanne n'y est pas autant que dans celle-là. Pendant que je les visitais, des soldats hospitalisés dans le village faisaient comme moi. J'étais touché du respect de leur attitude et de leurs mots. Ils se sentaient dans une sorte d'église, et le peu qu'ils savaient de Jeanne suffisait à des hommes qui venaient de se battre : « Elle a sauvé la France. » Ils inscrivaient leur nom sur le registre. L'un disait : « N'y a pas de différence avec aujourd'hui. » Mais je ne sais pas s'il voulait parler de la maison qui ressemble tant à une ferme d'à présent, ou de l'espérance prochaine de « reprendre tout le royaume ». Il avait une figure calme et brave, comme la très bonne campagne, pas toute jeune, qui va au feu au pas des bœufs.

J'ai vu l'église de Domrémy, qui est en partie la vieille église, et vu le bénitier, un fragment de colonne fruste et creusée par le haut, le même où Jeanne d'Arc trempait ses doigts,

lorsqu'elle venait, le matin, suivie sans doute ou précédée de quelqu'un des quatre parrains et des huit marraines qu'elle avait eus au baptême. Puis comme la distance n'est pas grande, je suis parti à pied pour Bermont.

Ni Domrémy, ni Greux même ne sont d'importants villages, et je pense que l'aspect de la campagne n'a pas beaucoup changé. Dans les jardins et les vergers, qui sont frais et entourés de haies, c'était l'heure de la floraison des lis. Et il m'a semblé que toutes les maisons avaient leur gerbe, leur colonnade de tiges couleur de foin qui fleurissent en étoiles. Après Greux, un sentier grimpe sur un plateau, qui est pierreux et cultivé. Toute l'herbe de le vallée de la Meuse, au-dessous, luisait et ondulait dans le vent lumineux. Le vent s'était levé parce que c'était la saison, le vent marieur de fleurs, comme il y aura bientôt le vent porteur de graines. Les nuages s'en allaient du côté où les contemporains de Jeanne d'Arc pouvaient dire : « La France est là », et le sentier entrait sous bois. De fortes collines, dont la flore est déjà montagneuse, se succédaient les unes aux autres.

Au sommet de l'une d'elles, j'aperçus une grande maison toute simple et une chapelle, enveloppées de bois. Un parfum d'une grande puissance, de terre et de forêts, passait là dans le vent. La maison est aménagée pour les jeunes employées et ouvrières de Paris, qui viennent là se reposer et respirer, pendant l'été ; la chapelle, leur chapelle, est celle où Jeanne se rendait en pèlerinage, le samedi. On y voit la statue, dont il est parlé au procès, de Notre-Dame-de-Bermont, et celle de saint Thiébaut, et un Christ du XIe siècle, et d'autres images pieuses qu'elle a vues de ses yeux clairs et suppliants.

On ne résiste guère à tous ces témoins de l'histoire de Jeanne d'Arc. Du pré en pente sur lequel la maison est posée, je pouvais suivre toute la ligne des bois, jusqu'au-dessus de Greux et de Domremy, et au delà du Bois-Chenu. J'étais dans le domaine de la guerrière sainte. Et j'ai dit :

— Vous êtes plus puissante que pendant que vous étiez ici, ou même au bord de la Loire, ou à Reims qu'ils bombardent en haine de vous.

Nous avons souffert, et sacrifié beaucoup du sang de France qui vous est cher. Il en fallait pour racheter. Un autre a versé le sien, qui valait mieux que nous.

Vous le prierez tant qu'il abrègera l'épreuve. Le courage ne manque pas à vos gens, vous le savez; ils en auront tant qu'il faudra : mais il n'y a pas eu de joie, chez nous, depuis un an. Refaites-nous de la joie !

Vous qui avez rétabli merveilleusement l'unité du royaume et donné votre âme à tant de Français d'autrefois, parlez encore au cœur de tous.

Combattez avec nous pour achever la bataille : car la victoire et vous, ce n'est qu'un.

TABLE

HOBEREAUX 1
TROIS SOLDATS DE FRANCE 14
CELLE QUI NE SAVAIT PAS 23
LE FANTASSIN 32
LA CLASSE 14 43
LE POINTEUR 51
LES RECOMMENCEMENTS 60
L'ENTR'AIDE 68
LE TONNEAU 81
LA VEILLÉE 94
LE CHEF 100
LYON 109
LA LITANIE 120
LES PREUX 130
PRINTEMPS 138
EN ITALIE : LA VEILLÉE DES ARMES 147
EN ITALIE : BENOIT XV 155
EN ITALIE : LE SOUVENIR DE PIE X 166
LA JACHÈRE 179
L'AUMONIER 188

LA GRANDE LETTRE 204
JOURNAL D'UNE SŒUR FRANÇAISE DE JÉRUSALEM 217
LA PROMOTION 231
LE CHATEAU BLANC 240
LE TAMBOUR GUILLOT 252
LES DEUX FRÈRES 264
L'ALLIANCE 275
LA MAISON DE JEANNE 286

5-16. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 1-16.

PQ
2193
B3R4

Bazin, René
Récits du temps de la guerre

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY